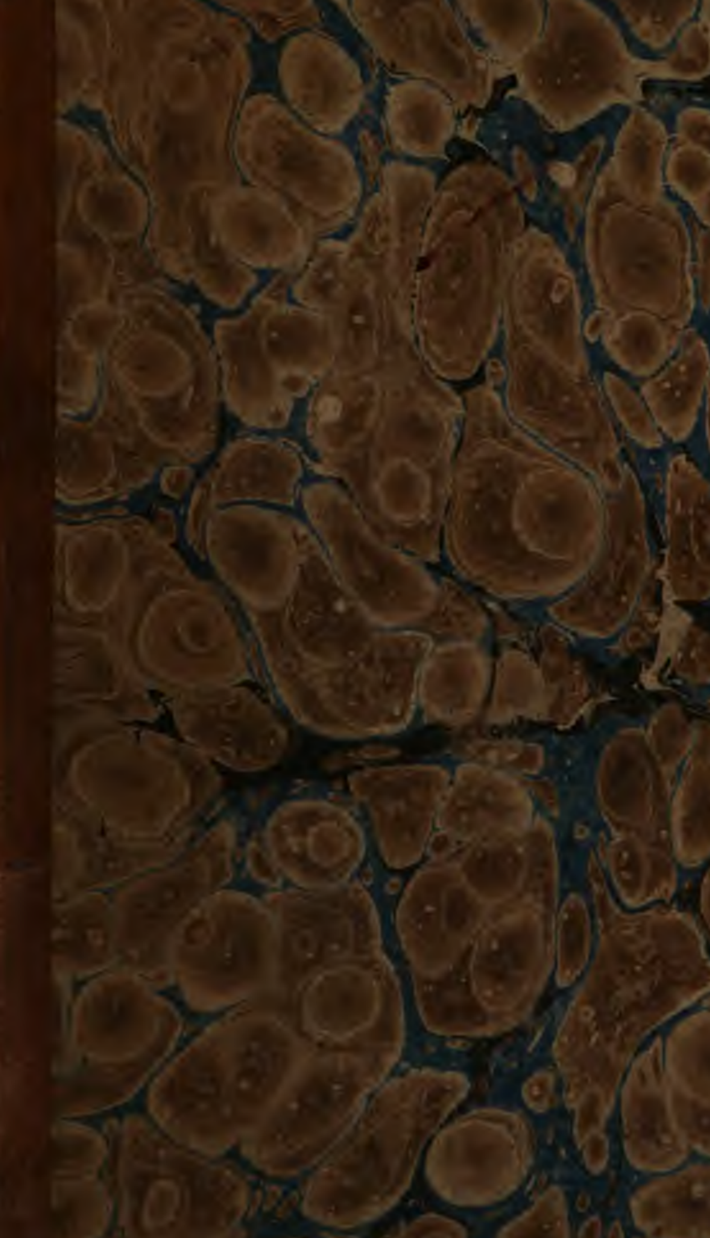




par
L. A. Caraccioli
Desbrier et Guenard
clément 1761 comme
F. O

CC.

P17

E.O.

par
L.A. Caraccioli
Gerbier et Guérard
Clément 1761 comme
E.O

C.C.

LE TABLEAU DE LA *MORT,*

Par l'Auteur de LA JOUISSANCE DE SOI-MÊME.

Putredini dixi : .... mater mea es, & foror. mea, vermibus.... Job.



A FRANCFORT, *en Foire,*

Chez J. F. BASSOMPIERRE, Libraire, à Liege.

M. DCC. LX.





PRÉFACE.

QUEL courage, ou plutôt quelle hardieſſe, de préſenter un *Tableau de la Mort* dans un ſiecle auſſi ſenſuel & auſſi frivole que le nôtre ! Combien ne contraſtera-t-il pas avec tant de Livres futiles dont on ſurcharge les Villes & les Cours ! Bien des perſonnes le regarderont, ou comme le fruit d'une affreuſe miſan-

thropie, ou comme une insulte faite à nos mœurs, qui ne respirent que l'amour des jeux, des spectacles & des modes.

Cependant le *Tableau de la Mort*, tout horrible qu'il nous paroît, n'est que notre propre portrait; & il ne s'agit que de fouiller en nous-mêmes, pour trouver les principes de cette corruption qui doit consumer nos chairs, carier nos os, & nous rendre autant de squélettes. En vain la parure, le fard & les odeurs viennent s'unir

enſemble pour dénaturer nos perſonnes, & nous déguiſer ce que nous ſommes & ce que nous devons être: nos cheveux blanchiſſent, nos viſages ſe rident, nos paſſions s'uſent, nos forces s'épuiſent, & tout nous inſtruit de notre caducité.

L'image de la Mort ſe reproduit de toutes parts. Notre vie n'eſt qu'une perte continuelle de nous-mêmes; on ne peut ſe regarder ſans entrevoir ſa derniere fin: de ſorte que je n'ai pas beſoin de noircir mon pinceau, ni de

faire des efforts d'imagination, pour rendre le *Tableau de la Mort* effrayant. Il y a des vérités qu'on affoiblit en voulant les peindre trop vivement, & la Mort eſt de ce nombre. Il ſuffit de l'annoncer tout ſimplement, comme elle s'annonce elle-même, pour en ſentir toutes les horreurs.

Les Philoſophes ont repréſenté la Mort comme un point de vue qu'on ne devoit jamais perdre, & qui devoit néceſſairement abſorber nos différents

coups d'œil sur les grandeurs humaines, & sur les beautés périssables. Mais où sont les personnes qui envisagent cet objet ? La Mort, quoiqu'en nous comme un germe funeste, qui sous les noms de fievre, de fluxion, d'apoplexie, nous suffoquera tôt ou tard, nous semble entiérement étrangere. Nous ne pensons pas que ce temps, qui souvent nous est à charge, & dont nous faisons généreusement les honneurs, en l'offrant à quiconque veut nous ennuyer ou nous distraire,

va tout-à-l'heure finir. Nous regardons vingt ou quarante misérables années, dont nous n'avons que l'usufruit, comme un fonds inépuisable.

C'est ainsi que le *Tableau de la Mort* s'ébauche à chaque instant sur nous-mêmes, d'une maniere presque imperceptible. Les heures, en se précipitant avec une vîtesse incroyable, impriment leurs traces sur notre front : mais séduits par l'amour du monde, nous nous croyons im-

mortels, au moment même que nous sommes sur le point d'expirer. Quelle rapidité que le cours de notre vie! On passe de l'enfance à l'age viril sans s'en appercevoir, & l'on se trouve décrépit sans savoir qu'on ait joui. L'homme dans sa conception, sa naissance & sa mort, n'est, en vérité, qu'un objet digne de compassion. Nous commençons notre vie par des cris, nous la terminons par des soupirs. Tout se mine, tout s'écroule. Je dépéris maintenant à

chaque mot que j'écris. Ma vie court aussi vîte que ma plume ; & les jours & les nuits, qui, comme autant de flots, se poussent & repoussent sans cesse, nous entraînent subitement dans le gouffre immense de l'éternité.

Disons mieux : toute notre vie n'est qu'un jour, & notre ame, telle que le Soleil, après avoir eu son aurore & son midi, va se perdre en apparence, pour renaître dans un autre hémisphere. Le

lis des champs, qui s'épanouit le matin, & qui le soir se flétrit & se renverse, exprime tout ce que nous sommes; & la Lune, par ses phases & par sa lumiere empruntée, paroît l'image de notre esprit, qui, toujours inconstant, ne se fait voir que par intervalles, n'a d'éclat que celui qu'il reçoit de l'Etre suprême, & s'éclipse tout-à-coup aux yeux de l'univers.

Il y a long-temps que, frappé des idées de la Mort, je désire la pein-

dre aux yeux du public, telle que je la conçois. Souvent on se rassure sur un événement dont on craint les suites, lorsqu'on s'en entretient avec les autres. Je souhaite que mes Lecteurs, (supposé qu'il s'en trouve d'assez courageux pour s'occuper des effrayantes vérités que je traite,) n'apperçoivent dans mes sentiments, que des opinions toutes semblables à celles que la liberté des écoles permet d'enseigner.

La Mort, dans ce *Tableau*

bleau que j'en ébauche, eſt enviſagée métaphyſiquement ; de ſorte que cet Ouvrage ne paroît qu'une conſéquence de *la Converſation avec ſoi-même*, & de *la Jouiſſance de ſoi-même*, deux différents Livres qui ont précédé celui-ci. Si je n'avois en vue que le déſir de plaire, je ne choiſirois certainement pas des matieres auſſi ſérieuſes & auſſi contraires au goût général ; mais je n'ambitionne que l'avantage de parler raiſon. Ceux qui ne voudront pas l'en-

tendre, sont réellement à plaindre. Mais on aura beau vouloir perpétuer l'illusion d'un monde qui nous joue, & s'efforcer d'oublier la Mort dans le sein des plaisirs ; cette Mort n'en viendra que plus promptement, & son image n'en sera que plus affreuse. On ne guérit pas un mal en le palliant.

J'ai distribué cet Ouvrage par Chapitres : cette méthode applique moins les Lecteurs, & les attire davantage. Sans dou-

te, la fausse délicatesse de notre siecle va se récrier contre certaines peintures qui ne flattent pas les sens ; mais ne seroit-il pas absurde de décrire la Mort d'une maniere agréable ? Si l'on se passionne pour tant de Tragédies qui excitent l'horreur, pourquoi n'aura-t-on pas le courage de voir le dernier acte de notre vie ? Nous courons tous les jours nous livrer aux fureurs de la guerre, & nous ne saurions entendre parler de la Mort : nous prenons

plaiſir à voir en peinture des ſquélettes ou des moribonds, & nous n'oſons parcourir un Livre qui nous rappelle ces objets. Je ſens la raiſon de ces inconſéquences. Tout ce qui a un air de ſpectacle nous intéreſſe, & tout ce qui a un air d'inſtruction nous rebute.

Mais conſultons la raiſon & nos propres intérêts. Il eſt temps d'arracher le voile qui nous maſque notre derniere fin, & de montrer l'homme à l'homme même,

tel qu'il ſera dans le moment redoutable où la Mort le ſaiſira. Nous ne voyons que des décorations qui nous ſéduiſent, & cet aſſemblage de pouſſiere & d'oſſements, triſtes débris de notre humanité, ſe dérobe continuellement à nos regards. Heureuſe la Philoſophie qui, perçant au-delà du théâtre que nos paſſions échafaudent, prend la Mort ſur le fait, & la voit diviſer nos chairs, ſéparer nos os, les réduire en poudre, & dégager notre ame de toute affec-

tion terreſtre. Cet Ouvrage n'a point d'autre but que d'enſeigner une pareille Philoſophie ; je ſouhaite qu'il réponde à ſon objet.





TABLE

Des Chapitres contenus dans cet Ouvrage.

TABLE.

Fin de la Table.



LE TABLEAU DE LA *MORT.*



CHAPITRE PREMIER.

Qu'eſt-ce que la Mort ?

E n'imiterai point ici les Peintres qui chargent ordinairemènt leurs portraits ; je ne repréſenterai la Mort ni environnée de ſpectres, ni traînant après elle des *Vampires* : les horreurs d'un tombeau plein d'infection & de vers, le dépouillement d'un corps dont on faiſoit ſes délices, l'effroi

d'une ame ſeule & ſans appui au Tribunal du ſouverain Etre, ſont des objets aſſez terribles pour ne pas les groſſir davantage. On peut bien embellir l'amour ; mais on ne ſauroit enlaidir la Mort.

Ce n'eſt pas à ce point de vue que je m'attache préſentement. Je veux ſimplement définir la Mort. Eſt-elle réellement la ſéparation de l'ame & du corps ? Non ſans doute, puiſque les bêtes, qui n'ont point d'ame, meurent ainſi que nous. Eſt-elle l'anéantiſſement de nos êtres ? Encore moins, puiſque l'eſprit, en tant que ſubſtance indiviſible, ne peut abſolument périr. Qu'eſt-elle donc ? L'interruption de la circulation du ſang ; la ceſſation par conſéquent de tout mouvement machinal, la décompoſition entiere des parties de notre corps.

Il faut ſavoir que Dieu, en créant chaque ame toute ſpirituelle, lui aſſigne un corps tout terreſtre, qu'elle doit diriger & conduire juſqu'au moment où ce corps venant à ſe diſſoudre, l'ame voit ſa miſſion finie, & ſe retire. Ainſi nous ne mourons point parce que l'ame ſe ſépare du corps,

mais parce que le corps, tombant en ruine, oblige l'ame à le quitter. Nous nous hâtons de sortir d'une maison que nous sentons prête à s'écrouler. Représentons-nous l'heure, ou plutôt l'instant où la masse du sang coagulée, le mouvement des muscles presqu'interrompu, le jeu des organes presqu'arrêté, un misérable corps dispute, à force de soupirs & de convulsions, sa propre existence; l'instant où les sens affoiblis, le pouls intercadant, la respiration entrecoupée, l'homme s'efface insensiblement aux yeux d'une famille en pleurs : c'est alors que l'ame, voyant le temps des mérites fini, la mesure des jours retranchée, demeure immobile, & laisse tomber en poudre une masse qu'elle ne doit plus animer. Incorruptible comme elle est, elle abandonne le corps à sa corruption, sachant que son être n'ayant rien de commun avec de la pourriture & des vers, elle doit aller se réunir à Dieu, son principe & sa fin. Ainsi l'ame, qui, par son essence, ne peut habiter avec ce qui périt actuellement, va s'attacher à l'Etre immuable, indéfectible,

éternel. Ainsi le Nautonnier, qui conduit une barque au milieu des eaux, se retire du naufrage quand il voit son petit bâtiment prêt à périr.

La Mort n'est donc qu'une sécrétion de la matiere & de l'esprit ; mais sécrétion qui n'arrive jamais parce que l'esprit le veut, mais parce que le corps s'écroule. Il s'ensuit, selon ce principe, que les personnes qui meurent subitement avec la santé la plus parfaite en apparence, ont toujours un vice essentiel qui les détruit.

Ceux qui confondent l'ame avec les sens, s'imaginent un anéantissement total dans l'homme qui se meurt ; mais les Philosophes qui distinguent ce sentiment qui leur fait entrevoir leur propre corps, n'apperçoivent dans la mort qu'un abandon de la matiere. Notre chair, semblable à l'écaille du limaçon, ne nous prive point de la vie, en nous privant de sa masse & de sa configuration. Nous n'en vivons qu'avec plus d'activité, puisque notre vie terrestre n'est qu'une parcelle de vie, tandis que la vie spirituelle est une existence pleine & entiere.

Notre ame, telle que la flamme,

a besoin ici bas d'une matiere autour de laquelle elle s'attache, pour paroître & briller à nos yeux corporels; mais notre ame, à la mort, resplendira sans cet appui comme une réfraction de la Divinité; & de même que, lorsque nous nous regardons maintenant dans une glace, nous ne voyons qu'un corps en image, qui n'a ni chair, ni os, nous contemplerons en Dieu notre esprit tout pur & tout immatériel.

Il convenoit que l'Etre souverain, en nous préparant une récompense éternelle, & en nous plaçant dans un univers tout terrestre, nous fournît les moyens de mériter. C'est par cette raison qu'un corps plein de besoins, sert d'enveloppe à notre ame, & lui livre continuellement des combats, dont elle doit triompher. Mais quel désordre! Une petite portion de terre qui se réduit presqu'à rien, usurpe l'autorité, & fait la loi à un esprit dont les désirs sont infinis, & que le monde entier ne sauroit limiter. Funeste état! Nous nous révoltons contre nous-mêmes, & les victoires de notre corps n'arrivent qu'aux dépens de notre ame

De mille penſées vagues proviennent des déſirs, qui ſe fixent ſur des objets criminels ; de ces déſirs naiſſent des conſentements, & de ces conſentements des actions : de ſorte que, par une ſucceſſion de vices, nos beſoins, nos idées & nos ſenſations forment une chaîne qui lie notre ame, & qui la rend eſclave d'un peu de boue que nous appellons tantôt richeſſes, tantôt plaiſirs, tantôt honneurs.

Une petite meſure de jours, diſtribuée inégalement à tous les hommes, ſert à faire croître nos corps, & à les faire dépérir. Ils s'étendent, & ils ſe fortifient pendant quelques années, juſqu'à ce que venant à rétrograder, ils perdent inſenſiblement leurs forces & leur beauté : ainſi les chênes, ſortis d'un ſimple gland, percent la terre, s'élevent dans les airs, ſe couvrent de feuilles, & ſe conſument enfin de vétuſté. « Les années, dit Horace avec » beaucoup de vérité, ſont comme » autant de voleurs de grand chemin, » qui nous dérobent toujours quelque » choſe en paſſant. » En effet, tantôt nos cheveux ou nos dents qui tombent, & tantôt nos forces qui s'éva-

nouissent, nous annoncent l'écroulement de notre machine, aussi fragile que le verre.

Mais quel est cet écroulement ? comment arrive-t-il ? Il n'y a rien dans la nature qui n'ait son accroissement & sa perfection, & il n'y a rien qui ne décline & qui ne rétrograde après un certain temps. Ainsi nos corps, sujets à cette loi, s'augmentent & s'altérent par succession ; & comme il seroit impossible d'en trouver deux également configurés & également constitués, les uns ne doivent durer que six ans, les autres douze, ceux-ci quarante, ceux-là quatre-vingt ; & encore, outre cela, avons-nous tous la carriere des accidents à courir ; carriere où chaque pas peut ouvrir notre tombeau.

Mais que devient notre ame lorsque le corps se dissout, & forme une masse de corruption ? Tout ce qu'elle étoit auparavant, puisque l'essence de l'ame étant simple, & ne consistant absolument que dans la pensée, l'ame pense après la séparation du corps, comme pendant son union avec lui. Il n'y a que la différence des idées, qui

diſtingue notre eſprit après la Mort. Ici, il eſt occupé de nourrir un corps, de le ſoigner, de le promener, de ſatisfaire en un mot à tous ſes beſoins; là, il eſt abſorbé dans l'immenſité d'un Dieu rémunérateur ou vengeur: ici, il s'applique à parcourir une Bibliotheque, à ſe faire un nom, à cultiver des amis; là, il ſe livre tout entier à la contemplation du ſouverain Etre: ici, il ſe répand dans le commerce de toutes les créatures capables de l'amuſer, ou de le ſéduire; là, il ſe replie ſur lui-même, & il ne penſe qu'au Créateur. Ainſi l'ame ne fait que changer d'objet; & comme, en qualité de pur eſprit, elle ne ſauroit occuper une place, ſa penſée, qui conſtitue ſon être, n'a pas beſoin de corps pour exiſter. Nous ſentons cette vérité toutes les fois que, nous tranſportant dans des régions éloignées, nous oublions notre corps, pour parcourir des Pays où nous ne ſommes qu'en idée.

Laiſſons les hommes vulgaires ſe perſuader qu'à la mort l'ame s'envole comme ſi elle avoit des aîles, ou qu'elle ſe précipite comme ſi elle

avoit de la peſanteur ; ces idées ne prouvent qu'une maniere de penſer toute ſenſuelle. « L'ame condamnée » au Tribunal de Dieu, dit ſaint » Auguſtin, traîne par-tout ſon enfer » avec elle, parce que l'ame n'a pas « beſoin d'être attachée à un endroit » plutôt qu'à un autre, pour ſouffrir. »

Mais je reviens au moment de la Mort, & je prie mes Lecteurs de s'y fixer, afin d'examiner enſemble quelle eſt donc la ſéparation que nous éprouvons alors. On nous dit communément que quiconque meurt, ſe dépouille de ſon corps : cela eſt bien vrai dans un ſens ; mais de quel corps ? Nous ne devons pas ignorer que nous avons tous un double corps, ſi l'on peut parler de la ſorte ; le corps matériel, qui, comme maſſe de chair, n'agit abſolument point ſur notre eſprit ; & le corps idéal, qui, comme le ſouvenir continuel de nos membres, nous affecte réellement. Or nous ne perdons à la mort que le corps matériel ; mais nous conſervons l'idéal, c'eſt-à-dire, celui qui nous occupe, & nous affecte véritablement. Nous devenons enfin à l'égard

de la portion de matiere qui nous environnoit, comme un homme à l'égard d'une jambe qu'on lui a coupée : il croit toujours l'avoir, au point de ressentir de la douleur jusqu'à l'extrémité de son pied. Cela est indubitable ; & voilà notre exemple. Dépouillés de nos membres par la Mort, nous n'en perdons point l'idée ; & tandis que nos corps pourriront dans des tombeaux, la réminiscence de ces mêmes corps nous affectera, comme s'ils étoient encore présents. C'est le sentiment de l'immortel Malebranche & du célebre Abadie, qui, dans son magnifique Ouvrage, *l'Art de se connoître*, prétend que nous ne perdons pas même l'usage de nos sens à la mort. La matiere n'agissant donc sur notre esprit que par le moyen des idées, l'ame ne fait que se sentir elle-même, lorsqu'elle paroît sentir le corps.

Ici plusieurs personnes jetteront peut-être les hauts cris, parce que la Métaphysique a toute la peine possible à s'inculquer dans l'esprit des hommes. Combien ne faut-il pas se dépouiller de la matiere pour suivre

ces idées, & combien n'eſt-il pas plus commode de dire, voilà de beaux rêves, & d'en reſter là ? J'oſe cependant aſſurer qu'un de nos plus grands étonnements à la mort, ſera de reconnoître alors la vérité de bien des idées métaphyſiques, que nous prenons maintenant pour des chimeres, & qui ont plus de certitude que les ſentiments philoſophiques les mieux démontrés.

Quant à la ſéparation de cet univers dont nous nous ſentirons privés, je ne vois pas qu'elle ſoit beaucoup plus forte qu'à préſent. Ne peut-on pas dire, en effet, que le monde entier eſt pour chacun de nous, comme s'il n'étoit déjà plus ? Nous vivons dans un ſi petit coin de terre, en comparaiſon de tout le globe, que les hommes en mourant, ne perdent que la vue d'une ville, d'un jardin, d'une chambre, & ſouvent même d'un ſimple cabinet. Celui qui vit actuellement à Rome, & qui y doit toujours vivre, n'eſt-il pas mort dès à préſent à tout le reſte de l'Europe ? & ne ſommes-nous pas tous dans le même cas, relativement aux

endroits que nous habitons ? Je n'existe pas plus à Constantinople où je ne suis pas maintenant, que si j'avois cessé de vivre ; que dis-je ? la chambre même la plus voisine de celle où j'écris actuellement, est à mon égard comme si elle n'étoit pas, puisque actuellement que je ne la vois point, je n'en ai que le souvenir. Or un pareil souvenir ne durera-t-il pas après ma mort ?

Nous grossissons donc l'idée de nos séparations à la mort ; de sorte qu'un Philosophe accoutumé à jouir perpétuellement de ses pensées, & à regarder notre vie comme une continuelle captivité, ne perdra rien à la Mort. Je sais que ceux qui ne connoissent d'existence que de manier des cartes, d'assister aux spectacles, de se rouler dans des voluptés toutes charnelles, & de se rassasier de richesses & d'honneurs, éprouveront sans doute un terrible changement ; mais ceux-là l'auront bien voulu, & c'est sur leur vie toute profane, & non sur la mort, qu'on doit faire retomber la rigueur des séparations dont nous parlons.

Je considere ici la Mort telle qu'elle est en elle-même, non par rapport à nos passions, à nos goûts, à nos habitudes & à nos préjugés. On ne doit donc pas craindre de mourir, mais de vivre, puisque nous ne perdons en mourant, que ce que nous n'avons point voulu perdre en vivant, que les chimeres en un mot que notre imagination réalise. Notre corps n'est que le domicile de notre ame, & nous quittons ce domicile, lorsque nous passons de ce monde dans l'autre. Il faut toujours simplifier les choses, sur-tout lorsqu'il s'agit d'une ame toute spirituelle : mais perdus dans la matiere, nous faisons une complication de mille choses ridicules, nous nous incorporons tellement avec nos honneurs, nos biens & nos sociétés, que nous croyons, en perdant tout cela, perdre au moins les deux tiers de notre être.

C'est ainsi qu'on n'a point une juste idée de la Mort, qui doit être égale au riche comme au pauvre, au savant comme à l'ignorant : c'est ainsi qu'on se fait des liens qui ne

constituent pas la vie de l'homme, mais qu'on prend pour soi-même. Dieu agit par les voies les plus simples, & nous les trouverions telles, si nos malheureuses passions ne venoient à la traverse. Y a-t-il rien de plus simple en effet qu'un corps, qui de sa nature doit pourrir, tombe, & réellement pourrisse ; & qu'un esprit, qui par son essence est indestructible, retourne à la source de l'immortalité ? On ne s'étonne pas de voir, à chaque Automne, les arbres se dépouiller de leurs feuilles, & les reprendre au Printemps. Pourquoi donc s'étonner de voir une masse de chair aller se corrompre comme un grain de bled, pour renaître par la suite ?

Nous avons accompagné la Mort de tant de choses qui lui sont étrangeres, telles que des spectres & des ornements lugubres, que nous croyons nous représenter son image, lorsque nous appercevons quelqu'objet peint en noir. Je voudrois qu'on dégageât l'idée de la Mort de toutes ces couleurs, qui noires chez les uns, bleues chez les autres, ne sont que l'ou-

vrage de notre imagination, ou des signes de deuil. On doit s'appliquer à considérer la séparation de l'ame & du corps, comme un acte qui ne fait que changer nos idées. Les anciens Philosophes avoient suivi cette méthode. Ils chercherent souvent ce que c'étoit que de mourir, & en conséquence ils nous donnerent bien des définitions à ce sujet; mais comme ils n'envisagerent la Mort qu'en Métaphysiciens pleins de superstitions, ils n'ont exposé que leurs préjugés.

La Religion, en nous apprenant que la Mort est le sommeil du corps & le réveil de l'ame, nous en dit plus par ces paroles, que toute la Philosophie Payenne. Nous entrevoyons dans cette définition, que la vie présente, obscurcie par le voile d'une chair corrompue, empêche notre esprit de s'élancer comme il voudroit, & que nos pensées se trouvent, malgré elles, obligées de se concentrer dans un cercle extrêmement limité. Aussi le profond Abadie, que nous citons toujours avec complaisance, dit-il savamment que

la Mort doit être regardée comme l'exaltation de l'ame & l'humiliation du corps. Tant que nous vivons, nous éprouvons un combat entre l'ame & le corps ; mais ce combat cesse à la Mort, & notre propre chair, captive dans un cercueil, livrée à la pourriture & aux vers, porte la peine de sa révolte, & rend hommage, en se corrompant, à la spiritualité de notre ame.

Notre Mort n'est qu'une interruption de ces volontés de l'ame, & de ces mouvements du corps, qui forment en nous un mêlange de passions & de vertus, de mérites & de démérites. Dieu rompt la chaîne qui unit l'esprit & la matiere, & de même que les vapeurs les plus subtiles s'élevent dans les airs, & que les plus epaisses vont se perdre dans des marais, l'ame retourne à son premier principe, & le corps retombe dans son premier limon. Alors les idées de nos futiles plaisirs s'anéantissent, nos pensées chimériques de fortune & de grandeur s'évanouissent, nos désirs charnels finissent, & il ne nous reste, de toutes nos facultés, qu'un

qu'un ſentiment unique & pénétrant de l'Etre ſouverain, dont la punition ou la récompenſe ſe font ſentir d'une maniere inexprimable.

Ce n'eſt point par ſucceſſion de temps que nous éprouvons alors l'impreſſion de la Divinité. Elle agit auſſi-tôt ſur nous & dans nous, d'une maniere bien plus efficace que nos ſens n'agiſſent maintenant. Nous découvrons, dans un clin d'œil, *in ictu oculi*, toute la chaîne des décrets éternels, de même qu'un homme, au ſein de la nuit, éclairé tout-à-coup par une multitude de flambeaux, voit l'enſemble des divers objets expoſés à ſa vue.

Notre corps eſt un édifice que la Mort vient ſapper, en renverſant tout à la fois les différents étages, qui, à commencer depuis la tête juſqu'aux pieds, nous rendent un compoſé de laideur & de beauté, de paſſions & d'humeurs. Si l'on parcourt en effet l'homme dans tout ce qu'il paroît, on trouve d'abord une tête pleine de projets, enſuite un cœur agité par divers mouvements de haine ou d'a-

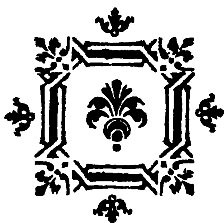
mour, un estomac surchargé d'alimens qui fermentent, qui s'aigrissent, & qui causent la plupart des maladies, enfin des entrailles où séjournent de la bile & des vers. Voilà l'homme que la Mort détruit ; mais l'homme spirituel reste, parce que toute la rigueur des temps ne sauroit diviser une chose essentiellement indivisible.

Il me semble entendre cet homme spirituel dire, au moment de la mort, à l'homme charnel : » Poussiere, que » jusqu'ici j'ai nommé corps, & que » j'ai regardé comme une portion de » moi-même, si charmante & si pré- » cieuse, qu'y a-t-il de commun entre » vous & moi ? Allez vous unir aux » vers & à la pourriture, votre mere & » vos sœurs : *Putredini dixi..... ma-* » *ter mea es, & soror mea, vermi-* » *bus*. Job. Allez perdre votre con- » figuration, vos traits, votre vain » éclat, dans la terre votre cen- » tre, votre source & votre propre » substance. Allez vous transformer » en poudre, en vapeurs, tandis que, » retournant à mon principe, je vais » jouir du plaisir d'exister sans le se-

» cours de la matiere. Assez & trop » long-temps vous m'avez surchargé, » appesanti, fatigué & courbé vers la » terre; disparoissez aux yeux de l'uni- » vers, & me laissez jouir de mon Dieu » sans nuage & sans interruption. « Telle est la division qui doit se faire à la mort. Nos esprits s'épureront autant que nos corps se corrompront, & nos pensées se filtrant, pour ainsi dire, & rejaillissant jusqu'au souverain Etre, nous nous dégagerons de toute affection terrestre.

Malgré tout ce que nous venons de dire sur la Mort, nous ne l'avons point encore définie; mais voici en deux mots précisément tout ce qu'elle est. Dieu, Etre nécessairement éternel, immuable, indépendant, a voulu que ses créatures rendissent un hommage continuel à son éternité, à son indépendance, à son immutabilité; & la Mort est cet hommage, puisqu'il n'y a point d'être animé, soit sur la terre, soit dans les airs, ou dans les eaux, qui ne confesse, en expirant, que Dieu seul subsiste par lui-même, & que nous n'avons

tous qu'une exiſtence empruntée. Oui, dans chaque endroit de l'univers, & à chaque inſtant, des millions d'individus de toute eſpece meurent pour honorer la grandeur du ſouverain Etre, & pour nous inſtruire qu'il n'y a que lui d'indéfectible, & dont les années durent éternellement: *Et anni tui non deficient.*





CHAPITRE II.

Les Suites de la Mort.

LA terre n'eſt qu'un vaſte cimetiere, où toutes les générations, enſevelies les unes après les autres, n'offrent à nos yeux que des débris & de la pouſſiere. On ne peut faire un pas ſans marcher ſur des tombeaux; de ſorte que, par de continuelles exhalaiſons de notre humanité, nous trouvons des germes de mort dans l'air même que nous reſpirons. Les ſiecles ſemblent ſe dévorer les uns les autres, & celui ci, tout brillant qu'il eſt, va bientôt s'anéantir pour jamais.

Quel coup d'œil, & quel ſujet de réflexions, au ſouvenir de tant de Républiques & de Monarchies perdues dans le gouffre des temps! Les peres ne paroiſſent vivre que pour annoncer aux enfants qu'il faut mourir, & nous ne ſemblons reſpirer que pour nous diſpoſer à jetter notre dernier ſoupir. En vain l'homme orgueil-

leux tâche de se dérober à l'oubli par un superbe mausolée : plus le catafalque est pompeux, plus il annonce la décadence des choses humaines. Le Philosophe n'est point dupe de ces vains ornements ; il laisse le vulgaire s'extasier d'admiration, tandis qu'il perce jusqu'aux entrailles de la terre, pour n'entrevoir qu'une misérable cendre, à quoi tous les Héros se réduisent quelques jours après leur mort. Il défie le Potentat le plus superbement enterré, de donner le moindre signe de sa grandeur passée, & il soupire bien sincérement sur les chimeres qui l'occupoient pendant sa vie.

On s'étonne souvent de ce qu'il y a des personnes assez détachées du monde pour aller s'ensevelir dans des Chartreuses ; mais on doit s'étonner bien davantage de ce que tous les hommes n'y courent pas. Comment, la Mort ... Oui, la Mort peut nous surprendre à chaque instant, c'est-à-dire, nous effacer pour jamais, & de la suite des temps, & du nombre des vivants, & nous n'y pensons point. Nous ne faisons pas attention

que nous voilà tout-à-l'heure prêts à rentrer dans le néant par rapport à cette vie : qu'y a-t-il de plus terrible que de nous figurer étendus dans une triste biere, jettés hors de nos propres maisons comme un objet d'horreur & d'infection, & réduits à nous consumer dans le sein de la pourriture & des vers ? Cependant nous voilà. Tout l'étalage de ce corps dont nous faisons maintenant nos délices, de ce corps que nous fardons, que nous parons, que nous parfumons, se réduira bientôt à un misérable crâne, & à quelques ossements lugubres qui lui serviront de point d'appui.

Ce spectacle se reproduit sans cesse à nos yeux, & il nous paroît indifférent, parce que réellement plus insensés que ceux-mêmes qu'on enferme ; nous passons nos jours à jouer, à babiller, & à nous rassasier des fausses joies du monde & de ses faux honneurs. Ah ! quand je pense que tout mon individu doit se confondre avec la terre même, & devenir un grain de poussiere toute semblable à celle que le vent promene au milieu des airs ; que je dois enfin être entié-

rement oublié , & que bientôt la suite des siecles ne sera plus rien pour moi ; tout hors de moi-même je m'abandonne à la frayeur, &, comme Job, je suis presque fâché d'être né. Nous voulons savoir quand un événement aura lieu, & nous ne pensons, ni au moment de notre mort, ni au lieu où elle arrivera, ni aux circonstances qui doivent l'accompagner. On sait que la maladie, l'eau, le fer & le feu sont les meurtriers du genre humain ; qu'il faut conséquemment périr par l'un ou l'autre de ces accidents , & l'on rejette ces idées: On s'endort chaque nuit sans savoir si l'on se réveillera , & l'on s'abandonne au sommeil avec toute la sécurité imaginable.

Il faut avouer que nous sommes bien punis de ne penser qu'à la terre, & de borner là nos désirs, puisque la terre dévore notre propre corps, absorbe nos projets, nous dérobe à la vue des hommes, & nous précipite dans un éternel oubli. Que devenons-nous en effet, par rapport à ce monde, lorsque nous mourons ? Ne diroit-on pas que nous n'avons jamais

jamais existé? Il ne reste de toute personne, qu'un songe ; & encore ce songe vient-il à s'anéantir au bout de quelques instants. Où sont tant de personnes aimables qui existoient il n'y a pas cinquante ans? Un chien vivant, dit la sainte Ecriture, vaut mieux qu'un Roi mort.

L'homme qui se meurt, s'anéantit donc à la vue de l'univers ; & son corps, c'est-à-dire la seule partie qui tombe sous nos sens, disparoît ainsi que les biens, les honneurs & les éloges même. Les vertus les plus éminentes ne sauroient être gravées plus fortement que sur le marbre, & le marbre se convertit lui-même en poussiere. Descendons en esprit dans ces demeures ténébreuses, où l'on n'apperçoit que des débris de crânes & d'ossements. Là, dans de continuelles exhalaisons, notre figure disparoît, & notre chair se consume de maniere à s'évaporer sans le moindre vestige d'aucune existence. Il faudroit en effet des yeux bien perçants, pour pouvoir démêler & suivre tous les différents atomes auxquels se réduit un corps dans ses continuelles

transſmutations. Aujourd'hui vapeur, & demain pouſſiere, il ne change de forme que pour nous apprendre combien l'homme animal eſt peu de choſe. Toute chair eſt égale ; de maniere que nos corps ne valent pas mieux que ceux des bêtes même. Il n'y a que la figure qui puiſſe nous diſtinguer ; mais à combien d'accidents n'eſt-elle pas ſujette ! Jouet du temps, de la corruption & des vers, elle paſſe ſi vîte, qu'on n'a pas le temps d'en faire l'éloge.

Mais oublions ce qui ſe rapporte à cette terre, & paſſons en idée dans cette région immenſe, qu'on peut appeller l'empire des eſprits. On a beau ſavoir que réellement il exiſte trois lieux, ou plutôt trois ſituations, qui, après la mort, différencient nos ames d'une maniere ſurprenante ; l'éternité ſera toujours un gouffre qu'on ne peut approfondir. Quelle eſt donc cette habitation d'où on ne revient point, dont on ne ſauroit avoir une juſte idée, & qui, malgré toutes nos lumieres & toutes nos eſpérances, nous paroîtra toute autre que nous ne l'imaginons ? Il eſt conſtant que l'ame, ſé-

parée d'un corps qui s'abandonne à la corruption, perce dans le séjour d'une lumiere incorruptible : il est constant que les idées terrestres s'anéantissent, & que l'esprit, tout actif & tout pénétrant, ne s'occupe plus que de l'Etre des êtres. Mais comment ce changement arrive-t-il ? Ici, la raison humaine trouve son écueil, & crainte de se briser, elle s'arrête.

Les hommes sensuels ne sauroient s'imaginer que des ames toutes spirituelles puissent se communiquer leurs pensées, sans le secours de la langue & des oreilles : cependant la vraie Métaphysique nous fait concevoir que, par une connoissance réciproque d'idées, on peut converser mentalement. Nous lirons dans les cœurs, parce que dégagés de toute matiere, nous nous verrons dans l'immensité de Dieu, où l'on voit tout. Dieu habite en lui-même, & en se contemplant, il goûte la souveraine félicité, comme l'Etre pleinement & puissamment heureux, & dans une communication ineffable, il pénétre de sa lumiere nos esprits. Ainsi le soleil répand ses rayons sur tous les corps qui couvrent

la terre ; il les échauffe, il les fertilise, il les embellit.

On ne sauroit se figurer combien l'ame, si-tôt qu'elle a secoué la poussiere de notre corps, devient active & sublime. Elle ne pense plus par des moyens intermédiaires, tels que les sens ; mais elle pense par elle-même. Nous ne pouvons penser ici bas sans le secours de trois choses, qui agissent plus ou moins en nous, Dieu, notre ame & notre corps : mais dans l'autre vie, il n'y aura plus que Dieu & nous. Le voile de chair se déchire, & nous nous trouvons sans nuage en présence de la lumiere increée : *Videbimus Deum sicuti est.* La résurrection qui, telle que le Printemps, viendra ensuite ranimer nos corps, nous ouvrira une nouvelle carriere, & nous présentera cet univers sous une forme toute différente de ce qu'il est aujourd'hui.

Quelles suites que celles de la Mort ! Combien de changements n'opérera-t-elle pas en nous ! Quel spectacle ne nous offrira-t-elle point ! Mais notre vue, maintenant trop foible, ne sauroit aller si loin ; &

quoique nous ayons tous l'idée de l'infini, nous succombons sous le poids de la matiere qui nous accable. Un Etre tout immense, tout éternel, tout puissant, dont la punition ou la récompense répondront à ces sublimes attributs, rendra nos ames éminemment sensibles au bonheur ou au malheur. Tant que Dieu sera Dieu, le damné souffrira, parce que l'homme demeure éternellement dans l'état où la Mort le trouve. Quelle épouvante cette idée n'entraîne-t-elle pas avec elle ! Mais la plupart des hommes seront donc à jamais malheureux ? Oui, sans doute ; & puisque Dieu ne cesse pas d'être juste & miséricordieux, quoiqu'il ait créé ce monde, où presque toutes les personnes languissent, souffrent & se désespérent, pourquoi manquera-t-il à sa bonté, lorsqu'il punira des ennemis de sa Loi par des supplices infinis ? Nous avons sous nos yeux le spectacle d'un univers rempli d'hommes misérables, & nous ne voulons pas que cela puisse se renouveller dans l'autre vie.

Avouons donc que nos jugements

ſont toujours inconſéquents, & que nous déraiſonnons, ſi-tôt que nous oſons ſonder les abymes d'un Dieu dont la juſtice ne ſauroit ſe meſurer ſelon la nôtre. Eh quoi ! nous pouvons mériter un bonheur infini par quelques œuvres qui n'ont aucune proportion avec une récompenſe ſi ſublime, & nous ne pourrions perdre ce bonheur en préférant la créature au Créateur ? Nous voudrions que Dieu nous ouvrît le Ciel qu'il habite, à nous qui ne penſons jamais à lui, qui contrediſons perpétuellement ſa loi, qui aimons mieux la graiſſe de la terre, que tous les tréſors de ſa grace, qui blaſphêmons peut-être ſon ſaint Nom, qui inſultons à ſes Miniſtres, & qui voudrions, en un mot, plutôt vivre toujours ici bas, que d'aller jouir de ſes récompenſes éternelles. C'eſt alors que Dieu ſeroit injuſte, s'il nous recevoit dans ſon ſein. Il ne nous traite, en nous damnant, que comme nous voulons être traités, puiſque nous redoutons d'entrer en ſociété avec lui, & que nous accepterions volontiers le parti de ne le jamais voir,

si nous pouvions toujours vivre avec les créatures que nous idolâtrons.

Mais qui sommes-nous pour oser justifier Dieu lui-même, nous qui devons nous trouver trop heureux, de pouvoir seulement le nommer & lui offrir nos hommages, nous qui ne devons même le supplier qu'en tremblant? C'est une chose horrible de voir comme on a contracté la criminelle habitude de rendre Dieu l'objet de toutes les disputes. Si nous connoissions toute la puissance de cet Etre souverainement infini, nous saurions qu'il y a peut-être autant de témérité à l'excuser, qu'à l'accuser. » Je me » tais donc, ô mon Dieu! & loin d'o- » ser entreprendre votre défense, c'est » vous que je prie de me défendre » au milieu de cette multitude d'hom- » mes qui blasphêment, parce que » voulant juger de votre divinité, » selon leur foible humanité, ils se » perdent dans leurs pensées: *Evanue-* » *runt in cogitationibus suis.* «

Les vérités de la Religion sont une, & il n'y a qu'un aveuglement étrange qui puisse nous persuader, que ce qui

ne s'accommode pas avec nos passions, est absolument faux. Nous aurons beau dire que l'éternité des peines ne paroît pas compatible avec la bonté d'un Dieu infiniment bon ; nous ne serons point jugés sur nos opinions, mais sur la Loi immuable de l'Evangile, qui nous menace d'une éternité de supplices : *Ignem æternum*. Les voies de Dieu sont incompréhensibles, & beaucoup plus différentes de nos pensées, que le ciel ne l'est de la terre ; de sorte que l'homme est absolument insensé, lorsqu'il ose définir la justice de Dieu, & la déterminer. Nous n'avons que des vues extrêmement bornées, & il faudroit être infini, pour comprendre celui qui l'est.

Les suites de la Mort guériront bien nos préjugés. Elles nous mettront en état de reconnoître que tous les maux de cette vie entrent dans les desseins de Dieu, comme des moyens de purifier ses élus, & que, ni les maladies, ni les disgraces, ni les guerres, ni les incendies n'ont rien d'incompatible avec la bonté de ce monde, qu'aux yeux des ignorants.

Nous ne pouvons entrevoir maintenant la fin que Dieu se propose dans les malheurs qui nous surviennent ; mais nous verrons à la Mort, que cet univers ne subsistant que pour les élus, *omnia propter electos*, Dieu le bouleverseroit plutôt que de les laisser périr. Ces idées paroîtront sans doute ridicules à certains Poëtes qui s'érigent en Théologiens, & qui croient fronder dans un Roman obscene, ou dans une chétive Epigramme, les vérités les plus incontestables ; mais que nous importe ? Nous n'écrivons pas pour les hommes à la mode, dont l'esprit ne se repaît que de futilités, & qui n'adjugent l'immortalité qu'à des Auteurs aussi frivoles qu'eux.





CHAPITRE III.

Le Souvenir de la Mort.

L'Homme n'a pas besoin de faire des efforts pour penser à la Mort. Elle se présente si souvent à lui, qu'il peut la regarder comme incorporée avec son être. Nous portons tous un poison dans notre sein qui nous mine insensiblement. Si l'on envisage le monde dans sa création & dans ses révolutions, on verra que chacun de nous est véritablement une copie de l'univers. Nous ne sommes d'abord dans le sein de nos meres qu'un cahos informe; de sorte que nos membres ne se développent, nos organes ne se fortifient, & notre raison ne perce que par succession. Dieu semble dire, à chaque fois que les hommes naissent, ces paroles de la Genese. » Que l'arene se » sépare des eaux, & que la lu- » miere se fasse : *Fiat lux.* » Car notre ame est cette lumiere qui vient dissiper nos ténebres, & nous mettre

en état d'entrevoir notre corps, comme le ſoleil nous procure l'aſpect de la terre.

L'univers a ſes éclipſes, ſes ſaiſons, ſes pluies, ſes éclairs, ſes orages, ſes brouillards, ſes tremblements, ſes nuits & ſes jours ; nous avons nos paſſions, nos humeurs, notre ignorance, nos maladies, nos inquiétudes, nos joies, nos plaiſirs, nos ſaillies, nos emportements. L'enfance eſt notre printemps ; la jeuneſſe, notre été ; l'âge viril, notre automne ; la vieilleſſe enfin, notre hyver, & après ces différents temps, nous changeons de configuration comme l'univers en changera ; nous paſſons enfin de même que les cieux & la terre paſſeront.

Si, après avoir examiné l'ordre phyſique, nous faiſons maintenant attention à l'ordre moral, nous nous trouverons encore une vive image des Loix que Dieu a établies, pour fixer un culte dans cet univers. Notre premiere enfance retrace la loi de nature, où l'homme vécut ſans leçons & ſans maîtres ; notre jeuneſſe repréſente la loi écrite, où l'on ne

s'attachoit qu'à la lettre, & notre âge viril nous rappelle la loi de grace, parce qu'alors, plus dégagés des sens, nous ne nous en tenons pas simplement à l'écorce, mais nous saisissons l'esprit des préceptes, & nous tâchons de les mettre en pratique. Mais de même que cette Loi, toute sublime qu'elle est, finira comme un temps d'épreuve & de foi, nous finirons en apparence pour aller goûter les fruits de nos mérites.

Ainsi, de quelque maniere que l'homme se considere, soit comme copie d'un monde physique, soit comme image d'un monde moral, il se voit par-tout obligé de mourir, c'est-à-dire, d'éprouver dans sa propre personne une révolution toute semblable à celle que les Cieux & les Loix éprouveront : ainsi la Mort se reproduit sans cesse à nos yeux, comme un objet dont on ne peut éviter la vue. Je la trouve cette Mort si fortement imprimée dans nous-mêmes, que nos pensées les plus intimes, en se succédant rapidement les unes aux autres, forment, au fond de notre propre cœur, une

continuelle deſtruction qui nous avertit de notre mortalité.

Nous pouvons en dire autant des pertes que notre corps fait ſans ceſſe, ou par ſes tranſpirations, où par la diſſipation de ſes eſprits animaux. Ces changements ſont ſi ſenſibles, qu'un corps, de l'aveu de tous les Phyſiciens, n'eſt plus en quelque ſorte le même corps au bout d'un certain temps. Voilà comme nous ſommes perpétuellement avertis, en nous & hors de nous, du dépériſſement qui nous menace, & qui va bientôt réduire nos perſonnes à quelques grains de pouſſiere & à quelques exhalaiſons; car il faut ſe figurer que la Mort ne ſe borne pas ſeulement à la diviſion de l'ame & du corps, mais qu'elle continue d'exercer ſon empire juſques dans nos tombeaux; puiſque, ſelon la tranſmutation générale de tous les êtres, nos corps s'exhalent par des vapeurs, & vont ſe mêler avec les plantes, les fleurs, les pluies & les tonnerres même.

Hélas! qui pourroit oublier la Mort! Les générations qui ſe hâtent en foule de rentrer en terre, les

fiecles qui vont fe perdre dans l'abyme du paffé, où tout s'engloutit & d'où rien ne revient, les Empires, les mœurs, les fciences, les loix, les ufages qui s'anéantiffent tour à tour, & dont la mémoire n'eft pas plus durable, font la meilleure inftruction qu'on puiffe donner de la décadence des chofes humaines. Il n'y a rien en nous, autour de nous, & même au deffus, qui ne nous rappelle à la Mort. Nos paffions, qui fe detruifent les unes les autres, nous épuifent par fucceffion ; nos vêtements font les dépouilles d'animaux qui n'exiftent plus ; nos maifons, l'ouvrage d'un monde qui a difparu ; les aftres, en s'éclipfant, nous peignent notre fragilité ; les fleurs, en fe flétriffant, nous inftruifent de notre peu de durée ; & la terre, en s'entr'ouvrant, devient un volcan qui dévore notre humanité.

Ce fpectacle eft fi frappant, que l'univers peut fe comparer à un monceau de cendres, où les grandeurs du fiecle, comme quelques étincelles qui fubfiftent encore, brillent un inftant. Nous voyons la vive image du

monde, de ſes guerres, de ſes fortunes, de ſes honneurs & de ſes révolutions ſur une ſimple feuille de papier que la flamme dévore. Des lueurs de feu qui ſe combattent, & qui s'éteignent les unes après les autres, avec une rapidité ſurprenante, ne laiſſent bientôt à la vue qu'une pouſſiere toute noire, & que le vent diſſipe dans un clin d'œil. Mais pour employer une comparaiſon encore plus ſenſible, diſons que, plongés dès le moment de notre naiſſance au milieu d'une mer orageuſe, nous luttons plus ou moins long-temps contre les flots qui nous entraînent dans le gouffre de l'éternité. Chaque tourbillon qui s'éleve ſur la ſurface des eaux, nous retrace nos années, de maniere qu'après avoir paſſé d'un tourbillon dans un autre, nous écroulons dans un abyme qui engloutit nos perſonnes, nos projets, & le ſouvenir même qu'on en pourroit avoir. Quelle réflexion pour les ambitieux, s'ils ſavoient réfléchir !

Je ne vois donc rien dans le monde qui ſe préſente à nos yeux & à nos eſprits, auſſi ſouvent que la Mort.

Il n'y a point d'inſtant dans toute cette ſuite d'heures qui compoſent un ſiecle, où quelqu'un ne lui paie tribut. Auſſi la Philoſophie n'eſt-elle pas néceſſaire pour nous faire enviſager des ſquélettes dans cette foule d'amis que nous fréquentons. Il ne s'agit que d'ouvrir les yeux, & nous voyons, d'un jour à l'autre, des rides & des progrès de corruption ſur chaque viſage que nous examinons; nous voyons des ſymptomes de Mort chez les hommes les plus vigoureux, & la ſanté la plus brillante ſe faner peu à peu, comme une roſe altérée par les chaleurs du midi. Nos voyages & nos adieux ſont autant de préludes de la Mort. On meurt tous les jours à des perſonnes & à des pays qu'on ne reverra plus.

Combien n'avons-nous pas chaque jour des réponſes de notre mortalité! La moindre migraine qui nous incommode, la moindre fievre qui nous attaque, le moindre coup que nous nous donnons, la moindre piquure que nous nous faiſons, prophétiſent notre Mort; & le ſommeil lui-même, qui n'eſt qu'un eſſai de ce que

l'ame

l'ame sera sans l'usage du corps, nous annonce tous les soirs notre future destruction. Je dis plus : les sens même, comme ministres de nos passions, concourent à nous miner, & continuellement ils nous avertissent de notre derniere fin. Nos yeux n'apperçoivent de toutes parts que des débris de notre humanité ; nos oreilles entendent sonner à chaque instant des heures qui s'envolent pour ne plus revenir, & qui sont autant de diminutions de nous-mêmes ; nos mains ne touchent que des choses qui se brisent, ou qui se fanent, & d'ailleurs en tâtant notre propre corps, nous manions une chair qui va bientôt pourrir ; notre bouche ne savoure que des cadavres, & encore s'anéantissent-ils en nous ranimant ; notre odorat ne respire que des parfums qui s'évaporent ; nos pieds ne s'appuient que sur des insectes que nous écrasons, ou sur des tombeaux que nous foulons. Ainsi la Mort pénetre de toutes parts jusqu'au milieu de nous ; & soit par les aliments, soit par les odeurs ou les sons, elle vient à chaque instant prendre possession de nos

corps, comme d'un bien qui eſt ſon tributaire, & nous accoutumer peu à peu à l'étonnante cataſtrophe qui ſéparera, en quelque ſorte, l'homme de lui-même.

Au lieu de pouvoir nous conſolider, nous ne nous accrochons qu'à des objets auſſi fragiles. Les plaiſirs que nous aimons tant, nous échappent avant de les goûter; les honneurs brillent un inſtant, & s'éteignent; les richeſſes forment un nuage d'encens, & s'évanouiſſent; la meilleure ſanté ne ſe ſoutient qu'aux dépens d'un corps qui ne peut ſubſiſter ſans s'uſer; les lectures s'effacent de notre mémoire les unes après les autres; & notre Philoſophie, telle qu'elle puiſſe être, dépendant toujours de notre tempérament, ſe releve aujourd'hui, & demain tombe. Il n'y a donc point de ſituation qui ne retrace la Mort. Nous ne mangeons & nous ne buvons que pour maintenir notre exiſtence, comme nous ne dormons que pour la renouveller; de ſorte que la vie de l'homme n'eſt qu'un combat perpétuel contre la Mort. Ah! cette Mort eſt ſi préſente

& si sensible, que la plume que je tiens actuellement entre mes doigts, s'use & dépérit, & qu'elle n'est, ainsi que ce papier, qu'une dépouille de corps étrangers qui vraisemblablement ne sont plus. La transmutation continuelle de la matiere engendre sans cesse la Mort de mille & mille objets; l'air même que nous respirons se trouve infecté de je ne sais combien d'atomes imperceptibles, qui ne sont que des dépouilles ou des débris.

Voilà comme l'univers, en s'anatomisant lui-même par la division de ses parties, n'est qu'une image de la Mort aux yeux du Philosophe; voilà comme les sources de notre vie s'épuisent, & comme nous rencontrons la Mort dans tout ce qui nous environne. Il n'est donc pas nécessaire de descendre dans ces souterreins affreux, où la corruption semble se jouer de notre humanité, ni d'évoquer les ombres des Morts, ni de rassembler des crânes & des membres décharnés, pour se faire un spectacle de la Mort. Les éléments même, quoique créés pour contribuer à notre vie, sont des êtres destructifs qui nous submergent ou

nous dévorent ; & le temps, l'ennemi de tout ce qui dure, nous montre jusques sur les marbres qu'il ronge, le tableau de notre derniere fin. Nous pouvons lire d'avance l'histoire de ce que bientôt nous aurons été, sur tant d'obélisques & d'édifices que les révolutions des siecles ont renversés.

Mais qu'est-il besoin de nous étendre davantage sur un sujet dont la vérité se fait appercevoir d'une maniere si sensible ? Ne savons-nous pas que toutes les fois que nous bâillons, que nous éternuons, & même que nous respirons, nous pouvons rendre le dernier soupir ? Nous sommes comme des personnes déjà frappées de la foudre, & réduites en poussiere : nous paroissons avoir toute notre consistance & tous nos traits ; mais le moindre souffle nous dissipe. La Mort étouffe aussi-bien l'enfant dans son berceau, que le vieillard dans son lit de douleur. Elle se joue des grands & des petits ; & après avoir brisé des sceptres & des couronnes, & fait un spectacle pendant quelques jours de la sépulture d'un Héros, elle le réduit à une poussiere

toute semblable en poids & en valeur à celle du plus vil Artisan.

L'Histoire entiere n'est qu'un Nécrologe, où la Mort, presque à chaque page, vient anéantir les plus grands projets, changer des triomphes en deuil, & offrir de nouvelles scenes. On ne fait point de contrat où il n'y ait cette clause : *En cas de mort* ; & on ne fait point de promotions, soit dans les Armées, soit dans les Ordres ecclésiastiques, qu'en conséquence d'un dépérissement universel. La main elle-même de l'Eternel grave à tout instant, & de toutes parts, cette effrayante vérité : *Hic jacet.* Il n'y a point de recoin dans l'univers où on ne l'apperçoive en lettres ou en symboles, de toutes formes & de toutes couleurs ; & comme si cet alphabet de la Mort ne suffisoit pas pour nous expliquer tout ce qu'elle est, nous apprenons dans notre premiere jeunesse l'art de nous tuer avec adresse ; nous ne sortons qu'avec des armes, qui semblent fixer la Mort à nos côtés ; & nous avons imaginé toutes sortes de moyens pour rendre les guerres plus meurtrieres, & pour nous détruire plus vîte & plus cruellement.



CHAPITRE IV.

L'Oubli de la Mort.

L'Ecoulement de nos jours nous devient aussi insensible que la marche de la terre : nous sommes continuellement emportés dans un tourbillon des plus rapides, sans nous en appercevoir. Une misérable vie, & toute pleine de besoins, nous applique tellement au soin de boire & de manger, que nous ne connoissons pas d'autres devoirs à remplir. La Mort a beau se peindre à nos yeux de toutes parts ; elle ne nous semble qu'un fantôme ; & tandis que nous tombons insensiblement dans la fosse, qui est déjà ouverte, nous croyons nous élever au dessus de toutes les révolutions, & triompher de la rigueur des temps.

Où sont les hommes qui pensent à la Mort, qui la regardent comme réellement incorporée avec eux, & comme devant bientôt effacer leur figure, détruire leur corps, anéantir

leurs projets, leur richesses & leurs honneurs ? Nos yeux ressemblent à des lunettes d'approche, par rapport à la Mort ; mais nous les tournons toujours du côté qui éloigne les objets, & conséquemment nous ne voyons ce qui nous touche qu'à une distance infinie.

Nous dormons, sans penser que le sommeil est l'image de la Mort, & que nous ne nous releverons peut-être plus ; nous mangeons, sans réfléchir que nos aliments ne sont que des remedes contre la Mort ; nous courons, sans faire attention que notre corps peut se briser à tout instant ; nous formons des projets immenses, sans considérer que nous ne pouvons répondre d'une minute ; nous dépérissons continuellement, mais en croyant toujours augmenter. On voit les vieillards même, à qui tout échappe, s'accrocher à des roseaux comme à des colomnes, & s'imaginer être encore jeunes & vigoureux dans le sein même de la décrépitude & des langueurs.

Il ne faut pas de longues discussions pour prouver ces vérités. Il suffit d'en-

visager notre maniere de vivre. Nos bals, nos jeux, nos danses, nos festins, nos conversations, nos spectacles ; tout ce tourbillon de plaisirs, qui nous étourdit ou nous étonne, n'annonce que trop notre indifférence à l'égard de la Mort. Nous avons beau par le passé n'être plus, par le présent n'être qu'en partie, & par l'avenir n'être encore rien ; nous vivons comme si nous existions quand & aussi long-temps que nous le voulons. Toutes nos actions ne font qu'exprimer la folie de ces téméraires, qui, selon l'Ecriture, éleverent une tour pour se défendre contre Dieu même. Il semble que c'est élever un rempart contre la Mort, que de n'y point penser, & qu'elle n'oseroit nous atteindre, quand nous l'éloignons de notre souvenir.

La fin de la vie arrive toujours chez les hommes même les plus raisonnables, plutôt qu'ils n'ont cru. Nous écartons l'idée de la Mort autant que nous pouvons. En vain les nouvelles publiques nous instruisent chaque jour de quelque apoplexie foudroyante, ou de quelque lithargie ; en vain

vain le son des cloches nous instruit du décès & des obseques de nos voisins, ou de nos amis ; c'est un bruit qui frappe l'air, & qui ne nous affecte point. On a même bien soin d'éloigner tout ce qui nous rappelle ces objets ; de sorte que le Sage, qui médite sur le néant de cette vie, passe pour stupide ou pour misanthrope. Il n'y a que quelques Solitaires qui osent impunément se familiariser avec la Mort, & ne point perdre de vue son image.

Réjouissons-nous, couronnons-nous de roses, livrons-nous à toutes sortes de voluptés, voilà notre langage ; & tout ceci n'est qu'une conséquence de la sensualité dans laquelle nous vivons. Il n'y a presque point d'hommes qui ne soient Matérialistes dans la pratique, & qui ne préferent le plaisir de sentir à celui de penser. Les besoins qui, par leur nature & leur humiliation, devroient nous avertir à chaque instant de notre fragilité, se changent dans des sensations agréables, qui nous font soupçonner cette vie presqu'éternelle. Nous ne connoissons d'immensité que le misérable réduit

que nous habitons, d'éternité que le jour rapide que nous coulons, de félicité que les voluptés criminelles que nous goûtons. En vain nos idées veulent s'étendre, & nous élever dans une région toute intellectuelle : le corps nous entraîne, les sens nous offusquent, les passions nous altérent, & nous vivons concentrés dans une sphere toute d'ennui, bannis de nous-mêmes, & privés de ces satisfactions intérieures qui distinguent l'homme de la bête.

Mais par quel ensorcellement, ou plutôt par quelle brutalité oublions-nous notre ame, pour ne penser qu'à notre corps ; ce corps qui nous fatigue sans cesse, & qui nous tyrannise encore plus lorsqu'il se porte bien, que lorsqu'il est malade ? On diroit que, maîtres de diriger la circulation de notre sang, nous pouvons le faire couler aussi long-temps qu'il nous plaira ; qu'il n'y a point de grain de matiere en nous-mêmes qui ne soit soumis à notre volonté, & que la suite de nos jours dépend absolument de nos désirs. Les vieillards même se persuadent que la vieillesse leur est

ſurbordonnée, & qu'ils n'expireront que par un ordre précis de leur vouloir. C'eſt ainſi que la Mort n'eſt, ſuivant notre idée, qu'un accident étranger qui ne doit jamais nous atteindre.

Mais comment peut-on oublier ce qui chaque jour nous conſume & nous défigure ? Nous ſommes des inſenſés qui nous rions de la foudre ſuſpendue ſur nos têtes, & qui nous endormons ſur le bord d'un précipice. Il faut qu'un libertinage exceſſif, ou qu'une honteuſe ſtupidité écarte de nos eſprits la vue de la Mort ; car autrement ſon image ſe reproduit ſi ſouvent & ſi terriblement, que notre humanité devroit s'en allarmer, & notre Religion s'en réjouir. Nous ne penſons point à la Mort préciſément par les raiſons qui devroient nous y faire penſer : plus nous voyons de perſonnes expirer, & plus nous nous accoutumons à voir la Mort d'un œil indifférent.

Qand on vit en bête, on ſe prépare une mort toute ſemblable à celle des bêtes : combien n'y a-t-il pas d'hommes dans l'univers moins

ſages que la fourmi ! Les plus prudents s'abſorbent dans des penſées toutes d'ambition, ou ils ſe forgent des ſyſtêmes que la vérité condamne ; les Riches élevent des Palais comme pour braver la Mort, & la défier de venir ſurprendre leurs perſonnes ; les Grands s'épuiſent en raffinements pour réjouir leurs ſens aux dépens de leur ame ; & tandis qu'ils accélerent leur mort par des voluptés, ils croient l'éloigner parce qu'ils n'y penſent pas.

Ainſi notre derniere fin, qui nous menace à toutes les minutes, ne nous affecte preſque jamais ; ainſi nous négligeons la plus importante affaire, la ſeule néceſſaire, pour nous abandonner tout le jour à des frivolités. Cela eſt même pouſſé ſi loin, que la mort de nos meilleurs amis nous les fait oublier. Nous répandons peut-être une larme, nous jettons peut-être un cri dans le moment de notre douleur ; & auſſi-tôt nous reprenons le cours de nos plaiſirs & de nos futilités ; & tandis que les particules d'un viſage que nous avons ſouvent idolâtré, s'évaporent dans un triſte

cercueil, nous nous évaporons dans le ſein de la diſſipation. Il n'y a plus que les Romans qui ſuppoſent le ſouvenir des amis morts ; car les nôtres ont à peine diſparu, qu'effacés de notre mémoire & de notre cœur, ils ſont à jamais oubliés. Nous avions beau les voir ſans ceſſe, & faire nos plus cheres délices de leur converſation ; nous n'oſons les rappeller, crainte de nous affliger. Voilà comme le monde nous échappe en détail, & comme nous voyons les générations ſe renouveller aux dépens les unes des autres, ſans jamais profiter d'une pareille révolution, ſans jamais rentrer en nous-mêmes, ſans jamais penſer ſérieuſement à la Mort. Nous prenons ſouvent des habits de deuil ; & ces habits, tout lugubres qu'ils ſont, loin de nous peindre notre derniere fin, nous parent & nous amuſent.

Ce n'eſt pas ainſi qu'agiſſent les Philoſophes Chrétiens, eux qui ne s'occupent que de la deſtruction de leurs corps, & qui ſemblent la hâter par la force de leurs déſirs. Ils ſe diſpoſent, à chaque pas qu'ils font, au

dernier qui doit ouvrir leurs tombeaux; ils n'aſſiſtent jamais à aucun repas, ni à aucune fête, ſans ſe rappeller que bientôt ces perſonnes qui parlent, qui rient, vont ſe dépouiller de leur chair, & ſe transformer en d'horribles ſquélettes; ils voient l'empreinte de la Mort, non-ſeulement ſur tout ce qui reſpire & végete, mais encore ſur les choſes mêmes inanimées, telles que le marbre & l'airain; ils ſe ſentent enfin continuellement écouler comme l'eau des fleuves, & conſéquemment ils meurent à toute heure aux objets extérieurs qui les environnent, pour pouvoir mieux vivre intérieurement.

Telle devroit être notre conduite; mais combien n'eſt-elle pas différente, ſur-tout chez ces femmes follement eſclaves de la parure & des modes! Eſt-il en effet une marque plus ſenſible de l'oubli de la Mort, que l'extravagante manie de farder un viſage, de peindre des cheveux & des ſourcils, d'orner en un mot par toutes ſortes d'artifices, un corps qui va bientôt pourrir? Nous paroiſſons ne nous parer que pour deſcendre plus

ignominieusement dans un tombeau, & ne nous engraisser par toutes sortes de mêts recherchès, que pour préparer une nourriture aux vers. Mais que nos femmes mondaines, ainsi que les insensés qui les idolâtrent, lisent les paroles de Jérémie au Chap. III, & que la frayeur les saisisse. Le Prophéte y. décrit, d'une maniere terrible, les horreurs qui attendent les personnes plongées dans le luxe & dans la volupté.

On croiroit, à nous voir & à nous entendre, que c'est notre ame qui doit périr, & notre corps vivre éternellement; que dis-je? nous supposons cette ame déja morte: l'exercice de toutes ses fonctions demeure suspendu, & il n'y a que nos sens qui agissent, & dont nous faisions notre félicité. Parcourons une journée, c'est-à-dire, toute notre vie, car rien de plus monotone que le déréglement des mondains, & nous verrons que la Mort ne nous affecte jamais. On se leve machinalement, comme on s'est couché, après avoir passé dix à douze heures sans exister; on s'abandonne à des mains étrangeres, pour embellir

le ſac de corruption dont nous ſommes enveloppés ; on ſe gorge de mêts & de vins de toute eſpece ; on s'ennuie, & l'on va ennuyer les autres dans des viſites de déſœuvrement ou d'oſtentation ; on aſſiſte à un ſpectacle qu'on peut appeller le triomphe des ſens & des paſſions ; on court enſuite à quelque ſociété de jeux où l'on ſe ruine, tandis qu'on ſeroit au déſeſpoir de donner quelque obole à une famille déſolée ; on revient enſuite gronder de pauvres ſerviteurs, & ſe livrer enfin au ſommeil, pour recommencer le lendemain & tout le cours de la vie : quelle miſere & quelle honte !

Mais la meilleure preuve que nous puiſſions donner de l'oubli de la Mort, c'eſt de rappeller aux hommes cet amour profane qui les captive preſque tous, & qui les rend eſclaves d'une peau, d'une dent, d'un cheveu, c'eſt-à-dire, de quelques grains de pouſſiere plus ou moins bien diſpoſés. Le plus beau viſage du monde n'eſt-il donc pas une maſſe de chair qui doit ſe corrompre, & ne ſommes-nous pas des inſenſés de nous paſſionner juſqu'à

la fureur pour de pareils objets ? Si la Mort nous touchoit davantage, nous ne verrions qu'un misérable crâne dans ce qui sert d'aliment à notre passion ; nous penserions qu'en aimant un beau front, ou de beaux yeux, nous n'aimons que l'habitation des vers, & qu'il est ridicule d'oublier sa raison, pour une perspective qui peut demain exciter notre horreur. La plus belle femme de Milan ordonna autrefois par son testament, que son squélette seroit exposé dans la Bibliothéque Ambroisienne, comme un objet bien capable de guérir de l'amour. Si l'on fixoit souvent un pareil point de vue, il n'est pas douteux qu'on mépriseroit tous les corps, pour n'admirer que les ames : & combien la saine Philosophie n'y gagneroit-elle pas !

Si nous parlons maintenant du désir que tous les hommes ont de vieillir, on trouvera que rien n'est plus vrai que notre indifférence à l'égard de la Mort. Sans doute, nous ne pensons pas que la vieillesse est nécessairement jointe avec notre derniere fin ; car sûrement nous la re-

douterions. A peine le Printemps paroît-il, que nous demandons l'Automne; de sorte que si nous étions exaucés dans nos désirs, nous passerions tout-à-coup de l'adolescence à l'âge décrépit. Toute notre vie n'est qu'un tissu d'inconséquences, & toutes nos inconséquences n'ont pour but que d'oublier la Mort.

On voit jusqu'aux Militaires perdre de vue leur dernier moment, & souvent même faire encore des projets de débauche, tandis qu'ils entendent gronder la foudre de toutes parts. La préparation à la Mort ne fut jamais incompatible avec la véritable valeur; de sorte qu'on ne peut attribuer l'indifférence des Guerriers à ce sujet, qu'à une inaction de l'ame qui s'oublie dans un point aussi essentiel. Toutes les diverses conditions nous offrent le spectacle d'une multitude d'imbécilles qui vivent comme s'ils ne devoient jamais mourir, & qui passent de ce monde en l'autre, pleins de projets & d'idées chimériques de fortune & de grandeur.

La these que je soutiens ne parut jamais plus véritable que dans ce sie-

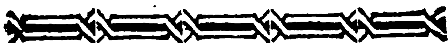
de pervers, où des milliers de prétendus beaux-esprits prêchent de toutes parts que la mort n'est qu'une bagatelle, & qu'on a tort d'y penser. Il semble qu'ils aient lu dans l'avenir, & qu'on puisse hazarder le dernier acte de notre vie, sur le témoignage de leurs certitudes. Il est naturel que des hommes qui vivent en animaux, croient la mort l'anéantissement de tout notre être; mais il ne l'est pas que ceux dont l'humanité subsiste encore, & dont la Religion n'est pas éteinte, oublient l'instant le plus décisif. Ce n'est que l'oubli de la Mort qui enfante tous les désordres, puisque l'Ecriture nous dit formellement, que si nous pensons à la Mort, nous ne pécherons jamais. Regardons donc comme un des plus grands malheurs, & comme un bouleversement dans la société, notre indifférence à l'égard de la Mort. Voilà ce qui rend les riches durs, les ambitieux vains, les grands superbes, les voluptueux impies, les savants incrédules ou présomptueux, tous les hommes enfin attachés à la terre; voilà ce qui nous fait croire les Cours

un centre de félicité, les honneurs un bien incomparable, les plaisirs une source de délices ; voilà ce qui nous dénature en quelque sorte, en ravalant notre ame, & en nous laissant vivre dans la plus affreuse indolence. Il n'y a que la Mort qui, bien méditée & bien approfondie, puisse nous guérir de notre orgueil, nous faire envisager d'autres nous-mêmes dans les hommes les plus pauvres, & nous élever au dessus de la figure de ce monde qui passe ; il n'y a qu'elle qui nous détache de la matiere, & qui nous représente les sens comme des ministres du vice & de la corruption.

On se livreroit au désespoir, nous dit-on, si l'on pensoit souvent à la Mort. Mais quel abus! Les Saints ont-ils donc vécu en désespérés, eux qui toujours occupés de leur derniere fin, goûtoient une paix inaltérable? Lorsqu'on fixe la Mort, & lorsqu'on se familiarise avec elle, on prévient les terreurs qu'elle cause ordinairement, & l'on se croit déjà dépouillé de son corps, & jouissant d'une vie toute céleste. Disons plutôt que le souvenir de

la Mort, nous arracheroit à mille plaisirs criminels, & à mille jeux frivoles, & que comme nous ne connoissons de vie, que celle de rire, de jouer & de danser, nous nommons désespoir, ce qui feroit notre gloire & notre bonheur.





CHAPITRE V.

Du Temps.

JE n'entreprendrai point de définir le temps ; il nous échappe au moment même qu'on veut le fixer. Je ne puis que le comparer à un fleuve extrêmement rapide, qui se renouvelle sans cesse en paroissant s'épuiser. L'existence du temps nous est à charge, & nous avons une frayeur étonnante d'en voir la fin. Nous ne pensons pas que ce temps, d'un prix véritablement infini, doit mériter un bonheur éternel. Que d'attentions, en conséquence, pour le perdre & le profaner ! Le monde paroît n'agir qu'en haine du temps, puisqu'il n'en jouit, pour l'ordinaire, qu'en idée ; il le désire lorsqu'il est à venir, & il le rejette lorsqu'il est présent, ou il le regrette lorsqu'il a passé ; de sorte que, par la raison que nous voudrions presque toujours être où nous ne sommes pas, nous souhaitons con-

tinuellement courir d'une saison à l'autre.

Mais que prétendons-nous, en nous répandant en désirs aussi inutiles ? Le temps, à notre disposition, se rendra-t-il inépuisable, parce que nous le désirons, & serons-nous donc maîtres d'en arrêter le cours ? Ah ! s'il étoit possible, au bout de trente à quarante ans, de pouvoir le retenir ! mais c'est un vif-argent que tout l'art ne peut fixer, & qui nous mine même en dormant. Les nuits le disputent aux jours en rapidité ; & les années, qui nous semblent des siecles pendant notre jeunesse, nous paroissent à peine des mois si-tôt que nous vieillissons. C'est le temps qui nous fait croître & qui nous fait dépérir, & qui, après avoir absorbé dans un éternel oubli les événements les plus extraordinaires & les révolutions les plus éclatantes, se réduit à rien, comme s'il n'avoit jamais existé. Qui pourroit nous dire où se trouve actuellement le passé ? Cet instant même où j'écris n'étant déjà plus, je n'apperçois dans le

temps qu'une ſucceſſion d'êtres, dont on ne peut ſaiſir un ſeul point. Il n'y a que le préſent, à proprement parler, & ce préſent eſt ſi proche du paſſé & de l'avenir, qu'il devient l'un & l'autre avant qu'on l'ait ſeulement entrevu. Voilà d'où naît la grande difficulté que nous avons de jouir ; car on ne peut jouir que du préſent, & le préſent n'eſt preſque rien.

Mais c'eſt par la raiſon que l'avenir eſt ſi voiſin du préſent, que nous devons travailler à nous le rendre favorable. Mais comment y travaille-t-on ? En jouant, en danſant, en ſe parant, en mangeant, en dormant. Le jour n'éclaire que des déſordres ou des frivolités ; & le ſoleil, ainſi que la lune, ſervent continuellement à favoriſer nos paſſions. Il n'y a point de créature que nous ne dénaturions en changeant ſon inſtitution ; & voilà comme nos heures s'entaſſent pour combler la meſure de nos crimes. Nous ſommes avares de tous les biens, excepté du temps : c'eſt un tréſor expoſé ſur le grand chemin, & que nous offrons à tous les paſſants, au lieu de le réſerver précieuſement pour

nous

nous-mêmes, & d'en profiter.

Cependant si nous ne rachetons pas le temps par de bonnes œuvres, les jours deviendront mauvais, & nous nous perdons sans ressource. Chaque minute passée dans le désœuvrement, nous sera redemandée. Les gouttes d'eau prises séparément, ne paroissent qu'un atome ; mais réunies ensemble, elles forment ces fleuves dont la grandeur étonne. Les minutes composent le tissu de notre vie, & nos corps, comme des pendules, ont leur mouvement & leur balancier ; mais de même que nous donnons peu d'attention au son des horloges, nous laissons battre notre cœur & notre pouls sans y prendre garde. Nous ne pensons pas que la circulation du sang venant à s'arrêter, nous voilà brisés pour toujours, & nous pensons encore moins que cet accident peut nous arriver à chaque seconde. Eh ! comment, il ne faut qu'une simple seconde pour effacer l'homme le plus vigoureux, & nous croyons nos corps capables de résister à tout le choc du temps & des passions ! Notre folie pouvoit-elle aller plus

loin ? Le temps, en s'écoulant, nous fait oublier tous nos chagrins, excepté celui de la Mort ; car plus il s'avance, & plus la Mort nous menace.

On n'ignore le prix du temps, que parce qu'on ne connoît pas celui de son existence. Il n'y a nulle différence entre jouir du temps & se sentir exister. Mais quel est ce sentiment ? Il faut pour l'éprouver, oublier toutes les créatures, son propre corps, & ne s'occuper uniquement que de la pensée. Heureux celui qui arrive à cette perfection, & qui ne ressent dans toutes ses sensations, que le plaisir d'être. Il a le même esprit & la même humeur à toutes les heures du jour ; & toujours prêt à rendre compte de ses désirs & à s'en faire un ordre systématique, il vit avec connoissance, & non par aventure. Les animaux dépendent du temps ainsi que nous ; mais ils n'en jouissent point, parce qu'ils ne sauroient se sentir exister. Combien d'hommes se trouvent dans le même cas ! Ils ne pourroient dire, ni d'où ils viennent, ni là où ils tendent, ni pourquoi le temps, distribué par

Jours, heures & moments, nous détruit en ſe détruiſant lui-même, & nous emporte dans une autre vie toute différente de celle-ci.

Les grandes révolutions, ainſi que les grands exploits, font ordinairement époque; mais le Philoſophe ne connoît de jours mémorables, que ceux qu'on emploie à mériter un bonheur éternel. Il oublie le monde & ſes anecdotes, qui ne ſont ordinairement que des ſottiſes & des minuties, pour étudier ſon ame & l'appliquer aux vérités éternelles. Il ſait que l'Hiſtoire n'eſt que le tableau des temps profanés, & que chez la plupart des Héros qu'on donne pour modeles, il y a beaucoup moins de vertus à imiter, que de vices à éviter. Que d'injures faites au temps depuis que le monde exiſte! Les uns l'ont outragé par des pyramides orgueilleuſes érigées en l'honneur du menſonge & de la vanité; & les autres l'ont profané par des Livres obſcenes ou impies. Combien de ſiecles enblanc, s'il eſt permis de parler ainſi, & qu'on ne peut, par conſéquent, citer! Le temps, par la maniere dont on en

uſe, paroît être à lui-même ſa derniere fin, pendant qu'il n'eſt qu'un moyen d'arriver au bonheur.

Quelle réponſe peuvent donner la plûpart des hommes, lorſqu'en mourant ils ſont obligés de rendre compte de leur temps? Il ne leur reſte de toute leur vie, qu'un ſouvenir confus de repas, de viſites, de ſpectacles, de jeux, où l'ame paroiſſoit entiérement ſupprimée. Le temps eſt ſimple dans ſon origine, dans ſa durée & dans ſa deſtination; & nous en faiſons un cahos où l'on n'apperçoit abſolument rien, & qu'on ne peut débrouiller. Les gens du monde, par leurs intrigues, leurs projets, leurs amours, leurs intérêts, leurs plaiſirs, ſurchargent tellement chaque journée, que chaque heure devient un labyrinthe où l'on ſe perd, & dont on ne ſauroit ſortir. Auſſi ne voyons-nous que confuſion dans les conſciences, dans les jugements, dans les idées & dans les ſentiments. Notre vie devroit s'écouler dans une continuelle réminiſcence de nous-mêmes, de notre origine & de notre derniere fin, & elle ſe paſſe au milieu des frivolités & des vices. La Sageſſe éternelle

a beau nous dire qu'à chaque jour ſuffit ſa peine ; nous aimons mieux tirer du fond d'un avenir qui n'exiſtera peut-être jamais, des inquiétudes chimériques, que de prendre les heures comme elles viennent, & d'en profiter. Nous ne connoiſſons de temps calme que celui de nos plaiſirs, parce que toujours corps, & jamais ame, nous redoutons notre ſens intime, autant que nous chériſſons nos ſenſations.

Dégageons nos idées de tout objet terreſtre, portons nos vues au delà de ce monde qui paſſe, & nous appercevrons dans la ſuite de ce temps que nous déshonorons, un inſtant funéſte où notre corps venant à ſe briſer, il ne reſtera plus que notre ame ; cette ame dont nous fuyons maintenant la ſociété ; cette ame dont nous étouffons continuellement les remords ; cette ame enfin qui n'aura plus de commerce qu'avec un Dieu rémunérateur ou vengeur.

Chaque heure qui ſonne devroit ſans doute nous effrayer ; mais chaque heure comme miniſtre de nos plaiſirs ou de notre oiſiveté, favoriſe nos

passions, au lieu de les étouffer. Nous nous endormons tranquillement au milieu de mille horloges qui nous avertissent de toutes parts de notre Mort, & qui épuisent insensiblement notre substance corporelle, & la réduisent à rien. Combien de fois l'aiguille des cadrans & des horloges tournera-t-elle encore jusqu'à notre dernier moment ? N'avons-nous pas lieu de craindre que cet instant même où nous lisons ces mots, ne soit l'avant-coureur de notre Mort ? Une goutte de sang ou de sérosité décide de la tête la mieux organisée, & souvent du sort des Etats.

Temps ! ô temps ! vous que je ne puis définir, vous qui, prodige continuel de notre durée & de notre destruction, nous promenez dans des espaces que nous ne connoissons point, & dont nous trouverons bientôt le terme, ne coulez plus sans nous rendre attentifs à chacun de vos instants : puisque vous ne pouvez, ni vous arrêter, ni aller plus lentement, entraînez du moins avec vous de bonnes œuvres qui nous ouvrent les barrieres de l'éternité, & qui nous assurent le

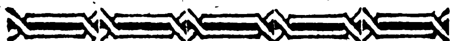
ſeul bonheur auquel une ame immortelle puiſſe aſpirer. Mais comment puis-je vous parler, ô temps trop rapide, puiſque ce moment même où je parle eſt déjà loin de vous & de moi? Volez donc ſelon votre deſtinée; & tandis que nous diſons un éternel adieu à chacun de vos inſtants, qui fuit comme l'ombre; rendez-nous favorable celui qui terminera notre vie.

Les temps auroient ſans doute déja fini, ſi Dieu n'eût enviſagé que les crimes qui ſouillent l'univers; mais il voit des hommes morts au monde & à ſes folies, qui conſument leurs jours à ſon ſervice, & qui, enſévelis dans leurs cellules comme dans des tombeaux, méditent les années éternelles. Combien de Sages, qu'on ne connoît point, & qu'on ne connoîtra peut-être que dans un ou deux ſiecles, qui travaillent maintenant en ſilence, à compoſer des Ouvrages lumineux, qui feront l'admiration de nos deſcendants? Le temps a des vengeurs de ſes droits, qui, tandis que nous nous abandon-

nons à mille folies, emploient chaque minute utilement & honorablement. Les nuits mêmes ne sont pas perdues pour tout le monde : il y a des Philosophes qui les rendent plus lumineuses que le jour même, par la sublimité de leurs Ecrits & de leurs méditations.



CHAPITRE



CHAPITRE VI.

De l'Eternité.

IL eſt impoſſible de ſe repréſenter une éternité qui n'a jamais eu de commencement ; & Dieu , par cette raiſon , ſera toujours incompréhenſible ; mais on peut ſe former l'idée d'une choſe qui doit toujours durer. » Quelque nombre d'années qu'on » m'oppoſe , dit ſaint Auguſtin , mon » eſprit ira toujours au delà ; « de ſorte que nous ouvrons à nos propres yeux la carriere infinie du bonheur ou du malheur qui nous attend après cette vie. L'éternité n'eſt qu'un point , nous dit-on ; mais combien ce point ne changera-t-il pas toutes les idées que nous avons ! Il abſorbera les mois , les années , les ſiecles & toutes leurs révolutions ; il nous dérobera le ſouvenir des anecdotes , & des événements futiles qui nous frappent maintenant ; il effacera la vue des couleurs qui nous éblouiſſent ; il anéantira pour jamais les paſſions & les plaiſirs qui nous

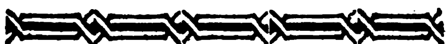
nos exploits, ſont à peine un atome aux yeux de quiconque porte ſa vue dans l'éternité. L'homme conſidéré dans l'ordre des temps, peut s'appeller héros, & paroître un objet d'admiration; mais l'homme apperçu au delà des temps, n'eſt plus qu'une eſpece de néant qui déconcerte notre orgueil. Il n'y a que l'ame, chef-d'œuvre de Dieu, qui, par la magnificence & la ſublimité de ſes penſées, puiſſe monter au Trône de l'Eternel, & contempler ſes divins attributs. Plût au Ciel que cette contemplation, telle qu'elle ſera, pût maintenant tomber dans notre intelligence! Bientôt, effrayés du vuide de nos affaires, de nos plaiſirs & de nos dignités, nous nous croirions au fond d'un abyme, d'où nous pouſſerions des cris à toute force pour en pouvoir ſortir.

Il faut donc que nous méditions les années éternelles, ſi nous voulons voir nos jours pleins; il faut réduire nos corps & tous les biens de cette vie à leurs très-petites dimenſions, & donner carriere à nos ames dans cette eſpece d'immenſité dont nous avons maintenant l'idée, & qui paroît le

conférence, & c'eſt à ce centre que tous les ſiecles & toutes les générations viennent aboutir comme à leur ſource.

Il n'y a d'éternel que Dieu, & conſéquemment c'eſt lui-même que nous poſſéderons lorſque nous jouirons de l'éternité. Le paſſé & l'avenir s'anéantiront, puiſque Dieu ne voit qu'un préſent, & que nous verrons tout en Dieu. Ce ſera là que, fixés d'une maniere immuable, & dépouillés de toute ſenſation charnelle, nous nous abſorberons dans l'immenſité de l'Etre, par qui tout ſubſiſte, pour qui tout a été fait, & en qui réſide la plénitude du bonheur.

Si nous pouvions bien comprendre ce que c'eſt que l'éternité, cet abyme impénétrable, qui dévore toutes les générations & tous les ſiecles, comme la mer engloutit quelques gouttes d'eau, nous regarderions cette vie beaucoup moins que la millieme partie du plus petit grain de ſable qu'on foule aux pieds, & nous ne verrions, dans tout l'eſpace des temps, qu'un point preſque imperceptible entraîné par la force des éléments. Nos projets, nos intrigues, nos honneurs, nos richeſſes,



CHAPITRE VII.

La Préparation à la Mort.

JE voudrois que l'homme descendît chaque jour dans son propre cœur, & que là, oubliant tous les êtres qui l'environnent, & s'imaginant déjà au milieu des ombres du tombeau, il divisât par parcelles son misérable corps, comme la Mort elle-meme le divisera; je voudrois qu'il se figurât gissant entre la pourriture & les vers; perdant successivement ses yeux, ses oreilles, ses levres, & devenant un squélette hideux, capable d'effrayer tout le genre humain; je voudrois qu'il anatomisât ses pensées, qu'il les dégageât de tout l'alliage de nos passions, & qu'après les avoir bien épurées, il se transportât dans cette région d'esprits, où il n'y a plus rien de matériel, & où Dieu se représente sans cesse d'une maniere ineffable. Ce spectacle, n'en doutons pas, feroit une excellente préparation à la Mort, & il accoutumeroit l'homme peu à peu

aux vérités éternelles pour lesquelles nous n'avons ordinairement que du dégoût.

On vit autrefois une fameuse Courtisanne renoncer tout-à-coup aux folies du siecle, pour avoir seulement pensé que ses mains qu'elle parfumoit, deviendroient un jour la pâture des vers. Cette pensée fut un coup de foudre qui renversa sa toilette, fit tomber ses parfums, & la rendit véritablement pénitente. On sait qu'il y a eu des Empereurs & des Rois qui ne perdoient jamais de vue l'image de la Mort, & qui dormoient dans le cercueil même où ils devoient être ensévelis. Mais à quoi bon citer les temps passés? L'Impératrice Reine de Hongrie, cette Princesse si supérieure à toute la fausse délicatesse du siecle, a fait elle-même construire son tombeau, comme une école où elle va se dépouiller de toute la pompe attachée à sa dignité, & apprendre à bien mourir. Il ne lui suffit pas d'entendre une fois chaque année ces paroles foudroyantes : *Souviens-toi, homme, que tu n'es que poussiere* ; elle veut se les redire à elle-

même dans toute la contrition d'un cœur humilié.

Si nous n'étions pas continuellement emportés dans un tourbillon de plaiſirs & de frivolités, nous aurions véritablement peine à oublier la Mort. Tous les objets nous la rappellent d'une maniere terrible, & il n'y a point d'être dans l'univers qui ne puiſſe nous détruire. L'inſecte par ſon poiſon, les fruits par leur corruption, les éléments par leur contagion, les maiſons par leur chûte, le ciel par le feu, la terre par ſes tremblements; tout peut nous exterminer. Une goutte d'eau que j'avale trop précipitamment bouche l'œſophage & me tue, un peu de pituite m'étouffe, trop de ſang me rend apoplectique, trop de force enflamme mes humeurs, trop de foibleſſe accable mes membres. Qui ſommes-nous donc, ſinon des jouets de la nature, toujours prêts à nous briſer? L'édifice de notre corps n'eſt réellement qu'un brouillard opaque, que le moindre ſouffle diſſipe en un clin d'œil.

Quelle ample matiere pour méditer ſur la Mort! Pouvons-nous ne pas

l'envisager dans tous les événements de cette vie ? Il n'est point d'instant où les hommes ne lui paient un tribut, & actuellement même que je trace ces lettres, je puis assurer que des milliers de personnes expirent. Mais comment meurent-elles, & comment mourrons-nous ? La préparation à la Mort n'est point un de ces conseils superflus qu'on peut se dispenser de suivre ; il n'y a pas un devoir plus essentiel, & plus propre à nous faire sérieusement rentrer en nous-mêmes : mais il faut, pour s'en bien acquitter, penser que chaque action sera peut-être la derniere de notre vie, & se rendre chaque soir compte de toutes ses actions.

Je ne veux que cette maxime réduite en pratique, pour voir fondre tout-à-coup tant de professions dangereuses, telles que le métier de danseur & de farceur. Qui pourroit en effet, en se représentant un cercueil ouvert, s'occuper de bagatelles, & passer sa vie à exciter les ris du public par des gambades, ou des bouffonneries ? Qui pourroit accumuler trésors sur trésors, & s'ajuster sur cette

terre, comme si c'étoit une habitation éternelle ? Qui oseroit se rendre esclave d'une joue, d'un pied, d'une main, c'est-à-dire, de quelques lambeaux de chair corruptible, & peut-être déjà corrompue ? Qui oseroit mépriser ses freres, & se faire un relief d'une stupide vanité ? Qui auroit la témérité de composer des ouvrages lascifs & impies, capables d'empoisonner les ames, & de mettre cet univers en désordre ? Hélas ! un retour sérieux vers la Mort ; est capable d'anéantir nos passions, de nous faire oublier nos propres corps, & de nous spiritualiser en quelque sorte comme les Anges même. *Memorare novissima tua, & in æternum non peccabis.*

Mais où sont les personnes qui se préparent à la Mort, & qui disposent leurs jours de maniere à se croire toujours au dernier instant ? Où sont les personnes qui se tiennent dans l'ordre, & qui ne craignent point d'être surprises par la Mort ? Si l'on ne s'essaie à bien mourir, on finira sûrement mal ; & quel est cet essai ; sinon de se dépouiller des créatures qui nous

environnent & de se revêtir de l'être incorruptible, autant que notre infirmité peut le permettre ?

Ce ne sont, ni nos yeux, ni nos mains, ni nos pieds, qui font notre félicité ; tous les hommes jouissent de ces avantages extérieurs, & la plupart d'entr'eux vivent cependant malheureux : mais c'est notre ame intimement unie à Dieu d'où résulte notre bonheur, & c'est elle, par conséquent, que nous devons souvent interroger, & estimer comme le seul bien que toutes les révolutions ne sauroient absolument entamer. Le corps n'a rien que de méprisable aux yeux de l'esprit. Plus on le mortifie, & mieux on se prépare à la Mort. Plotin, tout Philosophe Payen qu'il étoit, se refusoit du pain pour méditer plus facilement. Retranchons au moins tant de superfluités que le luxe imagine tous les jours, & vivons de maniere à nous ressentir toujours un peu de l'indigence. Nous ne devons pas oublier que nous sommes des êtres limités, & que nous péchons contre notre nature, lorsque nous voulons remplir tous nos désirs.

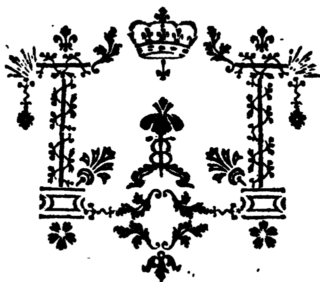
On peut être entouré d'images de la Mort, & n'y pas penser ; car, hélas ! notre esprit s'accoutume à voir les plus terribles objets. Mais il suffit de nous considérer, & de faire attention à tant de petites incommodités qui circulent continuellement dans notre corps, & qui préludent le dépérissement de notre machine : il suffit d'examiner comme nos années s'envolent, & comme nous passons imperceptiblement de trente à cinquante : il suffit enfin de désirer souvent la céleste patrie ; » Car quiconque, » selon saint Augustin, n'aura point » pleuré ici-bas comme étranger, ne » se réjouira point dans le Ciel comme citoyen. «

Ah ! si nous voulions réfléchir, quelles pensées le souvenir de la Mort n'engendreroit-il pas ! Nous nous dirions souvent à nous-mêmes : où est le bois qui doit servir à la construction de notre cercueil, le chanvre qui produira le fil dont on ourdira notre dernier drap, le lit où nous devons expirer, enfin le coin de terre qui recevra nos os ? Nous serions inquiets sur la maniere dont nous mourrons, sur no-

tre derniere heure, & quand & comment elle arrivera ; nous nous représenterions le jour de notre Mort, comme un jour qui décidera de notre éternité, qui nous retranchera à jamais de la ſuite des ſiecles, & qui ſera peut-être un jour de divertiſſement pour bien du monde.

Qui ſait ſi dans ce moment, ô vous qui parcourez ces lignes, qui ſait ſi vous n'êtes pas ſur le point, ou de faire une chûte mortelle, ou de périr par la main de quelque brigand ! Peut-être aiguiſe-t-on actuellement le fer qui doit nous percer ; peut-être fabrique-t-on le fuſil qui doit nous tuer ; peut-être prépare-t-on la poudre ou la balle qui nous ravira la vie. Mille accidents déterminés dans les décrets éternels, non d'une détermination néceſſaire, mais infaillible, peuvent nous conduire tout-à-coup au tombeau, & inſenſés que nous ſommes, nous chantons & nous rions. Il eſt temps de rentrer en nous-mêmes, de prévenir la Mort naturelle par la Mort évangélique ; » Car le jour s'enfuit, & » la nuit, pendant laquelle on ne » peut plus travailler, s'approche ; «

que dis-je ? elle nous enveloppe déjà de ses ombres. Ainsi le flux & le reflux viennent tout-à-coup, & surprennent ceux qui s'amusent à ramasser des coquilles le long du rivage.





CHAPITRE VIII.

La Maladie.

JE ne dirai point ici que la maladie vient toujours de quelque excès, & que, par cette raison, JESUS-CHRIST ne fut jamais malade, selon la remarque de l'Historien Fleury; je ne dirai point que chacun doit se prémunir contre la maladie par le secours des deux meilleurs Médecins, la diete & l'eau, & qu'en remédiant au commencement du mal, on en empêche les progrès; je ne dirai point enfin qu'on doit prendre quelque connoissance de la Médecine; ces sortes d'objets n'entrent point dans mon plan; mais je dirai que la maladie étant le prélude de la Mort, il faut savoir être malade dans l'ordre qui convient, pour apprendre à bien mourir.

Nous appellons la santé le plus précieux trésor, & nous n'en connoissons le prix que lorsque nous n'en jouissons plus; nous redoutons la maladie comme la plus cruelle situation, & nous

faisons tous nos efforts pour devenir malades. Que sont nos bals, nos festins, nos jeux, nos veilles, nos voyages, nos plaisirs, sinon l'épuisement de notre corps ? Nous ne pouvons nous appliquer une demi-heure si-tôt qu'il s'agit de prier ou d'étudier, & nous passons les nuits à danser & à courir. Il n'y a point de raffinement que nous n'ayons imaginé pour abréger nos jours, & pour nous assurer dans notre vieillesse des gravelles, des rhumatismes, des gouttes, en un mot pour filtrer notre Mort. Il semble que nous n'acquérons des richesses que pour acheter le privilége d'altérer notre santé, & qu'on n'est grand Seigneur, qu'autant qu'on sait imaginer des voluptés qui détruisent le corps. Aussi voyons-nous communément les maladies s'attacher par préférence aux gens riches, flétrir leurs visages, appauvrir la masse de leur sang, & les rendre des squélettes ambulants.

On n'ose presqu'envisager la jeunesse d'aujourd'hui. Pâle, décharnée, elle semble porter sur son front les traces honteuses de la débauche, & afficher l'ignominie de ce siecle pervers.

vers. Les maladies causées par le désordre, ne nous rappellent gueres à la Religion ; car ou elles excitent le désespoir, ou elles laissent vivre jusqu'à la fin le désir du péché. C'est pourquoi l'on ne sauroit trop éviter le libertinage, qui use le corps en offusquant l'esprit, & qui dégradant l'homme, le ravale au dessous de la bête même, qui n'altere jamais sa santé par aucun excès. Mais que ce langage est inintelligible aujourd'hui, puisqu'à peine on commence à se connoître, qu'on se fait gloire de prostituer ses mœurs, de maniere à traîner une vie languissante, ou de mourir sur le champ !

Cependant comme la Religion vient à notre aide dans quelque situation que nous puissions être, nous devons apprendre à sanctifier nos maladies. Il faut d'abord penser, si-tôt que le mal nous attaque, que toute créature doit périr, & que notre machine en dépérissant, rend hommage à l'immutabilité du souverain Etre ; que le corps de l'homme n'est pas plus qu'une fleur, & qu'il n'y a point de fleur qui ne se fane, & qui ne disparoisse ; que nous devons expier notre amour désordonné

pour les choſes ſenſibles, & payer, par des douleurs, les plaiſirs criminels dont nous avons joui ; qu'enfin on eſt heureux de pouvoir faire des ſacrifices à Dieu, & qu'il n'eſt point de temps plus propre à remplir ce devoir, que le temps de la maladie.

Le monde nous paroît éternel, lorſque nous jouiſſons de la ſanté, & rien alors n'eſt plus beau que ſa figure & ſon commerce ; mais ſi-tôt que nous ſommes malades le preſtige ſe diſſipe, & nous n'appercevons plus qu'un tourbillon de fumée. » J'ai remarqué, » dit Pline le jeune dans une de ſes » charmantes lettres, que nous ne » ſommes jamais plus gens de bien, » que lorſque nous ſommes malades. « La raiſon en eſt ſimple : la maladie, en nous rapprochant de la Mort, nous rapproche de la vérité, & plus on ſe trouve près de la vérité, plus on s'examine, & plus on travaille à ſe corriger.

Il n'y a que des inſenſés qui puiſſent ſe diſtraire de la maladie, pour s'abandonner encore à l'empire des vices, & ranimer des membres ſecs & mourants, pour achever de s'épuiſer. Un homme raiſonnable reprend les forces

de ſon ame, à meſure que celles de ſon corps s'évanouiſſent, & fait un holocauſte de ſon cadavre à l'Etre immortel ; il ſe dépouille de jour en jour du tabernacle d'argile qui l'environne, & il ſe revêt de la lumiere incorruptible qui doit nous éclairer après la Mort ; il entrevoit la deſtruction de ſon corps, comme l'extinction d'une lampe qui n'a plus d'huile, & il s'y prépare en ſe conſumant peu à peu au ſervice de Dieu.

Je ſais que c'eſt ſouvent une grande tentation que celle d'être malade, & que le corps qui doit réellement être à ſon aiſe, même lorſqu'on prie, nous diſtrait continuellement lorſqu'on ſouffre ; je ſais que tout état de langueur nous ôtant la faculté de remplir nos devoirs, nous faiſons bien de nous en garantir autant qu'il eſt poſſible ; je ſais que chaque homme ſe trouve obligé de veiller à la conſervation de ſon corps, & que toute mortification qui le détruit, eſt au moins une pénitence indiſcrette ; mais je ſais auſſi que la maladie, chez bien des hommes, a été l'occaſion de leur converſion. Lorſqu'on ſe ſent mourrir en dé-

tail, qu'on voit son visage se flétrir insensiblement, & qu'on apperçoit chaque jour le cercueil qui s'entre-ouvre, on commence à rentrer en soi-même, à déplorer le temps passé, & à méditer les années éternelles ; on devient indifférent aux fêtes, aux plaisirs du monde, à ses richesses, à ses spectacles, à ses honneurs ; on regagne du côté de l'ame, ce qu'on perd du côté du corps ; on sent qu'il n'y a qu'elle qui ne peut nous échapper, qui soit notre compagne fidelle, & on s'appuie sur elle en conséquence, comme sur un rocher qu'on trouveroit au milieu d'un naufrage.

On peut dire que la maladie est la privation de tout ce qui flatte les sens : elle ternit la beauté, elle détruit les forces, elle émousse l'ouie, l'odorat, le goût, & elle nous arrache aux divertissements, dont les hommes font leur félicité. Nous la sentons cette maladie comme un poison qui souleve notre bile, qui enflamme notre sang, qui agite nos humeurs, qui déchire nos entrailles, qui tourmente nos membres, & qui en causant tantôt des frénésies, & tantôt des évanouissements, se joue

de notre vigueur, de notre jeunesse, enfin de notre humanité. Combien de personnes actuellement gissantes dans un lit de douleur, & à qui il ne reste qu'une langue desséchée, pour se plaindre !

Nous sommes toujours si voisins de la maladie, qu'on n'ose presque dire qu'on se porte bien. D'ailleurs, la meilleure santé n'empêche pas que nos corps ne se minent insensiblement. Oui, sains ou malades, nous ne cessons de dépérir ; nos membres s'usent comme un vêtement, & nos muscles perdent peu à peu leur élasticité. Les hommes croissent & se fortifient jusqu'à trente ans, ensuite ils déclinent ; mais de combien de différentes maladies ne sont-ils pas accablés pendant cet intervalle ! Tantôt c'est la petite vérole qui nous afflige, & qui nous rend un objet d'infection, & tantôt ce sont des fievres ardentes qui nous dévorent. Si nous avons la ressource des remedes, ces médicaments nous causent souvent plus d'amertume que le mal même. C'est ainsi que notre misérable corps, investi de toutes parts aussi-tôt qu'il commence à naître, roule continuellement

d'infirmités en infirmités, & porte ſur lui des ſignes de mort qu'on ne ſauroit méconnoître.

L'eſprit humain ne ſauroit ſe figurer toutes les différentes eſpeces de maladies auxquelles nous ſommes ſujets. Notre corps, vrai jouet des éléments, nous donne à tous moments des réponſes de mort : c'eſt la graiſſe qui le ſuffoque, ſi ce n'eſt pas la conſomption qui l'épuiſe ; & lorſqu'on ſe croit en la meilleure ſanté, mille accidents ſurviennent & nous détruiſent. Il faut le concours de tant de choſes pour entretenir le corps dans ſon équilibre, que ſa deſtruction eſt beaucoup moins ſurprenante que ſa conſervation. L'air, l'eau, le terrein, la ſituation, & ſur-tout le calme des paſſions & la patience, contribuent infiniment à rendre l'homme ſain, quoiqu'il y ait des perſonnes que la colere tue, & d'autres qu'elle purge.

Suppoſons un homme exempt de toute maladie, & pouſſant ſa carriere au delà de quatre-vingt ans ; ſa vieilleſſe ne ſera-t-elle pas elle-même une cruelle maladie ? On ſe voit alors abandonné de toutes parts, & on voit diſparoître à ſes yeux parents & amis ;

on ne retrouve plus dans toute ſa perſonne la même figure ; on ſe méconnoît ſoi-même, & l'on a peur de ſe regarder. Le viſage ſe ride, la peau ſe tanne & s'endurcit, les yeux s'éteignent, les dents tombent, les jambes ſoutiennent avec peine un édifice tout tremblant ; la machine enfin n'eſt plus qu'un tronc ſec, ou plutôt un ſépulcre mouvant, dont la Mort a pris déjà poſſeſſion. Voilà notre état, ſi nous ne mourons promptement.

Mais il ne s'agit pas d'enviſager ces objets pour ſe livrer à une triſteſſe ſtérile ; il faut ſe préparer à la vieilleſſe, en s'armant de patience, en accoutumant ſon ame à la douleur, & en pratiquant au dedans de ſoi-même une ſolitude, où l'on puiſſe méditer avec Dieu lorſque les maux nous inveſtiront. L'ame eſt naturellement ferme & courageuſe. Si l'on fait taire les ſens, on trouve des moyens de triompher de la douleur même. La vue de l'éternité, & toute application ſérieuſe amortiſſent les ſenſations.

Je me ſouviens d'avoir une fois entiérement oublié un mal de dents preſque inſupportable, en faiſant abſtrac-

tion de mon corps, & en me livrant tout entier à la ſeule occupation de penſer ; mais ce n'eſt pas là ce qu'on pratique communément. On s'abandonne à toute ſa douleur, au lieu de s'en détacher par des idées ſublimes ou terribles, & l'on ſe livre à l'impatience, nouveau mal qu'on joint à celui qu'on a déjà. Nous ne connoiſſons point toute la force de notre imagination, quoique ce ſoit elle qui, à proprement parler, augmente ou diminue nos douleurs. Le corps matériel n'agit point ſur notre eſprit, comme nous l'avons déjà dit ailleurs ; & cela eſt ſi vrai, que bien des perſonnes ont ſouvent confondu la ſenſation d'un froid cuiſant avec celle d'une chaleur extrême. Elles s'imaginoient qu'un morceau de glace les brûloit, parce qu'elles croyoient que c'étoit réellement du feu. On vient à bout d'avaler des médecines ſans répugnance, & même goutte à goutte, pourvu qu'on perde toute idée de médecine, & qu'on croie alors boire quelque liqueur.

On s'accoutume donc à la douleur comme au plaiſir, de maniere à n'en être que foiblement affecté. D'ailleurs,

l'eſpérance

l'eſpérance de la Mort, chez les infirmes & les vieillards, ſoutient & conſole. On ſe rapproche naturellement de Dieu, lorſqu'on ſe voit humilié & abandonné. On ne veut pas que des ſouffrances ſoient perdues, & on aime mieux faire de néceſſité vertu, que de ſe roidir contre un mal qu'on ne ſauroit empêcher; on répand ſon ame dans le ſein de quelque ami; on trouve par intervalles quelque ſoulagement, le mal ne pouvant pas toujours être auſſi aigu; on ſe perſuade que cette vie n'eſt qu'un temps de ſouffrances & d'épreuves, & l'on ſe confie à la Providence qu'on réclame en toute occaſion. Ainſi il n'y a point d'état qui n'ait ſes conſolations; & telles doivent être les nôtres, lorſque nous deviendrons infirmes ou vieux. La maladie, jointe aux eſpérances que la Religion nous donne, eſt un mal bien léger; mais elle eſt accablante ſi nous perdons de vue cet objet.

Voulons-nous être malades ſans impatience & ſans déſeſpoir? Prévenons cet accident, en penſant chaque jour que notre corps peut ſe briſer. Ne nous réveilons chaque matin qu'avec

étonnement de nous retrouver. Regardons tous les moments de notre vie, comme autant de nouveaux bienfaits du Créateur, & pensons que nos personnes ont tant d'accidents à courir, qu'il est presque impossible de nous conserver sans choc ou sans blessure.

On ne sauroit croire combien la maladie a d'avantages, lorsqu'on en veut profiter. Mallebranche, qui fut spectateur tranquille de sa longue mort, bénissoit Dieu de ce que son corps qu'il avoit tant méprisé, s'accommodoit à sa Philosophie, & dépérissoit de plus en plus. Il trouvoit dans son ame, qui s'exaltoit aux dépens de la matiere, des consolations qu'on ne sauroit exprimer. Tels sont les effets de la Métaphysique, qui n'affectant que l'esprit, laisse le corps dans l'abjection qu'il mérite.





CHAPITRE IX.

Les Terreurs de la Mort.

» DE quelque maniere qu'on
» pense, dit la Bruyere, c'est
» une chose bien terrible que de mou-
» rir : car si l'on a le malheur de
» croire que tout finit avec nous,
» la seule idée d'anéantissement ré-
» pugne absolument à notre être ; &
» si l'on admet une autre vie, quel-
» le frayeur notre conduite ne doit-
» elle pas nous causer ! « Saint Bernard, quoique familier avec la Mort, dont il ne perdoit jamais le souvenir, l'appelle la terreur des enfants d'Adam. Jesus-Christ lui-même frémit & se troubla en s'approchant du sépulcre de son ami Lazare, & il n'y a point d'homme qui puisse envisager, de sang froid, la Mort avec ses suites, sans éprouver quelque révolution.

L'extravagance des personnes qui se tuent, n'annonce que des gens désespérés, dont l'exemple par conséquent

ne ſauroit infirmer notre ſentiment. Il n'eſt pas croyable en effet qu'on conſente volontiers à ſe donner la Mort, c'eſt-à-dire, à affronter l'éternité, lorſqu'on jouit de toute ſa raiſon. Suppoſons qu'il n'y eût que de l'incertitude au ſujet de l'autre vie, c'en ſeroit aſſez pour nous faire trembler ; puiſque toute incertitude ne ſauroit jamais devenir démonſtration, & qu'il en faudroit une pour nous tranquilliſer : autrement on joue un mal paſſager contre un malheur éternel, & l'on meurt victime d'une ſi étonnante diſproportion. Il faut donc être véritablement imbécille pour oſer nous vanter la prétendue force d'eſprit de ces perſonnes téméraires qu'on croit mortes en Philoſophes, parce qu'elles ont bravé la Divinité même, & perdu leur bonheur éternel. Ce malheureux ſiecle eſt fertile en pareils ſcandales, au point que des femmelettes même ſe font gloire de mourir en impies, c'eſt-à-dire, ſans eſpérance, ſans crainte, ſans Dieu. Quelle extravagance que celle de ſe dépouiller de tous les ſentiments de Religion, dans le moment

où elle eſt plus néceſſaire que jamais ! Toute l'humanité ſe révolte contre de ſemblables horreurs.

Le plus petit inſecte, en défendant ſon exiſtence contre une multitude d'ennemis, nous apprend qu'il n'eſt pas naturel de mourir. Quels efforts ne fait point une mouche pour ſe ſouſtraire à la ruſe d'une araignée, & quels efforts ne faiſons-nous pas nous-mêmes, lorſque nous luttons contre la Mort ! Ce ſont des convulſions étonnantes, quand notre pauvre machine ſe détraque, & que notre corps tombe, pour ainſi dire, en lambeaux. Il n'y a pas de ſpectacle plus effroyable qu'un homme agoniſant : tous ſes traits ſe grimacent, ſes yeux deviennent hagards, ſa bouche ſe tourne, ſon viſage ſe démonte, ſes membres ſe tordent, ſon ame ſe répand en regrets & en ſoupirs, & toute ſa nature ſemble ſe découdre.

Certains Auteurs, pour ſe ſingulariſer ſans doute, ont avancé que l'acte de mourir pouvoit être l'inſtant le plus agréable de la vie ; mais cette belle opinion paroît abſolument contredite par tous les ſymptomes

que nous appercevons chez un mourant. D'ailleurs, il faut bien peu connoître l'intime union de l'esprit avec le corps, pour soutenir un pareil paradoxe : elle est telle, cette union, que notre ame ne jouira d'un bonheur complet, que lorsque le corps viendra la rejoindre. Ce n'est qu'avec des angoisses, des sueurs, des cris, des convulsions, que nous nous arrachons à la matiere qui nous environne, & qui nous serre si étroitement. Il se fait une dislocation de tous nos membres, & chaque goutte de sang, prête à s'arrêter pour toujours, ne s'épaissit & ne se gele, qu'en causant une secousse terrible dans toutes nos fibres & dans tous nos muscles.

Mais je laisse ce point de vue, pour passer à la douleur que nous devons naturellement avoir de perdre notre corps, ce corps qui faisoit nos délices, & qui, pour mieux dire, sembloit constituer tout notre être. L'idée d'un tombeau qui va l'absorber, des vers qui vont le dévorer, d'une corruption qui va le consumer, forme un spectacle qu'on n'ose envisager. N'est-ce pas une chose tout-à-fait effrayante de

penſer que ces bras que je touche, & que mes doigts qui ſe promenent actuellement ſur ce papier, ſeront bientôt des oſſements arides diſperſés çà & là, & l'objet de la frayeur des hommes ? Quand on penſe qu'on doit devenir un jour un ſujet d'horreur pour ſon plus intime ami ; qu'on doit être cloué dans un triſte cercueil, jetté hors de ſa propre maiſon, & traîné le long des rues comme une maſſe de poûrriture & d'infection ; qu'on doit aller ſe confondre avec cette multitude de morts qui ſe conſument dans les entrailles de la terre, & dônt l'idée excite toute notre frayeur, on friſſonne, & l'on rejette ces penſées comme vraiment accablantes. C'eſt par cette raiſon que nous ne manquons jamais de jetter un grand cri au moindre accident qui nous menace. Il ſemble qu'alors nous prévoyons toutes les horreurs qui doivent nous environner à la Mort : *Circumdederunt me dolores mortis.*

Il faut que cette Mort ſoit néceſſairement effrayante, puiſqu'elle eſt une ſuite du péché, c'eſt-à-dire, une punition terrible de notre orgueil.

Eh, quelle punition ! Le Souverain lui-même, arraché à toutes les délices de sa Cour, à toutes les pompes de sa vanité, dépouillé de toute sa Garde & de tous ses Courtisans ; le Souverain, dont la tête altiere s'abaissoit à peine sur ses Sujets, n'occupe pas plus de place que le simple Berger, & se transforme dans un vil amas de pourriture & d'ossements qu'on foule aux pieds, & dont on ne peut supporter l'aspect. Figurons-nous ici qu'on ouvre tout-à-coup à nos yeux les tombeaux de tous les Souverains qui vivoient il y a seulement cinquante ans ; quel saisissement à la vue de ces crânes décharnés où roulerent tant de projets de fortune & d'ambition, où se formerent tant de plans relatifs à la guerre, à la politique, à l'économie ! Il faut voir une image de ces débris dans la Galerie de Florence, où un excellent ouvrier a tracé en cire tout ce que la corruption peut opérer sur les corps. D'abord on les voit s'enfler, devenir livides & verdâtres, s'entamer par des crevasses, s'entre-ouvrir, se remplir de vers, enfin se dessécher & se

réduire en poudre. Est-il possible que ce soit là notre destination ! Grands de la terre, voyez ici votre image, & rougissez du sot orgueil qui vous domine. » L'homme, à la fin, perd » même le nom de cadavre, dit Ter- » tulien ; il se dissipe en poussiere » & en fumée. «

Si nous étions attentifs à oublier l'homme postiche, orné de pierreries & de diamants, & chamarré de toutes les vanités du siecle, pour entrevoir l'homme tel qu'il est, susceptible de toutes les miseres telles que la pourriture & l'infection, nous aurions horreur de nous-mêmes, & une véritable répugnance à nous trouver en société avec une chair si fragile & si sujette à tant d'accidents ; nous ne verrions, dans la plus belle personne, qu'un sac de poussiere prête à se dissiper au moindre vent, & nous regarderions un cercueil comme une borne terrible, posée par le Tout-Puissant lui-même, pour arrêter l'impétuosité de nos passions, & confondre notre orgueil.

C'est par cette raison que ces paroles : » O homme ! souviens-toi que

» tu n'es que poussiere, & que tu » retourneras en poussiere, « doivent être un coup de foudre pour tous les hommes, & que la cendre étoit aux yeux des Anciens un objet de terreur capable de les humilier & de les confondre.

Passons maintenant à l'ame, & voyons combien elle s'allarme à l'aspect de la séparation universelle qu'on éprouve ordinairement à la Mort. Séparation de biens ; l'ame reste avec sa simple pensée, & le corps descend dépouillé de tout son éclat dans un triste caveau : séparation d'honneurs ; l'ame ne retient plus que le nom de chrétienne & d'immortelle : séparation d'amis ; l'ame n'a qu'elle seule & ses œuvres : séparation du monde ; la perspective de la terre & des cieux a disparu. On ne peut certainement envisager une privation aussi entiere, sans s'allarmer.

Quelle terrible image que celle d'une ame absolument seule, au tribunal du Dieu vivant, dont les regards, plus étincelants que les éclairs, verront les moindres taches ! Là, totalement seuls, dépouillés de tous nos ap-

puis, nous ne trouverons de toutes parts que l'éternelle Vérité qui sait tout, qui n'excusera rien, & qui exercera ses justices de maniere à juger les nôtres. Quelle cause à plaider que celle de la créature en face du Créateur !

Les suites de notre Mort sont dépeintes dans l'Ecriture d'une maniere si terrible, & avec des couleurs si effrayantes, qu'il faut être absolument stupide pour ne pas s'en allarmer. » Le » juste sera à peine sauvé ; tous les » hommes rendront compte de leurs » paroles inutiles ; on périra infailli- » blement, si l'on ne fait pénitence ; » notre dernier jour sera un jour de » misere & de calamité, un jour plein » d'amertume. *Dies magna & amara* » *valdè.* «

D'ailleurs, la seule idée qu'une mauvaise Mort est un mal absolument sans remede, nous trouble & nous saisit. L'homme ne pouvant plus mériter, & mourant ennemi de son Dieu, demeurera éternellement tel qu'il expire. L'arbre reste là où il tombe. Si nous ne devions être traités que selon les systêmes & les adoucissements que nous

imaginons pour favoriſer nos paſſions, il ſeroit ſans doute inutile de ſe livrer à la frayeur. Mais Dieu qui n'eſt point coutume, mais vérité, Dieu dont la parole eſt infaillible, n'écoutera que ſa loi. Alors toutes les facultés de notre ame ébranlées, interdites, ne ſe réduiront qu'à un effroi général qui nous décompoſera, qui nous atterrera & qui nous déſeſpérera. Le pécheur ſe roulera dans ſes propres horreurs, & continuellement il ſe ſentira renaître pour ſouffrir.

Quand je m'imagine que bientôt confondu dans la ſucceſſion des ſiecles, je n'en verrai jamais d'autre que celui-ci, que j'irai me perdre pour toujours dans le gouffre de l'éternité, que je deviendrai éternellement l'objet des vengeances ou des miſéricordes d'un Dieu ; cette alternative me conſterne & m'accable, & je dirois volontiers, comme Job : » Plût au ciel » que j'euſſe paſſé du ſein de ma me» re dans le tombeau ! « » C'eſt une » choſe horrible, dit ſaint Paul, que » de tomber entre les mains du Dieu » vivant ; « & nous y tomberons néceſſairement, & peut-être aujourd'hui.

Toutes les connoissances s'acquierent par les lumieres d'autrui ; mais il est impossible de savoir ce que c'est que la Mort, qu'en mourant soi même.

On dit communément qu'il y a du remede à tout, excepté à la Mort, & cela est bien vrai. Qu'une maison soit brulée, on en rebâtit une autre ; qu'un fleuve se déborde, on lui oppose des digues ; qu'on perde un procès, on trouve des amis qui dédommagent ; mais la Mort....., ah ! la Mort...., c'est un mal sans ressource. Ni les larmes, ni les plaintes, ni les prieres, ni le crédit, ni les richesses, ni la science, ni tous les efforts de l'esprit humain ne sauroient rendre la vie. Adieu la fortune, adieu les plaisirs, adieu les honneurs, adieu les années, les siecles, lorsqu'on est mort. Il n'y a plus de temps, plus de saisons, plus de terre, plus de soleil, plus de jeux, plus de théâtre, que celui où toute la majesté de l'Eternel s'annonce & juge les foibles mortels. Quelle effroyable catastrophe ! Tous les hommes sécheroient de frayeur, s'ils vouloient y penser : le Militaire même, tout intrépide qu'il nous paroît, redoute la Mort,

puiſqu'il n'y a aucun Soldat qui aille à l'Armée pour mourir ; ils y vont tous pour vivre & pour s'avancer. Mais quittons ces idées terribles, & plutôt que de nous abandonner à des terreurs ſtériles, parlons maintenant des conſolations de la Mort.





CHAPITRE X.

Les Consolations de la Mort.

IL n'y a point d'objet qui n'ait deux faces ; & si l'idée de notre derniere fin est réellement accablante, comme nous venons de le prouver, elle est en même-temps bien consolante. Il s'agit de réunir dans un seul point de vue nos espérances & nos craintes, & de recueillir des vérités qui sont éparses, pour reconnoître que le Christianisme nous offre autant, & même plus de motifs de confiance que d'affliction. Nous dépérissons chaque jour, il est vrai ; mais nous sommes nés pour dépérir, & tout dépérit dans la nature : nous perdons la vue de cet univers ; mais combien de fois n'avons-nous pas perdu la vue d'une ville où nous n'irons jamais, & nous ne nous en sommes pas affligés ? Nous n'arriverons point au siecle prochain ; mais quand nous vivrions encore mille ans, il nous faudroit toujours mourir ; & d'ailleurs ne voyons-nous pas que notre condition

eſt préciſément celle des perſonnes qui exiſtoient il y a cent ans, & qui déſiroient ſans doute d'arriver à ce temps-ci ? Aujourd'hui Fréderic combat, hier c'étoit Charles XII, & demain ce ſera quelque fils de nos Monarques. Mais ce ſont toujours les mêmes événements, des priſes de villes, des batailles, des ſurpriſes, des morts, des mourants, & toute la différence conſiſte dans la différence des lieux. Les paſſions des hommes ſe reproduiſent ſans ceſſe : point d'action, quelque merveilleuſe qu'on la ſuppoſe, qui ne ſe répéte ; point de Héros dont on ne trouve la reſſemblance. Le monde n'eſt qu'une roue, qui nous ramene continuellement les mêmes événements. Qui lit un ſiecle, les a tous lus. Tout a été fait, tout a été dit. » Il » n'importe pas de vivre long-temps, » dit Séneque, mais de bien vivre. «

La Mort eſt la conſolation des malheureux, & preſque tout le monde eſt miſérable. Si l'on excepte en effet certains hommes privilégiés qui jouiſſent de toute la graiſſe de la terre, & qui n'ont pas d'autre occupation que de ſatisfaire leurs ſens, nous mangeons tous

tous notre pain à la ſueur de notre front ; encore les riches dont nous parlons, par une juſtice admirable de la Providence, ſe croient-ils pauvres lorſqu'il leur manque quelque ſuperfluité, & ont-ils l'eſprit plus ſuſceptible que les autres d'inquiétudes & d'erreurs. Ainſi l'on peut dire que tous les hommes, par une égale compenſation, goûtent plus d'amertumes que de plaiſirs. Le Souverain lui-même a des chagrins relatifs à ſon état, auſſi-bien que l'Artiſan, & il ne regarde pas comme bonheur celui d'être né maître, parce que l'habitude nous rend les plus belles choſes inſipides.

Ainſi la Mort qui vient nous délivrer des ſoins que cauſent les richeſſes, du déſeſpoir que produit l'indigence, des beſoins auxquels nous expoſent nos ſens, des maladies qui accablent notre corps, des révolutions, des guerres & des crimes qui rendent cette terre un ſéjour d'horreur ; ainſi, dis-je, la Mort doit nous devenir précieuſe. Cicéron, dans ſon magnifique Traité de la Vieilleſſe, quoiqu'il n'eût pas les reſſources de notre Religion, nous fait déſirer de mourir. Il nous repréſente

tous les êtres qui se détruisent successivement, & le bonheur d'être délivré d'une suite de jours traversés par mille chagrins. Quel est l'homme, qui voulant récapituler tous les instants de sa vie, ne trouveroit pas la somme des maux beaucoup supérieure à celle des biens ? Quel est l'homme qui puisse se vanter d'avoir goûté, dans une vie de soixante ans, soixante jours de délices ? D'ailleurs, si la Mort est un si grand mal, on doit désirer d'en être quitte ; & comme on ne peut l'être qu'après la séparation de l'ame & du corps, on doit, par conséquent, souhaiter que cette séparation soit faite.

Les choses qui ont un cours nécessaire, doivent bien moins nous affliger que celles qui dépendent de notre volonté. Or, il est absolument nécessaire de mourir. Les animaux, les arbres, les fleurs, les métaux même ont leur naissance, leur accroissement & leur fin. Tous nos peres se sont endormis dans la poussiere. D'ailleurs, la Mort n'arrive guere sans un accablement, qui nous dérobe toutes les horreurs que nous en avons maintenant. Combien de fois n'a-t-on pas vu des personnes

qui avoient tremblé toute leur vie au moindre ſouvenir de leur derniere fin, s'y trouver ſans inquiétude !

Il y a des graces d'état relatives à nos beſoins. L'inſtant de la Mort même nous fournit de nouvelles idées, aſſorties à cette ſituation. Lorſqu'on eſt jeune, on a une maniere de penſer & d'agir, qu'on croit la plus excellente, & même la ſeule agréable, & cependant on s'en dépouille ſans regret à meſure qu'on vieillit. Quelle affreuſe idée que celle d'être malade, lorſqu'on ſe porte bien ! La maladie vient-elle; on s'y accoutume en quelque ſorte. Les vieillards ont leurs douceurs, les infirmes leurs petites conſolations, les convaleſcents leurs petits plaiſirs, & il n'y a point de poſition, quelque fâcheuſe qu'on la ſuppoſe, qui n'ait ſes adouciſſements. On ne penſe pas à ſe promener lorſqu'on eſt en priſon, mais à recevoir des nouvelles.

La Mort enviſagée dans ſon appareil funebre, & au milieu des cris d'une famille déſeſpérée, paroît, ſans doute, l'objet le plus terrible & le plus hideux; mais la Mort conſidérée dans

l'espérance de posséder Dieu, & dans le sein des consolations qu'on reçoit d'un Ministre charitable, d'un ami fidele, n'a plus la même difformité. Si les douleurs sont accablantes, on désire la Mort qui les terminera ; & si le mal est supportable, on espere jusqu'à l'instant où l'on cesse de sentir.

Le corps que nous chérissons tant, lorsque nous nous portons bien, devient notre bourreau si-tôt que nous sommes malades ; de sorte qu'on consent volontiers à s'en séparer. Si d'ailleurs des désirs tout terrestres, tels que ceux de vivre dans l'Histoire & d'illustrer une famille, font tous les jours mépriser la Mort, l'idée d'une vie bienheureuse nous rend insensibles à la figure de ce monde. Or, soit piété, soit habitude, nos pensées sur l'éternelle félicité se réveillent à la Mort, & tous ceux qui nous environnent ne cherchant dans cet instant qu'à ranimer notre espérance, nous mourons pour l'ordinaire avec sécurité. Il n'y a point d'homme qui ne soit ingénieux à se flatter, & qui ne se croie meilleur qu'il ne l'est réellement. L'amour

propre nous déguiſe la plupart de nos fautes, & ce déguiſement ſert à nous rendre la Mort beaucoup plus douce.

Il eſt vrai qu'on s'abuſe étonnamment, ſi l'on oſe, en mourant, ſe conſoler par de pareils motifs. Nos conſolations doivent naître du ſein de la Religion même, qui nous revendique alors comme un héritage précieux, & qui en ouvrant ſes temples pour ſervir d'aſyle à nos corps, prépare à notre ame des délices immortelles. Quelle ſatisfaction pour le Chrétien d'entendre l'Egliſe elle-même lui adreſſer ces paroles : *Partez, ame chrétienne !* Il ſe regarde alors comme député de la part de tous les fideles, pour aller jouir de Dieu, habiter avec les Elus, & s'enivrer de la vérité même. Quiconque meurt ſéparé de l'Egliſe, meurt réellement dans une ſéparation univerſelle ; mais le Catholique plein de foi meurt en recevant ſon Dieu, précédé, accompagné & ſuivi de prieres & de gémiſſements, qui montent juſqu'au trône de l'Eternel. Il ne va point dans une région déſerte ; mais il va vivre avec les Anges & les Saints qui compoſent la Jéruſalem cé-

leste. Aussi pouvons-nous assurer qu'il n'y a que la Religion Catholique, qui procure aux mourants des consolations efficaces & solides. Elle seule s'intéresse à nos maladies, nous soutient dans nos agonies, & prie pour nous après notre Mort.

Presque toutes les Sectes oublient à jamais les personnes si-tôt qu'elles sont mortes; mais la véritable Eglise offre chaque jour des Sacrifices pour les défunts, célebre l'anniversaire de leurs décès, & les rappelle continuellement à notre souvenir; de sorte que quand même nos prieres pour les Morts ne seroient pas un devoir de Religion, elles seroient au moins une preuve d'humanité. Si l'idée de vivre stérilement dans une histoire imaginaire anime des Guerriers, sans doute l'espérance de vivre dans les annales de l'Eglise & d'avoir part à ses jeûnes, à ses aumônes, à ses prieres, doit nous consoler. » Ne vous affligez pas, dit » saint Paul, comme ceux qui n'ont » point d'espérance. « Le Payen se désespere en mourant, le Stoïcien rit; mais le vrai Chrétien se soumet.

Je me dépouillerai d'un corps qui

m'eſt cher, peut dire chacun de nous; mais je me revêtirai d'une lumiere beaucoup plus radieuſe que les étoiles: j'abandonnerai une terre où je m'amuſe; mais j'entrerai dans la gloire de Dieu même: je me ſéparerai de mes amis; mais j'irai trouver les Eſprits bienheureux qui m'attendent: je ne verrai plus le Soleil, ni la Lune; mais je n'en ſerai plus brûlé, ni incommodé: je n'entendrai plus les ſons de la muſique, ni je ne contemplerai plus d'êtres périſſables; mais j'éprouverai des joies que l'œil n'a jamais vues, que l'oreille n'a point entendues, & que le cœur de l'homme n'a point conçues: j'aurai des penſées toutes différentes de celles qui me réjouiſſent maintenant; mais je ne ſerai plus un homme de chair, je deviendrai tout Ange: je laiſſerai mes oſſements à la terre pour pourrir ignominieuſement; mais ils refleuriront un jour, & Dieu les remplira de la ſplendeur de ſa gloire: je quitterai mes parents, mes biens, mes établiſſements; mais des millions d'hommes s'intéreſſeront à mon ſort, & des quatre coins de la terre, offriront des Prieres & des Sacrifices pour accélérer mon repos.

Telles ſont les conſolations que la Religion nous fournit, & qu'on ne doit pas perdre de vue, ſi l'on veut avoir une heureuſe fin. Nous ſavons que celui qui ne vient qu'à la onzieme heure, reçoit autant que celui qui a travaillé tout le jour; nous ſavons qu'il y a pluſieurs demeures dans le Ciel, & que, ſi l'on a le malheur de s'exclure des premieres, on peut toujours eſpérer d'en avoir d'autres; nous ſavons que Dieu pardonne en tout temps au pécheur, quand même ſes péchés ſeroient plus multipliés que les étoiles; nous ſavons enfin que Dieu n'eſt venu que pour ſauver les pécheurs, & que quiconque eſpere bien ſincérement en lui, ne périra jamais.

Je ne crois pas qu'on puiſſe ſentir une plus grande ſatisfaction, que celle d'enviſager, avec les yeux de la Foi, une perſonne qui vient de mourir. On la voit alors dans un ſimple cercueil qui n'a plus rien de la folle magnificence du ſiecle, inſenſible à la parure, aux louanges, aux railleries, aux richeſſes, aux honneurs, aux révolutions des temps; on la voit dépouillée de toute la pompe mondaine, expier, par un ſilence

silence que tous les tonnerres ne pourroient interrompre, l'abus qu'elle a fait de ses sens; on la voit prête à disparoître pour jamais du milieu des vivants, & à s'ensévelir dans le sein du repos; on la voit, toute morte qu'elle est, marquée d'un sceau d'immortalité qui doit un jour la ranimer dans son tombeau; on la voit enfin n'avoir plus rien de commun avec les méchants, dont cet univers est surchargé.

Cette terre, comme un séjour d'horreur, dévore ses habitants. Ils s'y dessechent par les fraudes, les calomnies, les parricides, en un mot, tous les crimes; elle n'est d'ailleurs qu'un passage pour arriver à notre Patrie. On ne s'afflige pas, lorsqu'on voyage, de quitter une Hôtellerie. Nous sommes ici-bas des êtres empruntés, des êtres en épreuve, qui devons postuler sans cesse le moment de notre retour vers Dieu. La Mort, toute cruelle qu'elle est, ne peut remporter aucune victoire sur nous, lorsque dépouillés de toute affection terrestre, nous vivons en hommes déjà ressuscités. Ce n'est qu'en nous identifiant avec mille superfluités qui ne sont point en nous, & qui n'ont

aucun rapport avec nous, que nous grossissons des liens, dont la rupture nous cause des regrets à l'infini. Si nous traitons notre corps en esclave, comme tous les Philosophes, même Payens, l'ont traité, nous ne nous affligerons pas de le perdre ; mais au lieu de le réduire à ses petites dimensions, nous étendons sa masse, & nous la mélangeons avec des odeurs, des couleurs & des saveurs, qui nous semblent la suprême félicité. Le corps, tel qu'il est, sans fard & sans apprêt, paroît né pour mourir : il porte avec soi des marques cadavéreuses ; mais le corps, orné de pierreries & d'habits magnifiques, & s'accrochant à tous les objets séducteurs, nous fait illusion, & nous persuade que sa destruction est le comble du malheur.

Je ne m'étonne point, si nous avons de la duplicité dans notre caractere, puisqu'au lieu de laisser toutes les choses qui nous constituent dans leur simplicité, nous les chargeons, nous les composons, nous les dénaturons. Ainsi notre ame, toute spirituelle qu'elle est, devient matérielle par l'abus que nous en faisons ; ainsi notre corps, qui n'est

qu'une maſſe de chair, devient un objet important par l'appareil avec lequel nous le traitons ; ainſi notre individu, qui n'eſt qu'un peu de boue unie à un eſprit, paroît augmenter & s'élever en ſe faiſant appeller *Alteſſe* ou *Excellence*, *Monſeigneur* ou *Monſieur* ; ainſi nous ne ſommes plus nous-mêmes, mais un compoſé de paſſions, de modes & de frivolités. Il n'y a pas juſqu'à des Palais & des équipages que nous n'incorporions avec nous, & que nous ne comprenions dans le nombre des biens apparents que la Mort doit nous ravir.

Si nous vivions en Sauvages, nous verrions qu'il n'y a qu'un corps à perdre lorſqu'on meurt ; & ſi nous vivions en Métaphyſiciens, nous connoîtrions qu'on ne perd pas même le corps qui nous affecte, comme nous l'avons déjà dit ailleurs. Il eſt ſans doute bien ridicule de paſſer notre vie à nous rendre la Mort cruelle ; car en cherchant continuellement à multiplier nos voluptés & à augmenter nos honneurs, nous travaillons à élever un édifice, dont l'écroulement nous cauſera des regrets inexprimables. La plupart des hommes

ſont les artiſans de leurs malheurs : ils ſentent combien il leur en coûtera pour rompre un jour la chaîne de leurs paſſions, & chaque jour ils allongent cette chaîne. Quelle inconſéquence !

Les anciens Philoſophes ne ſe détachoient des choſes de la vie, que pour mourir avec moins de répugnance. Ils avoient prévu que la Mort, qui ne nous dépouille que d'un corps plein de beſoins & d'infirmités, n'étoit pas un malheur ; mais que la Mort, au contraire, qui nous arrachoit bruſquement à des richeſſes, à des ſpectacles & à des feſtins, étoit la plus terrible épreuve.

C'eſt par cette raiſon que nous voyons les hommes de bien ſe réjouir à l'approche de la Mort, tandis que les libertins, enragés de ce que toute leur félicité leur échappe, s'abandonnent au déſeſpoir. Les conſolations de la Mort ne peuvent être que la ſuite d'une bonne vie, ou ce ſont de fauſſes conſolations : mais quiconque ſe dépouillera des biens & des honneurs, comme d'un manteau, apprendra à mourir tous les jours, & ſaura mourir au moment marqué par la Providence.

Ce n'eſt pas au lit de la Mort que le

Philoſophe s'afflige, mais au milieu de ces ſociétés toutes mondaines, où le menſonge triomphe & la vérité gémit. Le lit de la Mort nous annonce la fin de nos paſſions, & la ſuppreſſion d'un corps plein de beſoins & d'infirmités ; mais notre vie, toute agréable qu'elle nous paroît, nous plonge dans le ſein de la miſere & du trouble. L'inſtant de notre Mort eſt le vrai moment où la toile ſe leve, & où le ſpectacle de l'éternité s'ouvre, pour nous convaincre que cette vie n'eſt qu'un voile épais répandu ſur nos yeux.

On croit communément que le dépouillement de notre corps doit nous mettre dans une ſituation bien étrange. On ſe trompe : nous ne ſommes jamais plus à notre aiſe que lorſque nous paroiſſons ne plus ſentir ce corps, comme pendant le ſommeil ou après le bain. Nous nous croyons alors tout eſprit. Si l'habitude ne nous rendoit pas inſenſibles au déſagrément de toujours ſe coucher, ſe lever, s'habiller & manger, nous nous regarderions ſans doute comme de vrais eſclaves ; loin d'avoir mis notre gloire à donner de grands repas, à porter de beaux habits, nous aurions

désiré l'affranchissement de ces humiliations. Qu'il est consolant de penser que la vie future nous délivrera de ces besoins, & que réellement, semblables à des Anges, nous n'aurons plus que Dieu même à contempler ! Qu'il est consolant de penser qu'au lieu de ce commerce d'amis indiscrets, infideles ou intéressés, qui nous environnent, nous entrerons en société avec ces Elus dont le monde n'étoit pas digne, & que nous invoquons ici-bas !

Rien ne peut être comparable à une région toute d'Esprits, où des pensées toutes sublimes, par une communication ineffable, s'exhalent sans cesse & s'entremêlent, pour faire à Dieu un sacrifice perpétuel d'adoration. Chaque ame étant heureuse selon la capacité de son être, ne regardera plus cette terre que comme un rocher, qui, au milieu d'une navigation, empêche d'arriver au port. Chaque ame bénira la Mort même, qui nous arrache au monde & à nos passions. Ah ! s'il étoit possible de sentir le moindre écoulement de ces joies divines qui pénetrent les habitants du Ciel, nous ne pourrions nous souffrir un instant dans la prison de notre

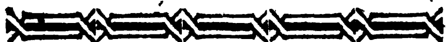
corps, & nous ne daterions le jour de notre naissance, que du jour de notre Mort. Quel embarras que cette vie! Nos plaisirs ne sont que des ombres fugitives, & la plupart de nos affaires, que des mensonges ou de précieux riens.

Il y a plus de vérités dans ce Livre, me disoit un jour l'Ambassadeur d'une grande Couronne, en me montrant la Géométrie de Newton, que dans tous les cabinets des Princes. Combien ce témoignage n'a-t-il pas de force contre la politique du siecle! Cela nous fait bien voir que le mensonge & la vanité sont les maîtres du monde.

Les Sages de l'antiquité, quoiqu'ils eussent des idées fort obscurcies au sujet de la vie future, mouroient presque tous dans des sentiments d'allegresse. Ils savoient qu'on perd si peu de chose, en perdant la vue de cet univers, que cela leur suffisoit pour se réjouir. On ne s'afflige pas, quand on est au spectacle, de se trouver à la fin d'une mauvaise piece. Nos passions ont fait de ce monde un théâtre si ridicule, que chaque homme doit finir son rôle en se félicitant. Toute créature gémit, & se trouve dans une espece d'enfantement,

jusqu'au grand jour du Seigneur, qui remettra tout à sa place. Le riche languit sous le poids de ses trésors, le pauvre dans l'accablement de son indigence. Oui, nous sommes tous dans un état violent, & il n'y a point d'homme sur la terre qui n'ait désiré la Mort plus d'une fois. Ce désir n'est point à pure perte; mais un témoignage bien authentique, que cette vie-ci n'a nulle proportion avec celle que nous espérons.

La Mort, selon le célebre Leibnitz, n'est qu'un développement avantageux de nos facultés, qui élargit la sphere de nos connoissances, de notre activité & de notre bonheur. Quand on s'en tient à ce point de vue, il faudroit être bien ennemi de soi-même, pour envisager la Mort comme le plus grand des maux. Ne nous laissons pas dominer par les sens, & nous regarderons un tombeau comme un lieu fortuné où nous venons déposer nos liens; mais ces malheureux sens font tous leurs efforts pour nous représenter la Mort d'une maniere affreuse, parce qu'ils doivent alors s'anéantir en quelque sorte, & porter la peine de leur insolence.



CHAPITRE XI.

Le Sommeil.

LE ſommeil a tant de rapports avec la Mort, dont il eſt la véritable image, que nous ne pouvons nous diſpenſer d'en parler : mais comment en parlerons-nous, nous ignorons abſolument ſa nature & ſon origine ? Je ſais que la Philoſophie s'eſt ſouvent jointe à la Médecine pour tâcher d'expliquer le ſommeil ; mais je ſais auſſi que, malgré ces tentatives, la queſtion demeure encore indéciſe, & qu'il nous reſte toujours mille doutes ſur cette matiere, qu'on ne peut jamais bien éclaircir. Il en eſt du ſommeil comme de la fievre périodique, qui revenant à la même heure, après un ou deux jours d'intervalle, demeure, quoi qu'on en diſe, une enigme inexpliquable.

La Phyſique nous fait appercevoir le ſommeil comme la réparation d'un corps qui a beſoin de reprendre ſes forces, & la Métaphyſique nous le

présente comme une situation où l'esprit pense indépendamment de la matiere. Ce n'est en effet, ni ma langue qui parle, ni mon oreille qui entend, ni mon œil qui voit, ni ma main qui touche, ni mon corps qui se remue, lorsqu'en sommeillant je crois discourir, entendre, appercevoir & marcher ; mais mon ame, qui, dégagée de tout commerce avec les sens, agit seule & par soi-même. L'ame prouve alors, d'une maniere démonstrative, qu'elle n'a pas besoin du corps pour imaginer, combiner & se promener. Le corps gît comme une lourde masse, & comme s'il étoit déjà dans son cercueil ; de sorte que tout mouvement paroît suspendu, tandis que l'esprit allant d'un pole à l'autre, prend son essor, & se sent réellement exister.

Je n'ignore pas que nos pensées sont alors des rêves, qui souvent n'ont aucune liaison, & qui dépendent des habitudes de notre vie, des aliments que nous prenons, & de la posture même dans laquelle nous dormons : je veux même que ces pensées ne soient qu'une réminiscence, c'est-à-dire, une suite des traces que les ob-

jets nous ont laiſſées pendant le jour ; mais il me ſuffit que ce ſoient des penſées, pour conclure avec raiſon que l'ame peut donc faire ſes fonctions ſans le ſecours du corps. Les Noctambules qui vont & viennent toutes les nuits, font mille choſes qu'ils ne feroient certainement pas en plein réveil ; ce qui prouve que l'ame eſt capable d'agir indépendamment de la matiere.

Si nous étions plus attentifs à ce qui ſe paſſe dans notre intérieur, le ſommeil, loin de nous paroître une choſe indifférente, exciteroit toute notre attention. Nous verrions arriver, avec une eſpece de curioſité, ces premiers inſtants d'aſſoupiſſement qui nous arrachent à la vue de ce monde palpable, & nous tranſportent dans une région toute intellectuelle ; nous nous ſentirions mourir inſenſiblement à nos occupations journalieres, pour rentrer dans une autre carriere d'inquiétudes, de projets, d'embarras, & voyager au milieu des illuſions & des fantômes. Quelle maniere de vivre, que le temps du ſommeil ! Tout eſprit, nous parcourons des eſpaces immenſes ; ou tout corps, nous ſem-

blons anéantis. Combien de fois, en dormant, ne ſommes-nous pas deſcendus au fond des eaux, n'avons-nous pas gravi au haut des montagnes, converſé avec les Morts, retrouvé nos amis abſents, enfin diſputé, délibéré, & en penſant, dans ce moment-là même, que nous ne rêvions point?

Il y a des perſonnes aſſez heureuſes pour avoir preſque toujours des rêves ſuivis; témoins le Pere Maignan, célebre Phyſicien du ſiecle dernier, qui, ſelon Bayle, auroit pu écrire tous ſes ſonges comme des obſervations très-exactes; mais ces cas ſont, ſans doute, des phénomenes; & que les rêves aient de l'ordre ou non, ce ſera toujours pour un Philoſophe un grand plaiſir que celui de rêver, puiſqu'alors on ſe ſent exiſter. Je ne trouve rien de plus triſte que de paſſer ſept à huit heures toutes les nuits, abſorbé dans un ſommeil qui paroît anéantir les facultés de l'ame. Il n'y a point d'homme qui ne penſe même en dormant; mais notre diſſipation, nos eſprits animaux plus ou moins agités, & nos paſſions plus ou moins vives, étourdiſſent notre mémoire de maniere à

ne pouvoir nous rappeller aucune idée.

Le ſommeil retrace véritablement notre enfance ; car il eſt certain que ce qui nous affecte dans les ſonges, n'a rien de ſuivi, laiſſe peu de traces dans le cerveau, & ne nous affecte plus, ſi-tôt que nous ſommes éveillés. On peut même aller encore plus loin, & repréſenter notre ſommeil comme notre habitation au ſein maternel. Enveloppés, reſſerrés, & ne prenant aucune part aux affaires de ce monde, nous vivons en nous-mêmes juſqu'au moment de notre réveil, où véritablement nous naiſſons. C'eſt ainſi que la Providence a voulu nous retracer chaque nuit notre propre néant, & nous apprendre, par une eſpece de Mort quotidienne, à mourir un jour réellement

Tout Philoſophe entrevoit dans le ſommeil une parfaite ſécrétion du corps & de l'eſprit. Celui-ci agit, ſe promene, ſe comtemple ; celui-là, maſſe qu'il eſt, reſte affaiſſé, & totalement concentré dans la circulation d'un ſang plus ou moins épais. L'ame, pendant que nous ſommeillons, fait une eſpece d'eſſai de ce

qu'elle ſera un jour ſans la matiere; & elle ſent parfaitement qu'elle n'en a pas beſoin pour agir & penſer. Combien d'idées ne nous rappellerions-nous pas chaque matin, ſi notre intempérance dans les repas, ou notre vie trop agitée, n'étoient pas un obſtacle à la filiation de nos penſées ! Mais nous réfléchiſſons toujours comme au hazard ; & la nuit étant, pour l'ordinaire, la repréſentation du jour, nous avons des rêves qui retracent notre vie & notre maniere de penſer. On peut cependant conclure par nos ſonges, même les plus extravagants, que moins l'ame commerce avec le corps, plus elle a d'idées ; d'où j'infere qu'à la Mort, elle aura une activité ſurprenante. Quant aux rêves, qui s'accordent quelquefois avec des faits, il n'eſt pas extraordinaire qu'au milieu d'un monde plein d'événements, & qui toutes les nuits rêve, il y ait des rapports entre des ſonges & des vérités ; mais il eſt étonnant que cela n'arrive pas plus ſouvent.

On apprendroit peut-être à rêver d'une maniere un peu conſéquente,

si l'on s'accoutumoit à ne jamais agir à l'avanture, & si l'on se faisoit un systême de penser avec méthode. Il n'y a que les foux qui s'abandonnent aux écarts de leur imagination, qui se repaissent de chimeres, & qui réalisent tout ce qui leur passe par la tête ; mais malheureusement presque tout le monde est fou. Delà naissent, n'en doutons pas, ces rêves ridicules qui nous fatiguent toutes les nuits. Par quel miracle, en effet, serions-nous plus raisonnables en dormant qu'en veillant ; & comment un homme qui perd ses jours à se friser, à se parfumer, à dire & faire des riens, à se livrer enfin à la mollesse & au commerce de quelques femmes précieusement imbéciles, peut-il espérer d'avoir des songes un peu vraisemblables ? Nous sommeillons toujours à pure perte, pendant que nous pourrions sommeiller au moins quelquefois d'une maniere utile. On a vu des Philosophes trouver la résolution des problêmes en dormant, des Poëtes enfanter des vers qu'ils n'avoient pu produire pendant le jour, & des Politiques imaginer enfin des projets im-

portants, que tout leur travail n'avoit pu rencontrer.

Le ſouper, chez la plupart des perſonnes, gâte réellement leurs ſonges. On n'a plus que des idées offuſquées par les vapeurs des viandes & du vin, & l'on ſe couche tout corps, ſans s'appercevoir qu'on ait une ame. Je ſais que la diete peut avoir un autre inconvénient, & que très-ſouvent pluſieurs Solitaires, à force de jeûner, ont cru avoir des viſions qu'ils ont priſes pour des extaſes. Bénoît XIV. dans ſon magnifique Ouvrage de la Canoniſation des Saints, dit que par cette raiſon on doit beaucoup ſe défier des viſions & des révélations nocturnes. Un homme qui penſe tout le jour au Ciel, & qui ſe couche le ſoir avec un eſtomac vuide, & la tête pleine de ces idées, croit voir toute la nuit la Cour céleſte, & s'entretenir avec les Anges ; c'eſt pourquoi l'examen de l'Egliſe elle-même eſt abſolument néceſſaire, pour découvrir la cauſe de tous les faits extraordinaires.

Mais laiſſons l'article du Sommeil, pour nous appliquer ſimplement à le comtempler

comtempler comme la véritable image de la Mort. Le Sage croit chaque soir, en entrant dans son lit, descendre dans son tombeau, & il s'abandonne à la Providence, comme ne devant peut-être jamais se relever. Il pense que bientôt étendu sur la paille, il expiera dans un silence imperturbable les discours, au moins inutiles, qu'il a souvent tenus. Il se représente lui-même environné de ce que la Mort a de plus effrayant. Ce point de vue bien envisagé, peut contribuer à éteindre nos passions; de sorte que la méthode d'un ancien Philosophe, qui conseilloit à ses disciples de se tenir dans la posture d'un homme mort, toutes les fois qu'ils entroient dans leur lit, me paroît excellente. Un tel spectacle, au milieu des ombres de la nuit, a quelque chose de lugubre & d'effrayant, & il est difficile de n'en être pas ébranlé





CHAPITRE XII.

L'Immortalité des Héros qui n'ont pas le Ciel pour objet, est une véritable Mort.

CE n'est que pour nous accommoder au langage ordinaire, que nous appellons Héros, ceux qui ne portent pas leurs désirs au delà de ce monde : les Payens même se figuroient une autre vie, & nous devenons pires qu'eux, lorsque nous sommes assez stupides pour oublier les biens éternels que le Christianisme nous promet. Mais, sans vouloir changer les idées reçues, examinons si la gloire que les ambitieux recherchent, mérite réellement le nom d'immortelle.

» J'ai tout examiné sous le soleil, » dit le Sage, & je n'ai vu que de » la vanité. « Or l'immortalité des mondains, c'est-à-dire, de ces hommes qui n'ont d'ambition que de s'agrandir & de rendre à jamais leurs noms mémorables, n'est-elle pas tou-

te concentrée dans des objets qui n'existent que sous le soleil, qui conséquemment sont de pures vanités ? Des récompenses temporelles, des gazettes, des livres, des statues ; voilà le point de vue des Héros mondains. Mais des récompenses temporelles n'ont qu'un temps ; des gazettes qu'un cours rapide ; des livres s'altérent, se perdent, ou ne sont plus ; des monuments dépérissent, & l'épitaphe la plus pompeuse s'efface insensiblement, & n'attire ordinairement l'attention que de quelque voyageur désœuvré, disons mieux, sa compassion. Le premier mouvement qui s'excite en l'ame à la vue d'un mausolée, c'est de pousser un soupir, & de gémir sur le néant des grandeurs.

Mais quand même un tombeau triompheroit de la rigueur des temps, au point de se renouveller avec chaque siecle, s'il étoit possible, que résulteroit-il de ce prodige ? Que la vie la plus brillante n'est qu'un songe, que le plus fameux Héros n'occupe après sa mort qu'une étendue toute aussi petite que celle de l'Artisan & du Berger, & qu'il se réduit en cen-

dres comme le dernier des malheureux. D'ailleurs, cette terre n'est qu'un atome ; & que peut être un monument placé sur un atome, sinon un point qu'on apperçoit à peine, & qui demeure invisible, & même inconnu à la plupart des hommes ?

Quelles sont d'ailleurs les vertus politiques ou guerrieres qu'on n'interprete pas comme on est affecté ? On ne les estime, on ne les méprise, que selon les caprices & les préjugés. La valeur d'Alexandre paroît aux uns le prodige de l'esprit humain, & aux autres une vraie folie : le plus grand nombre s'accorde même assez aujourd'hui à regarder ce Conquérant comme un célebre fou. Mais sans tirer nos exemples d'une antiquité si reculée, Charles XII. n'est-il pas traité d'illustre Avanturier, & sa valeur ne devient-elle pas tous les jours un sujet de dérision pour nos Ecrivains, qui la taxent de délire ?

Il ne s'agit pas de faire du bruit dans le monde, ni d'y laisser le souvenir d'un nom fameux, pour jouir de l'immortalité ; il faut que des vertus réelles soient le fondement de notre

réputation : » Car, comme dit Mr. de
» la Mothe, les grands crimes immor-
» talisent ainsi que les vertus. « Voilà pourquoi le célebre Erostrate brûla le Temple d'Ephese. Il est sans doute bien humiliant pour un Héros de penser qu'un scélérat doit vivre autant que lui dans l'idée des hommes, & qu'on perpétue l'histoire des méchants aussi-bien que celle des Conquérants. Je sais que ce bruit est bien différent quant à l'objet; mais je ne parle ici que de la renommée : & d'ailleurs, toute gloire qui n'a pas Dieu pour fin, est véritablement vicieuse. Les Ecrivains qui affectent de transmettre à la postérité le nom des personnes les plus exécrables, feroient bien mieux de l'étouffer; mais ceci nous prouve que ce ne sont pas tant les vertus qui frappent le monde, que les actions extraordinaires.

» L'immortalité, dit Fontenelle,
» telle que nous la concevons, n'est
» qu'une chimere : nous avons cru
» qu'en dérobant quatre ou cinq syl-
» labes à la Mort, nous étions sûrs
» de vivre à jamais. Il valoit bien
» mieux consentir à mourir de bonne

» grace, nous & nos noms. « Que m'importe, en effet, à moi, bien enterré, qu'on se souvienne de ma personne, qu'on en parle, qu'on m'approuve enfin, ou qu'on me condamne ? Suis-je maintenant sensible à ce qu'on peut dire de moi au fond de la Cochinchine, moi qui l'ignore, moi qui n'en puis avoir de nouvelles ? Voilà le cas du Héros qui n'existe plus.

Mais quand même l'idée de vivre dans l'esprit des hommes auroit sur nous les charmes les plus puissants, nous devrions certainement nous en dégoûter depuis qu'on s'efforce d'éterniser la mémoire de personnages tels que des Comédiens & des Farceurs. Croiroit-on que notre siecle est assez stupide pour mettre un misérable Acteur de niveau avec le Général d'Armée, pour récompenser plus largement ses talents que tous les services d'un Militaire, & pour accorder autant d'éloges à celui qui fait rire une ville, qu'à celui qui soutient sa patrie ? Comment, nous deviendrons immortels parce que nous aurons su déclamer quelques misérables vers, ou gambader sur un théâtre ? Notre ame

n'eſt donc plus qu'un vain ſon, ou qu'un mouvement machinal, puiſque nous oublions la plus ſaine Philoſophie pour nous extaſier à la vue d'un théâtre, où l'on ne fait que réciter & danſer ? Voilà un déſordre qui demanderoit toutes les larmes d'Héraclite, un déſordre qui nous énerve, qui nous dénature, & qui change les hommes en autant de marionnettés. Nous déshonorons l'humanité au point qu'en voulant prodiguer le titre d'immortel à des Comédiens même, nous mettons les honnêtes gens dans le cas de ne pas s'en embarraſſer. Un Comédien héros ! un Danſeur grand homme ! quelle incompatibilité ! Nos Peres ſe ſeroient-ils jamais imaginé que nous aurions le ſecret d'allier deux idées auſſi diſparates ? Cependant ce phénomene exiſte, & nous voyons les Auteurs philoſophes & religieux rejettés à l'écart, tandis que les Perſonnages de théâtre, ou les Joueurs de flûte & de violon ſont accueillis & préconiſés de toutes parts.

Que devient donc l'immortalité de nos Héros, ſinon le réſultat des paſſions & des préjugés, puiſque l'on

traite des Comédiens aussi-bien qu'eux ? Nous voyons tant d'hommes qui étoient réellement méprisables, érigés en hommes célebres, qu'en vérité on n'ambitionne pas l'honneur de vivre dans des Ecrits, lorsqu'on est réellement Philosophe. Combien d'Epitres dédicatoires adressées à de chétives personnes, qui n'ont de mérite que d'avoir beaucoup d'or, & de s'appeller *Excellence !* Combien de statues consacrées à l'imposture & à la vanité ! On a beau dire que la postérité est un juge infaillible ; nous voyons, par la succession des temps, que très-souvent les mensonges se copient, & que ce qu'un siecle avoit dit par flatterie, un autre le répete comme une vérité.

Mais je le demande ici sans prévention : n'est-il pas égal, après la mort, d'avoir habité une cabane ou un château, de s'être appellé *Jacques* ou *Monseigneur* ? Nous courons donc après une immortalité chimérique, quand nous travaillons à mériter l'honneur de faire du bruit dans le monde. La postérité n'est qu'une belle chimere par rapport à nous qui vivons ; & quand nous serons morts, nous ne pour-

rons

rons pas entendre ce qu'elle dit. Tout ce qui n'exiſte point encore, doit ſe ranger dans la claſſe des contingents, & ne peut conſéquemment nous affecter ; & comme dit, avec beaucoup de vérité, un Poëte célebre : » Un » jour de vie vaut mieux que mille » ans dans l'Hiſtoire. « L'Ecriture ſainte pouſſe la choſe bien plus loin, puiſqu'elle nous déclare, » qu'un chien vi» vant vaut mieux qu'un Roi mort. « Un Roi mort, en effet, n'eſt plus qu'une cendre inſenſible à la gloire, à l'ignominie, & devenue le jouet du moindre vent.

Toutes les renommées de l'univers ne ſont que des hazards, & un hazard n'a pas aſſez de ſolidité pour aſſurer éternellement une réputation. Il y a mille perſonnes tout au plus, qui entendent parler du plus célebre Héros, ſur un million qui l'ignorent. Je ſuis ſûr qu'en Afrique & en Aſie, on ſait à peine les guerres qui nous occupent aujourd'hui. Cependant combien d'hommes dans le ſeul Empire de la Chine ! & ceux-là n'ont pas même entendu & n'entendront jamais prononcer les noms de nos Héros. Je dis

plus ; l'Europe elle-même a la plus grande partie de ses habitans qui n'ont aucune notion de l'existence des personnages qui excitent notre admiration. Les paysans & les artisans forment plus que les deux tiers de chaque Etat : & ces gens connoissent-ils autre chose que leur boutique ou leur champ ?

On peut donc dire avec beaucoup de fondement que nous nous repaissons de chimeres, & que nous sommes assez foux pour réaliser une réputation de quelques années, & l'ériger en immortalité. Mais avons-nous le droit de nous éterniser dans l'esprit des hommes ; & quand même nous l'aurions acquis, ces mêmes hommes ne doivent-ils pas périr ? D'ailleurs chaque génération a sa maniere de penser qui lui est propre, un goût dominant qui la caractérise, & se fait, en conséquence, une idée de l'héroïsme relative à ses penchants. Les Livres sont un témoin, nous dira-t-on, que les idées là-dessus n'ont pas changé. Abus : nous accommodons les Livres même selon nos mœurs, & nous croyons y voir tout ce qui s'accorde avec nos préjugés, à peu près com-

me une perſonne qui a la jauniſſe, s'imagine voir tous les objets peints en jaune.

Donc la réputation de la plupart des Héros, n'eſt pas leur véritable réputation, mais un éloge factice qui change ſelon les temps & les lieux ; donc la peinture qu'on nous fait de leurs vertus, n'eſt plus leur portrait, mais ſouvent l'expreſſion de nos préjugés & de nos goûts. Un Ecrivain ſe peint ordinairement beaucoup mieux qu'il ne peint ſon Héros. Il trace, ſans s'en appercevoir, ſon propre caractere, qu'il identifie avec la perſonne qu'il décrit, ou il combat ſes propres antipathies, en combattant des actions qu'il mépriſe ; & c'eſt ainſi que tout ce que nous écrivons tient au menſonge, & que la plupart des Hiſtoires ſont fort incertaines.

Voilà bien des raiſons ſans doute, pour prouver que l'immortalité des mondains n'eſt qu'une fauſſe immortalité, & que tout ce qui dépend de cette terre, de la mobilité des eſprits, des paſſions & des préjugés, n'eſt réellement qu'un preſtige qui nous joue

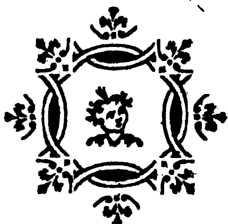
Les pyramides d'Egypte ſont certainement un magnifique monument ; elles furent le chef-d'œuvre de la patience & de l'art : cependant combien de perſonnes qui ignorent, & l'exiſtence de ces édifices, & le nom de ceux qui les firent élever ! Il y a plus de Héros oubliés, qu'il n'y en a dont on ſe ſouvient ; & ceux-là mêmes qu'on ſe rappelle, ne doivent peut-être leur gloire qu'à des circonſtances déshonorantes.

» Je n'ai fait que paſſer, dit le » Prophete, & l'impie, qui ſembloit » élevé comme le cedre du Liban, » n'étoit déja plus ; j'ai cherché ſa » place, & il n'en reſtoit aucun veſ» tige. « On reconnoît ici le doigt de l'Eternel, qui, ſeul immuable au ſein de la félicité, ſe joue des hommes & de leurs projets, en les livrant à un temps deſtructeur, qui ronge leurs perſonnes ainſi que leur ſouvenir.

Ces réflexions devroient bien nous guérir de la fureur que nous avons d'illuſtrer notre nom ; fureur d'autant plus folle, que nous ne ſentons rien des applaudiſſements qu'on peut nous

donner après la Mort, & que le mérite le plus éminent, eſt ſouvent le plus expoſé à la ſatyre & à la calomnie. Mais ſi le déſir de vivre dans l'hiſtoire vient à s'éteindre, adieu, nous dira-t-on, le plus fort lien de la ſociété : les hommes ne bâtiront plus de palais, ne composeront plus d'ouvrages, ne défendront plus leur Patrie, & tout dépérira. Cela ſeroit ſans doute vrai, ſi nous oſions proſcrire tout déſir d'immortalité ; mais nous ne crions que contre celle qui, ſe bornant à des générations périſſables, n'a point le Ciel en vue. Nous ne parlons que conformément à la Loi divine, qui nous aſſure qu'il ne ſert de rien à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre ſon ame : auſſi ſommes-nous aſſurés que nos réflexions paroîtront juſtes à tous ceux qui ſont véritablement Chrétiens. La vérité ſappe tous les mauſolées qui nous éblouiſſent, pour ne nous laiſſer admirer que la vertu qui a Dieu pour objet. Les Conquérants peuvent ſanctifier leur valeur, comme ont fait tant d'illuſtres Guerriers que nous révérons. Il n'y a,

nous le répétons, que les Héros, dont l'ambition se borne à cette terre, que nous déclarons ne poûvoir être immortels. Le courage n'est jamais plus sublime & plus réel, que lorsqu'il agit en vue des récompenses éternelles.





CHAPITRE XIII.

La Mort des Justes est une véritable immortalité.

C'Est une belle perspective qu'une éternité de bonheur. Cet Anachorete, couvert d'un cilice, & ne marchant que nuds pieds, a une ambition plus étendue que celle d'un Conquérant. Celui-ci ne se borne qu'à quelques arpents de terre, & celui-là veut envahir le Ciel même. Quel contraste ! La terre est une tablette où les hommes bornés veulent écrire leur nom ; mais le Ciel est le Livre de vie, où les Sages se font enregistrer. Nous n'avons pas besoin d'interroger nos Peres pour apprendre jusqu'où s'étend la réputation des Justes. Leurs triomphes que nous célébrons chaque jour avec tant de pompe & de magnificence, nous enseignent combien il est glorieux, pour cette vie & pour l'autre, de s'endormir dans la paix du Seigneur. A peine les Justes meurent-ils, que la mémoire de leurs œuvres s'exhale comme un di-

vin parfumé, & change leurs tombeaux en autels. Il ſemble qu'il y ait un combat entre Dieu même & ſes Elus. Plus ils s'humilient, & plus Dieu les releve avec éclat. » Je vous aſſure en vérité, » dit l'Apôtre, que nous, qu'on re- » garde comme le rebut des Peuples, » & comme la balayure des rues, nous » jugerons un jour les Nations. « La mémoire du Juſte eſt éternelle, & il n'a rien à craindre de la ſatyre ni du blâme.

Cette énorme différence entre les Héros & les Saints, prouve, d'une maniere évidente, la juſtice de Dieu. Il convient ſans doute que nos Conquérants, qui pour l'ordinaire n'ont aimé que l'illuſion & la vaine gloire, ne jouiſſent que d'une réputation paſſagere ; & que les Sages, au contraire, qui n'ont recherché que la vérité, reçoivent des éloges immortels. Il convient qu'à la Mort la juſtice reprenne ſes droits, & mérite à ſes fideles Diſciples des Temples & des Autels. Auſſi voyons-nous cette illuſtre métamorphoſe, qui a fait de François, humble & pauvre, un objet public de vénération pour les grands & les petits,

pendant que Charles XII lui-même n'eſt connu que de quelques perſonnes.

Si nous ſavions nous former des idées juſtes de ce qui ſe paſſe ſous nos yeux, & apprécier le vrai mérite ſelon ſa valeur, loin de prodiguer nos louanges à des hommes qui n'ont eu d'illuſtration que celle de faire couler le ſang humain comme l'eau des rivieres, ou celle de découvrir un ſatellite, nous n'admirerions que ceux qui ont vécu en Philoſophes Chrétiens. » Les vrais Savants, » dit M. Formay, dans ſon Traité ſur » la Vieilleſſe, ſont ceux dont l'enten» dement fait des progrès proportion» nés à ceux de l'eſprit, qui n'ont eſti» mé les ſciences que parce qu'elles les » aidoient à devenir meilleurs, & qui » découvrant du même coup d'œil les » beautés de la vérité & de la vertu, » trouvent cette contemplation tou» jours plus délicieuſe, à meſure que » la fin de leur vie approche, parce » qu'ils ſont convaincus que ces con» noiſſances anticipées feront, à l'heu» re de la Mort, place à la connoiſ» ſance parfaite, & à la jouiſſance » de la vérité & de la vertu, apper» çues & poſſédées dans l'Etre infini;

» qui en est le principe infaillible &
» la source intarissable. »

Les véritables Héros, dirons-nous maintenant, sont ceux qui s'arment & qui combattent pour le salut de la Patrie, sans autre intérêt que l'avantage de satisfaire à leur devoir & de se rendre dignes d'une récompense éternelle : ainsi furent & sont encore tant de Guerriers, qui, sous un habit de soldat, conservent un cœur Chrétien. L'état militaire a ses Elus, aussi-bien que l'état religieux ; & lorsque nous ravalons les Héros, nous ne prétendons dépriser que ces Conquérants charnels, qui prennent cette terre pour leur ciel, & qui s'y fixent.

Ainsi les Héros du monde, qui font ériger de pompeux mausolées, tombent dans l'oubli, & les Saints qui se cachent, & qui voudroient laisser ignorer à jamais le lieu même de leur sépulture, percent les ténebres du mensonge & de l'avenir, & se font révérer dans tous les siecles. C'est ici la vérité qui se venge, & qui se plaît à humilier les hommes profanes qui ont été assez téméraires pour la mépriser. Tous les titres & toutes les grandeurs gisent

dans la poussiere du cercueil. (*Hic jacet* ;) c'est ainsi que commencent les épitaphes de tous nos demi-Dieux, tandis que les vertus des Héros Chrétiens se raniment, se répandent & deviennent des modeles qu'on propose, & qu'on tâche d'imiter. L'Oracle éternel dit à tous les Grands de la terre, ces paroles véritablement foudroyantes : Vous avez vécu comme des Dieux, & vous mourrez comme le reste des hommes. Oui, ensévelis comme eux, oubliés comme eux, vous n'exciterez que des sentiments de pitié chez les personnes mêmes qui vous encensoient le plus.

Il est bien juste que des hommes de chair & de sang s'anéantissent réellement, si-tôt que leur chair & leur sang viennent à pourrir. Leur prétendue immortalité a si peu de fondement, que l'Ecriture même dit en termes précis, qu'ils ne ressusciteront point, c'est-à-dire, qu'ils n'auront, ni paix, ni gloire, ni consolation, & qu'ils ne se trouveront jamais dans l'assemblée des Justes. Les Saints s'appuient sur la vérité, & voilà pourquoi ils triomphent de l'oubli des temps, parce que la véri-

té demeure éternellement ; mais les Héros du ſiecle, qui ne ſe fondent que ſur l'eſtime des hommes & ſur la faveur des Cours, doivent néceſſairement crouler, parce que ces fondements ſont auſſi légers que le ſable même. » Les » riches ſe ſont endormis, dit le Pro- » phete, & ils ſe ſont réveillés les » mains vuides. «

Quel beau ſpectacle que celui d'un Sage qui vit dans le ſein de la Divinité même ! Il eſt ſi beau, qu'on nous préſente ſans ceſſe cet objet, & que toutes les Religions l'ont en vue, lorſqu'elles enſeignent des jeûnes, des prieres & des offrandes. Oui, nous voulons tous être heureux, & tous les hommes, de quelque Secte qu'on les ſuppoſe, ſe flattent tous d'arriver au Ciel. Preuve évidente que le Ciel eſt le ſeul & vrai ſéjour de l'immortalité, & que quiconque n'y parvient pas, n'a plus rien à prétendre ſur cette terre, que quelques ſentiments d'une commiſération toute ſtérile. Nous ne devons donc honorer les tombeaux de nos Héros profanes, qu'en jettant un cri de pitié ſur la folie qui les occupa, & qui leur fit préférer quelques minutes d'un faux bonheur, à

une éternité réellement heureuſe. Nous ne devons nous ſouvenir de la plupart de nos Savants, que pour les plaindre, & pour déplorer l'abus qu'ils firent de leurs talents. Combien d'hommes qui brillent actuellement comme de beaux génies, qu'on loue de toutes parts, & qu'on ne pourra ſe rappeller, ſelon la Religion, ſans proſcrire leur mémoire, & déchirer leurs Ecrits !

Si l'immortalité des hommes dépendoit de nos préjugés, ſans doute les beaux eſprits dont je parle, auroient lieu d'eſpérer une réputation durable ; car combien de ſoins ne prend-on pas pour les célébrer continuellement dans des Ouvrages périodiques, & quels efforts n'emploie-t-on pas pour juſtifier leur Religion, ou plutôt pour plâtrer leur impiété, malgré des ſentiments erronés qui percent, qui les décelent, & qui annoncent un ſyſtême ſuivi d'hétérodoxie ? Mais la vérité, plus ou moins répandue dans les cœurs, ne ſera pas toujours offuſquée ; elle reprendra ſon éclat, & elle convaincra de mauvaiſe foi ceux qui auront oſé colorer le Déiſme ou le Matérialiſme, & en louer les Apologiſtes.

Heureuſe la véritable immortalité, qui, n'ayant beſoin, ni de cabales, ni de crédit, ni de préjugés, demeure toujours la même, & eſt le partage des Philoſophes Chrétiens ! On ne les voit point aller mendier des ſuffrages, ni des faveurs, ni des noms célebres pour s'illuſtrer ; ils ne veulent vivre qu'en Dieu, & c'eſt par cette raiſon que Dieu ſe complaît, en quelque ſorte, à les faire vivre dans le cœur de tous les hommes, & à rendre leur mémoire éternelle.

L'ame des Juſtes s'élance du ſein de la corruption, je veux dire, du centre d'un corps de Mort, dans le Sanctuaire éternel, & toute belle, & toute active, elle excite un ſouvenir chez les vivants, qui ranime leurs eſpérances. Auſſi lorſque nous liſons la vie des Bienheureux, & que nous arrivons à leur Mort, les idées lugubres diſparoiſſent, & nous ne voyons qu'un doux ſommeil dans leur paſſage de ce monde-ci dans l'autre. Tout ce qui n'a rapport qu'au néant, ne peut durer ; mais ce qui ſe rapporte à Dieu, ne finira point. Ce n'eſt pas avoir idée de l'immortalité, que de la croire concentrée dans la ſim-

ple étendue de quelques ſiecles. Ce qui finit, n'eſt jamais long, & l'immortalité ne peut avoir de terme.

Quelle idée puis-je avoir d'un Héros que je ſoupçonne avec raiſon condamné au tribunal de la vérité, & expiant, dans des ſupplices affreux, des exploits qu'on admire? Je ne puis certainement que m'allarmer d'un pareil ſouvenir. Il faut que notre bonheur exiſte dans le Ciel, pour avoir un droit légitime d'exciter notre admiration, ou du moins, que la préſomption ſoit en faveur du Héros; autrement nous n'admirons qu'un fantôme de vertu, injurieux à la vertu même. Qu'on liſe la Cité de Dieu, ce Livre magnifique, chef-d'œuvre du grand Auguſtin, & on ſera bientôt forcé d'avouer qu'il n'y a réellement d'immortel que les œuvres qui ont Dieu pour fin. On peut dire que cet Ouvrage eſt le dépouillement de toutes les vertus payennes, qui, réduites à leur juſte valeur, n'offrent plus à nos yeux qu'un ſimulacre de ſageſſe. Le Philoſophe Chrétien eſt un excellent Chymiſte; il décompoſe les exploits les plus éblouiſſants, & après en avoir exprimé les paſſions, les in-

térêts, & souvent les vices que la vanité colore, il les réduit à de simples squélettes. Apprécions les actions des hommes, non selon nos préjugés, mais selon les Loix de l'Eternel lui-même, qu'il est impossible de tromper.

On dira peut-être qu'on nous donne souvent pour Saints des hommes comme nous, mais que l'argent ou la cabale viennent à bout de canoniser. Il n'y a qu'une ignorance profonde qui puisse engendrer de pareils discours; mais croiroit-on que la plupart des Catholiques mêmes n'ont aucune notion des procédures & des examens qui précedent une béatification? Le savant Ouvrage de Benoît XIV. sur cette importante matiere, rend sensibles au doigt & à l'œil, la justice & la sévérité avec lesquelles on traite l'article des Canonisations. On ne s'en rapporte pas à un simple témoignage; on plaide cette cause en forme, & dans toute la rigueur, de maniere à en faire un sujet de controverse pendant des années entieres, & souvent des siecles. Si d'ailleurs il étoit vrai, comme on ose le prétendre, qu'une Canonisation fût le fruit des factions, les Papes sans doute

ne

ne manqueroient pas de déclarer Saints la plupart de leurs Prédécesseurs, & nous verrions souvent des Cardinaux augmenter les Litanies. Mais Dieu lui-même qui nous assure que la Mort de ses Saints lui est précieuse, que leur gloire vivra éternellement, & que leurs ossements seront conservés, veut accomplir ses Oracles, en inspirant à son Eglise d'exalter ceux qui l'ont mérité.

Où sont les Héros dont la gloire puisse se mettre en parallele avec celle des Saints ? Ceux-ci reçoivent journellement des hommages de tous les Peuples, & des Empereurs même qui portent leurs noms, & qui viennent se prosterner devant leurs tombeaux ; & ceux-là n'ont que de tristes mausolées, qu'on va plutôt visiter pour admirer l'ouvrage du Sculpteur, que pour honorer la mémoire du Héros. Le monde a donc beau s'efforcer d'immortaliser ses Coryphées, il est la dupe de ses efforts, puisque le plus simple Paysan ou l'Artisan le plus obscur, qui meurent en odeur de sainteté, deviennent l'objet d'un culte public.





CHAPITRE XIV.

Des Testaments.

LEs Testaments étant le prélude de la Mort, doivent nécessairement tenir place dans cet Ouvrage. Je ne puis comprendre pourquoi une matiere aussi intéressante n'a pas été plus souvent traitée. Il seroit cependant désirable qu'on apprît aux hommes, & surtout aux riches, à disposer de leurs biens d'une maniere utile pour leur ame, & honorable pour leur mémoire. On péche dans les Testaments, ou par irréligion, ou par superstition. Les uns sont avares & durs jusqu'à la fin de leur vie, & les autres font des fondations ridicules; ceux-ci enrichissent les complices de leurs débauches, & ceux-là frustrent leurs héritiers légitimes, & souvent pauvres, pour donner à des Couvents qui n'ont pas besoin. Ainsi nous perpétuons nos vices & nos préjugés jusqu'au delà du tombeau, & nous devenons coupables dans l'acte même qui

devroit réparer nos fautes, & nous en faire obtenir le pardon.

Si nous ouvrons, en effet, les Testaments de la plupart des hommes qui disparoissent successivement à nos yeux, il n'y en aura presque point où nous ne trouvions quelque clause déshonorante, & conséquemment vicieuse. Nous identifions tellement ces misérables richesses avec nous-mêmes, que nous voudrions, s'il étoit possible, les transporter jusques dans notre cercueil. On voit réellement, par la maniere dont on dispose les dernieres volontés, qu'il y a toujours un quart de réserve qu'on n'ose abandonner. » Nous craignons » de nous dépouiller, dit saint Paul, » & nous ne pensons qu'à nous re» vêtir. « En vain l'homme mourant éprouve que la destruction de son tabernacle est proche ; il s'efforce de s'accrocher à toutes les créatures, au moment même que tout lui échappe. Les Testaments, en conséquence, ne sont que l'ouvrage des passions, au lieu qu'ils devroient être le fruit de la réflexion, de la justice & de la bienfaisance. N'est-ce pas un phénomene d'entendre dire qu'un homme de mé-

rite, uniquement parce qu'il est tel, a reçu une gratification à la mort de quelque Seigneur ? Où sont les familles éplorées, que l'effet d'un Testament charitable arrache à la misere ? A peine les gens les plus riches laissent-ils à leurs domestiques & à leurs meilleurs amis, une marque de leur souvenir. Que dis-je ? on meurt au milieu des trésors, sans récompenser des serviteurs qui ont consumé leur jeunesse & leurs forces à servir leurs maîtres. On croit un ami, qu'on sait véritablement indigent, très-bien traité lorsqu'on lui donne une bagatelle en signe d'amitié.

Cependant il n'en coûte rien de faire des largesses, quand on est prêt à quitter cet univers ; de sorte qu'il faut que le cœur soit bien gangréné, pour être encore alors tyrannisé par l'avarice. Si les gens mêmes, qui ne donnent qu'à la Mort, ne font qu'un sacrifice très-peu méritoire, que sera-ce de ceux qui veulent tout emporter, & qui expirent pleins de désirs pour les biens de cette vie ? Je sais que dans les Testaments on doit toujours préférer les héritiers légitimes, sur-tout quant aux

capitaux ; mais je ſais auſſi que ſi ces héritiers ſont riches, le teſtateur peut, en conſcience, faire des largeſſes & des aumônes.

Retranchons la cupidité du monde, & nous verrons tant d'hommes de mérite qui n'ont pas de quoi ſubſiſter, aidés par des teſtateurs ſages & éclairés ; nous verrons qu'au lieu de répandre en mille portions, des libéralités d'oſtentation, qui n'enrichiſſent perſonne, & qui entretiennent ſouvent l'oiſiveté, on fera la fortune de dix ou douze perſonnes qui en ſont dignes ; nous verrons qu'on préviendra les indigents, & que très-ſouvent des gens à talents, mais ſans reſſource, apprendront à leur réveil que tel Seigneur ou tel Prince leur a laiſſé, en mourant, des penſions pour vivre. Ces temps de la primitive Égliſe, où tous les biens des fideles étoient en commun, ne reviendront-ils donc jamais ? Aurons-nous toujours le chagrin d'apprendre que des Chrétiens ſont plus attachés aux biens périſſables que les Payens mêmes, & que la Mort ne ſauroit détruire leur cupidité ?

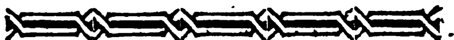
Notre eſprit, à force de vouloir raf-

finer, a gâté notre cœur : en abandonnant cette heureuse simplicité qui caractérisoit les Testaments de nos Peres, nous avons oublié leur générosité. Nous nous répandons dans de belles phrases, lorsqu'il s'agit de dicter nos dernieres volontés ; mais voilà tout ce que nous répandons. L'or, notre meilleur ami, notre confident le plus intime, est toujours l'objet que nous appréhendons de perdre. Insensés, nous voyons la tombe levée, le gouffre ouvert, qui va nous engloutir, & nous craignons encore de nous dessaisir d'un misérable argent, dont le mauvais usage deviendra peut-être tout-à-l'heure le sujet de notre damnation. Que j'aime à lire un Testament de nos Peres ! quel amour pour la Religion ! quel désintéressement ! quelle noble simplicité ! Ils commencent toujours par recommander leur ame à la sainte Trinité, & par professer leur attachement à la sainte Eglise Romaine : ils ne manquent jamais de gratifier leurs serviteurs, de parler d'eux avec toute l'humanité possible, & quelquefois même ils leur demandent pardon des peines & des scandales qu'ils leur ont donnés.

J'ai actuellement un de ces Testaments sous mes yeux, & j'en suis véritablement édifié, & en même-temps honteux de ce que nous ne pensons plus, ni n'écrivons plus avec une telle candeur.

Il semble qu'on arrache les entrailles d'un riche, lorsqu'on le supplie de laisser quelques biens, après sa mort, à des hommes qui l'ont mérité : nous ne voyons, en vérité, dans la plupart des Grands, que des manieres différentes d'être inhumains. Aussi n'est-ce pas sans fondement que l'Evangile nous dit, qu'il est impossible aux riches de se sauver. Heureux celui qui n'a de biens que pour soulager ses freres, qui leur donne & qui leur prête sans intérêt, & qui ne voulant pas cesser de rendre service en cessant de vivre, perpétue ses largesses au delà du tombeau !





CHAPITRE XV.

Des Enterrements.

QUel moment terrible que celui de notre sépulture, aux yeux d'un monde accoutumé à n'admirer que des corps, à ne jouir que des plaisirs des sens, & à ne se repaître que de vanité ! Mais quel moment fortuné aux yeux d'une Religion toute appliquée à mépriser le corps, à le regarder comme un sac de poussiere & de corruption, & à n'estimer que la vie de notre ame ! Il est donc vrai que bientôt, jettés dans une misérable fosse, sans autre société que des ténebres & des vers, que cachés sous la terre, & effacés pour jamais du nombre des vivants, nous pourrirons dans l'horreur d'un tombeau, & que nos têtes altieres, en punition de leur orgueil, seront foulées par tous les passants ! Ici l'amour-propre se confond & se désespere. Comment, on ne verra plus notre figure, on oubliera que nous avons existé ; & tout le bruit que font dans l'uni-

vers

vers les Héros & les Potentats, se dissipera tout-à-coup, ainsi que la mémoire de leur nom : quelle étonnante révolution !

Oui, je l'avoue, ce spectacle est si terrible, & si contraire à nos idées d'ambition & de grandeur, qu'on a besoin de toutes les ressources de la Religion pour n'en être pas accablé. Quel changement, d'un instant à l'autre, dans la personne d'un Grand, qui ne pouvoit dormir que dans des lits superbes, qui ne pouvoit demeurer une seule minute sans être environné de Serviteurs & de Courtisans, qui chérissoit son corps comme le bien suprême, qui le fardoit, qui le parfumoit, qui frissonnoit à la vue du moindre insecte, qui enfin adoroit les spectacles, & qui descend tout-à-coup dans un souterrein affreux, pour y demeurer seul, y répandre une odeur cadavéreuse, y être étroitement renfermé & dévoré des vers, y devenir enfin le jouet des passants qui l'écrasent sous leurs pieds, & qui insultent à sa mémoire ! La Divinité pouvoit-elle se venger d'une maniere plus terrible de l'insolence des orgueilleux ; & notre humanité pouvoit-

P

elle être plus confondue & plus dégradée ?

Nous mourons donc comme les bêtes, & comme elles nous pourrissons. Nos personnes viennent se briser contre une tombe, & s'y réduire en poudre. Terre que nous sommes, nous rentrons dans la terre: Mais une ame survit à nos corps; & de même que le chêne s'éleve d'un gland presque pourri, notre esprit s'élance du sein de la corruption, & triomphe des débris de notre humanité. Il n'y a que ce point de vue qui puisse réellement nous consoler de la triste épreuve à laquelle nos corps seront réduits; mais nous le perdons ce point de vue, pour n'envisager que de vains mausolées où notre vanité paroît encore respirer. C'est ainsi que nous trouvons le moyen de faire revivre nos passions dans le temps même qu'elles sont éteintes par la Mort, & que nous cherchons jusques dans le centre de la misere & de l'humiliation, une maniere d'immortaliser notre orgueil.

N'étoit-ce donc pas assez que l'homme insolent pendant sa vie, ne connût de loi qu'un vain amour-propre ? Falloit-il que son tombeau même devînt

un ſpectacle d'oſtentation, & que ſon propre néant s'annonçât comme un titre de grandeur ? Combien, ſous prétexte d'honorer la mémoire des Morts, n'a-t-on pas raffiné ſur l'art de bâtir & d'orner des ſépulcres ? La ſculpture n'emploie preſque plus ſon ciſeau, qu'à tailler des marbres à la gloire des Grands; & un enterrement qui confond le Souverain avec le Sujet, le Savant avec l'Ignorant, & qui met les hommes de niveau avec les bêtes mêmes, ne ſeroit pas ſelon nos uſages, ſi, par une pompe toute mondaine, il ne flattoit la vanité des riches. On ne peut concevoir comment, dans le ſein d'une Religion telle que la nôtre, qui eſt toute humilité, & dans le moment même où nous rentrons tous en terre, notre origine commune, nous avons oſé imaginer des diſtinctions entre la ſépulture des riches & des pauvres. C'étoit là l'inſtant où la vérité devoit reprendre ſes droits, & où il falloit montrer à l'homme que nous ſommes tous égaux, quant à l'eſſence, & qu'il n'y a que le titre de Chrétien dont on puiſſe s'honorer à la Mort.

Mais comment veut-on guérir les hommes de leur orgueil, si l'on ose, dans le sein de l'Eglise même, diviniser, en quelque sorte, les Grands du monde, & mépriser les petits, au point de ne leur accorder qu'à regret la sépulture qui leur est due par préférence ? Les pauvres sont les véritables amis de Dieu, & ce sont eux, par conséquent, qu'on devroit inhumer avec solemnité. Si la terre, trop ingrate, n'a pu les nourrir pendant leur vie, qu'elle leur donne, du moins, un asyle après leur Mort. La Religion voudroit que ses enfants, qui sont régénérés aux mêmes Fonts-Baptismaux, qui communient à la même Table, fussent également enterrés ; & si on ne le fait pas, ce n'est que parce que l'orgueil & la cupidité prévalent sur les saints Canons mêmes. Saint Bonaventure se plaignoit amérement de ce que certains Ministres, qu'il nomme oiseaux de proie, se repaissoient de corps morts, & mettoient à contribution les cadavres. Il faut donner gratuitement ce qu'on a reçu gratuitement ; & quoique le Prêtre doive vivre de l'Autel, il ne peut, en conscience, enterrer

indécemment un pauvre ; parce qu'il n'a pas de quoi payer, ni dévorer la ſubſtance des enfants, pour enterrer magnifiquement les peres.

Quoi qu'il en ſoit, le Philoſophe n'eſt point dupe de la pompe profane qui accompagne les Grands juſqu'à leurs tombeaux ; il démêle leurs oſſements infects, & il n'apperçoit, dans leurs mauſolées, que l'anéantiſſement parfait des honneurs de ce monde, qu'on tâche inutilement de rendre immortels ; il ſe figure le Prince devenu fumier, ainſi que le Payſan, & il gémit bien ſincérement de voir des Miniſtres d'un Dieu qui ne prêche que la pauvreté, rejetter les pauvres comme un objet de rebut, & vouloir à peine les enterrer. Ce ne ſont point ici des ſatyres, mais de juſtes remarques ſur des abus que l'Egliſe elle-même déſavoue, & qu'elle devra bientôt réformer d'une maniere éclatante, ſi elle ne veut pas voir l'héritage du Seigneur en proie à la cupidité du ſiecle. S'il ne s'agiſſoit que de faire transférer des os, à l'exemple des Patriarches, pour ſe réunir avec ſes peres, cela feroit auſſi louable qu'ancien ;

mais des hommes tout profanes, qui n'ont vécu qu'au gré du monde, brillent dans des mausolées dont la magnificence le dispute aux Autels du vrai Dieu. Toute sépulture devroit être un lieu d'humiliation, & celle des riches est un théâtre d'orgueil: c'est bien mal choisir son champ de gloire, que de placer sa vanité dans un sépulcre, au milieu de la pourriture & des vers.

Boileau disoit, comme une chose extraordinaire, que la vanité loge dans la crasse du froc; mais n'est-il pas bien plus étonnant de la voir dans les horreurs d'un tombeau? Quelle misere! Les Saints ont voulu être enterrés sans cercueil, sans épitaphe, & sans aucune marque de distinction, pensant que la poussiere, rendue à la poussiere, ne méritoit pas la moindre attention; & les mondains ordonnent des mausolées pompeux & des éloges flatteurs qui les illustrent. Comment tout cela s'accorde-t-il?

Mais ce qui doit davantage nous affliger & nous surprendre, c'est de voir que très-souvent on ose consacrer des Oraisons funebres à l'imposture, & déifier, dans la Chaire de Vérité, des

hommes qui ont vécu en bêtes. L'Esprit saint nous recommande de ne louer qu'après la Mort ; mais malheur à ceux qui sont assez téméraires pour faire servir la Religion à de faux éloges, & qui, dans le moment même qu'une triste sépulture vient anéantir l'homme en quelque sorte avec toutes ses grandeurs, font des généalogies orgueilleuses & tout-à fait ridicules. L'Orateur croit se justifier en annonçant qu'il ne parlera point de telle victoire ou de telle alliance, quoiqu'alors il dise tout ce qu'on peut dire de plus flatteur ; mais la verité n'en souffre pas moins, & c'est un art indigne d'un ministere tout saint, tel que celui de la Prédication.

Gémissons de voir les hommes esclaves de tant de passions ; pensons que, selon la remarque d'Horace, celui qui a le Ciel pour pavillon, n'a pas besoin d'une urne ; & ne voyons dans un enterrement qu'un spectacle d'humiliation & d'effroi. Je frissonne, je l'avoue, & toutes les facultés de mon ame s'ébranlent, lorsque des ossements & de la terre, venant à tomber pêle-mêle sur un cadavre qu'on jette dans la fosse, excitent un bruit sourd & confus. Voi-

là donc le moment, dis-je en moi-même, où l'homme effacé ſans retour pour ce monde, va ſe perdre dans le ſein de la corruption; voilà le moment où il va payer, par une affreuſe ſolitude, & par un ſilence imperturbable, ſa diſſipation & ſa vanité; voilà le moment où chacun va l'oublier & l'abandonner pour jamais aux ſecrets impénétrables de l'Eternel! Si l'on répand quelques larmes aux enterrements, & encore n'y a-t-il que les Italiens & les Français qui ſatisfaſſent à ce devoir d'humanité, bientôt les pleurs tariſſent, & on ne ſe ſouvient plus de la perſonne qu'on regrettoit juſqu'au déſeſpoir. On l'abandonne à la *ſainte* horreur de nos Egliſes, où les Morts, dans l'affreuſe nuit du tombeau, ſe conſument inſenſiblement.

Convenons donc qu'un enterrement trouble étonnamment nos idées, & que lorſqu'un Prêtre, vêtu de noir, au milieu d'une multitude de torches funebres & d'une famille éplorée, prononce, d'une voix lugubre, ces terribles paroles: *N'entrez point, Seigneur, en jugement avec votre ſerviteur;* convenons qu'il s'éleve dans l'ame un cer-

tain mouvement qu'on ne peut définir, & qui nous faiſant craindre pour nous-mêmes, ſemble déjà ouvrir notre tombeau. Il n'y a qu'une foi bien vive qui puiſſe nous élever au deſſus des horreurs que le ſon lugubre des cloches & les prieres ſuppliantes de l'Egliſe, excitent naturellement dans notre eſprit, quand on fait les obſeques de quelqu'un. Je puis dire qu'alors la frayeur ſe change en eſpérance, & qu'on ne regarde plus un ſépulcre que comme une ſolitude déſirable. Il y a des perſonnes qui, dans une douce rêverie, favoriſées par l'aſpect d'un mauſolée, trouvent mille fois plus de plaiſir à lire des épitaphes & à méditer ſur la Mort, qu'à ſuivre le train du monde, & à jouir de ſes ſpectacles & de ſes fêtes. Voilà de la volupté bien triſte, dira-t-on; mais du moins c'eſt une volupté véritable, qui nous rappelle à nous-mêmes; au lieu que les joies de cette vie ne ſont qu'une illuſion, qui nous diſtrait & qui nous abrutit.





CHAPITRE XVI.

De la Résurrection.

TOute la nature nous annonce la résurrection des corps. Les arbres & les fleurs en sont une si vive image, que l'instant qui doit nous ranimer au fond de nos tombeaux, peut s'appeller un printemps. Nous sortirons du sein de la poussiere comme l'épi; nos os épars se réuniront à la voix de celui qui les forma de rien, & reprendront leur premiere configuration, mais d'une maniere vraiment merveilleuse. » Le corps est jetté en terre, » dit saint Paul, comme un corps » corruptible & tout-à-fait animal, » & il ressuscitera tout spirituel & » tout immortel. «

Les différents êtres que Dieu anime, vivent & meurent d'une façon qui leur est propre. Les plantes se dépouillent chaque Automne, & se renouvellent chaque Printemps; les insectes rentrent en terre certains mois, & revivent par la suite; toutes les sub-

ſtances ſe tranforment & prennent une nouvelle maniere d'être. Ainſi nous mourons pour reparoître après un certain temps. Je n'examine point ici s'il nous étoit plus avantageux d'exiſter comme les arbres, qui, pendant des ſiecles entiers, meurent & renaiſſent chaque année. Il ſuffit que Dieu ait partagé l'homme animal entre une vie très-courte & une mort très-longue, pour qu'on doive s'en contenter. Il aura voulu ſans doute abréger, en faveur de notre ame, la triſte humiliation qu'elle éprouve en languiſſant dans un miſérable corps; il aura voulu qu'il y eût un intervalle immenſe juſqu'à la réſurrection, pour nous montrer que l'eſprit ſait penſer indépendamment de toute matiere; que c'eſt la plus étrange folie d'oſer identifier deux ſubſtances auſſi diſparates, & que mille ans devant l'Eternel ſont beaucoup moins qu'un jour.

Il n'y a rien, en effet, qui différencie mieux à nos yeux l'ame & le corps, que leur ſéparation. L'ame retourne à Dieu, ſon principe & ſa fin; le corps rentre en terre, ſon centre & ſon origine : l'ame devient plus active, plus

pénétrante, plus lumineuſe; le corps devient plus opaque, plus lourd, plus hideux : l'ame ſe ſoutient par ſa propre eſſence, qui ne peut périr ; le corps tombe par ſon propre poids, qui n'a plus d'appui : l'ame ſe répand dans l'immenſité de Dieu même ; le corps ſe reſſerre dans les bornes d'un cercueil : l'ame s'exhale en une multitude de penſées toutes ſublimes ; le corps ſe diſſipe en vapeurs dont on ne peut ſupporter l'infection.

Il paroît, ſans doute, bien étonnant que nos cops, répandus dans tous les êtres par la tranſmutation continuelle de la matiere, puiſſent ſe réunir un jour ; mais la Toute-Puiſſance connoît-elle des obſtacles ? & l'univers entier, tiré du néant même, nous permet-il de douter de la réſurrection ? Toutes les graines qui pourriſſent, & qui enſuite germent & fleuriſſent, nous inſtruiſent de la deſtinée de nos corps ; les inſectes en font autant. Combien le ver à ſoie n'éprouve-t-il pas de différentes tranſmigrations, avant de ſe changer en papillon ? Qui croiroit, en le voyant mort ſous la figure d'une eſpece de feve, qu'il doit

revivre & paroître avec plus de vigueur & d'éclat ? La nature vient à l'appui de la Religion même, pour nous confirmer les témoignages de notre Foi : elle nous fait voir, dans ses pétrifications & crystallisations, une image du changement qui doit un jour s'opérer en nous.

Mais quel sera l'espace où les corps de tous les hommes ressuscités pourront se rassembler, lorsque la voix de l'Eternel ranimera leurs cendres ? Il est presque démontré que la terre telle qu'elle est, ne sera point assez vaste. Dieu qui, pour me servir de l'Ecriture, étend les Cieux comme un manteau, pourroit sans doute élargir la terre ; mais ses voies toujours simples, paroissent s'y opposer ; de sorte que peut-être les planetes serviront d'emplacement aux corps ressuscités. » Nous se» rons ravis dans les airs, dit saint » Paul, & nous irons au devant de » JESUS-CHRIST. « *Rapiemur in nubibus obviàm Christo in aëra.* Figurons-nous ici Dieu assis sur les nues au milieu de toutes les planetes, qui, comme autant de mondes, contiendront toutes les générations. Quel ma-

gnifique ſpectacle ! N'annonce-t-il pas un Etre immenſe dans ſes ouvrages ?

Si l'on eſt perſuadé, comme toute l'Aſtronomie ne permet pas d'en douter, que ce Aſtres qui roulent ſur nos têtes, ſont d'une étendue prodigieuſe, & bien plus vaſtes que cette terre, on peut les regarder comme notre habitation future, ou il faudroit reconnoître, contre toute évidence, que les étoiles & les planetes ne ſont que des points auſſi petits qu'ils nous paroiſſent ; car Dieu qui ne fait rien d'inutile, qui nous aſſure que l'univers n'a été créé que pour l'homme, & qui ne nous parle que de deux ſortes de créatures intelligentes, ſavoir les anges, & nous, ne permet pas de ſuppoſer les Cieux habités par des êtres d'une eſpece inconnue.

Les planetes peuplées comme certains Philoſophes le ſuppoſent, ne ſont qu'une belle chimere embellie par le jeu de l'imagination, & propre à faire un agréable Roman, tel que la *Pluralité des Mondes* ; mais les planetes, réſervées pour nous ſervir un jour d'habitation, ont au moins de la vraiſem-

blance. Nos corps ſpiritualiſés, radieux, tranſparents, ſuivront la rapidité de notre eſprit, & paſſeront, avec la même agilité, d'une étoile dans une autre; de ſorte que, répandus dans l'immenſité des Cieux, nous parcourrons les airs : *Rapiemur in nubibus, & ſemper cum Domino erimus.*

Les Phyſiciens, qui n'ont pu juſqu'ici deviner l'uſage de tant d'étoiles immenſes qui ne nous ſemblent que des étincelles ou des diamants, & qui n'ont aucune proportion avec cette terre, auroient dû entrevoir qu'elles ſeront la demeure des corps reſſuſcités; mais ſoit qu'on affecte de ne vouloir jamais concilier la Phyſique avec la Religion, ſoit qu'on craigne de contredire les opinions communes, on aime mieux ſuppoſer des créatures inconnues dans les aſtres, que de les regarder comme notre futur domicile.

L'Ecriture, en nous aſſurant que les cieux & la terre paſſeront, ſemble nous faire entendre qu'il y aura dans l'univers une terrible révolution, puiſqu'elle nous dit ailleurs que la terre ſera toujours ſtable, & qu'elle ne périra jamais. *Terra in æternum ſtat. Non in-*

clinabitur in sæculum sæculi. Si l'on eût bien pris ces paroles dans leur sens, on auroit compris qu'elles ne veulent pas dire que la terre est immobile, ainsi que le prétendoient les antagonistes du fameux Galilée, mais que la terre subsistera toujours. D'ailleurs, cette idée s'accorde parfaitement avec les notions que nous avons de la matiere, qui ne faisant que changer de forme continuellement, ne s'anéantit jamais. Saint Pierre, outre cela, nous déclare formellement que les éléments seront purgés par le feu; d'où il s'ensuivroit que la terre étant purifiée, resteroit dans l'ordre des planetes, & auroit la même destination.

Les damnés, selon cette opinion, pourroient habiter le soleil; je dis opinion, car je ne prétends point ici donner des hypotheses pour des vérités : je sais combien l'esprit humain est sujet à se tromper dans ses conjectures, & combien on doit parler modestement, lorsqu'il s'agit de combattre les idées générales. Mais je voudrois bien savoir pourquoi l'Ecriture, qui ne parle pas en vain, appelle toujours le Ciel notre récompense, si le

Ciel

Ciel que nous voyons n'eſt qu'une chimere par rapport à nous. Pourquoi la perſpective d'un univers immenſe, & vraiment magnifique, nous eſt-elle dérobée, ſans nous offrir d'autre ſpectacle que quelques points de lumiere preſqu'imperceptible ? Pourquoi nos corps ne devant pas périr, le ſoleil qui leur paroît ſupérieur, périra-t-il ? & pourquoi, devant reprendre nos ſens, ne trouverions-nous rien de ſenſible dans l'autre vie ? Convenons donc qu'il y a au moins des vraiſemblances que nous habiterons le firmament, & que c'eſt là où JESUS-CHRIST regnera éternellement avec ſes Saints.

L'opinion d'ailleurs qui ſuppoſe les planetes habitées par les hommes reſſuſcités, trouve un nouveau motif de crédibilité dans la ſpiritualité des corps, qui ſeront alors pénétrants comme l'eſprit. Il faudra ſans doute des eſpaces où nous puiſſions faire uſage de nos nouvelles facultés ; & puiſque nous les trouvons dans les Cieux, pourquoi en ſuppoſer d'imaginaires, & ne pas croire que nous y ſerons placés ? Ajoutons que des Livres très-orthodoxes ont ſoutenu d'après l'Apocalypſe, qui pa-

roît l'insinuer, que la terre ne périroit point, & que ce sentiment est aujourd'hui adopté par plusieurs Théologiens. Peut-être Dieu fixera-t-il, au Jugement dernier, les astres qui sont roulants, en les dégageant de nuages, & en leur laissant à chacun leur même degré de lumiere & de chaleur. Mais c'est ici que l'esprit humain doit s'arrêter, & confesser que les voies de l'Eternel sont un abyme impénétrable.

Je ne sais pourquoi l'on nous parle toujours des souffrances que les damnés éprouveront dans leurs corps, pendant qu'on ne nous dit jamais un mot des sensations sublimes que les Elus devront naturellement avoir. Il faut sans doute qu'il y ait une justice distributive, & que Dieu, qui punira les corps qui auront participé aux démérites de l'ame, récompense ceux qui auront servi d'instrument à ses bonnes œuvres; aussi pouvons-nous assurer que tout corps qui ressuscitera pour la gloire, ressentira, d'une maniere ineffable, des plaisirs, mais si purs, si merveilleux & si supérieurs à nos sensations actuelles, que les Mahométans devroient rougir d'admettre un Paradis tout char-

nel. Nos goûts ne ſont ici-bas que de foibles chatouillements, beaucoup plus propres à nous ſéduire qu'à nous flatter ; mais ces mêmes goûts, épurés dans le Ciel même, & devenus les modifications d'un corps ſpiritualiſé & d'une ame toute remplie du Bien ſuprême, acquerront une ſublimité vraiment inconcevable. Nous ne connoiſſons, ſur cette terre, d'autres goûts que de ſentir, boire & manger ; mais la Divinité, inépuiſable en richeſſes, ne peut-elle pas faire éprouver à nos corps des milliers de ſenſations que nous ignorons ?

On ne ſauroit s'imaginer combien un corps glorieux doit avoir de prérogatives : outre qu'il ne peut plus périr, ni s'altérer, il n'eſt retardé par aucun obſtacle ; il peut, ainſi que l'eſprit, pénétrer un mur, ſe tranſporter dans un clin d'œil aux régions les plus éloignées. Les Juſtes reſplendiront comme le ſoleil ; & de même que la chair des poiſſons differe de celle des oiſeaux, les corps reſſuſcités auront des propriétés diſtinctives. Déja nous appercevons un rayon de la gloire dont Dieu revêtira ſes Saints au grand jour de

la manifestation, dans les honneurs que l'Eglise leur rend : ils brillent sur nos autels, où chacun va les révérer comme les temples de l'Esprit saint.

Un corps plein de besoins & d'infirmités, n'est qu'un spectacle hideux ; mais un corps transformé dans une lumiere incorruptible, mérite des hommages & de l'admiration. Combien la Résurrection générale n'opérera-t-elle pas de changements ? combien n'en serions-nous pas frappés, si elle étoit souvent présente à notre esprit ? Nous aurions sans doute grand soin de ne pas profaner nos corps, & de ne pas les faire servir à la vanité du monde ni à sa corruption. Saint Jérôme disoit qu'il lui sembloit toujours entendre la trompette qui doit ouvrir les tombeaux & ranimer les morts. Ce champ, couvert d'os arides que vit le Prophete Ezéchiel, est la parfaite image de la Résurrection que nous attendons. Les nerfs & les chairs vinrent aussi-tôt couvrir ces ossements ; & l'Esprit de vie soufflant des quatre parties du monde, des corps animés se leverent, & formerent une armée prodigieuse.

Je sais que nos incrédules regardent la Résurrection comme une fable qui n'a pas même d'apparence ; mais il ne s'agit que de faire un symbole de leurs absurdités, & de le leur opposer pour leur fermer la bouche & les couvrir de confusion : c'est la méthode qu'a suivi le célebre Adisson. Il a rédigé sur deux colomnes la croyance des esprits forts & la nôtre ; & il faut avouer qu'en lisant la profession d'incrédulité de nos Philosophes modernes dans tous ses articles, on reconnoît que par-tout ils déraisonnent, & que leurs rêveries sont mille fois plus incroyables que nos mysteres. Mais pourquoi répondre à des hommes qui se font gloire de ne plus l'être ? Laissons-les jouir de l'*animalité* qu'ils adoptent, & traitons-les selon leurs principes. On ne s'amuse pas à disputer avec des singes ou des chevres.

Revenons à notre sujet. Il y a des corps, qui quoiqu'en terre depuis long-temps, semblent déja posséder l'incorruptibilité qui doit être notre partage après la résurrection. Cependant, comme cette espece de phénomene peut naître de mille causes diffé-

rentes, on ne peut pas en inférer qu'une personne est sainte, parce que son corps ne pourrit pas. Il y a des terres propres à conserver les cadavres. Aussi le Pape Benoît XIV. déclare-t-il formellement dans son Livre de la Canonisation des Saints, que l'incorruptibilité des corps n'est point une preuve de sainteté. Si ce prodige venoit à l'appui de plusieurs autres, alors la these deviendroit différente. J'ai d'ailleurs remarqué que la plupart des corps que le peuple nous vante, comme s'étant parfaitement conservés, ne sont réellement que des squélettes; témoins saint Charles à Milan, sainte Rose à Viterbe, sainte Catherine à Bologne. Les Bienheureux n'ont pas besoin d'une telle prérogative pour constater leur gloire, d'autant plus que dans l'Eglise même Schismatique, comme à Kiovie, on voit un nombre surprenant de corps qui réellement sont intactes, & n'ont pas la moindre marque de corruption.





CHAPITRE XVII.

Des Apparitions.

IL n'y a peut-être point de matiere ſur laquelle on ait moins bien écrit que ſur celle des Apparitions. Que ſignifient les Livres de Langlet du Freſnoy ſur les Revenants, & ceux de Dom Calmet ſur les Vampires ? En eſt-on plus inſtruit après de pareilles lectures ? Ou nos Ecrivains, en eſprits indécis, laiſſent la choſe douteuſe ; ou, en eſprits forts, ils nient toute apparition. Il falloit s'en tenir ſimplement à l'Ecriture, & l'on auroit évité les deux écueils dont nous venons de parler. Il eſt indubitable qu'on ne peut conteſter toute viſion, ſans nier les Hiſtoires les plus authentiques. Samuël ſe fit voir à Saül, Onias aux Machabées, & pluſieurs Saints apparurent dans Jéruſalem à la Mort du Sauveur. JESUS-CHRIST lui-même, après nous avoir dit dans la Parabole du mauvais Riche, qu'on ne paſſe point de l'Enfer au ſein d'Abraham, ne tient-il pas le même langage,

lorsqu'il s'agit d'envoyer quelqu'un des Morts ici-bas ? » Les freres du mauvais » Riche, ajoute-t il, ont les Prophetes » & la Loi, & ils ne se converti- » roient pas davantage, quand même » on iroit les avertir. «

D'ailleurs, par la même raison que l'accord de toutes les Nations à reconnoître un Dieu, forme un argument en faveur de son existence, on peut dire que tous les Peuples de l'univers, si différents par leurs mœurs, leur caractere & leurs préjugés, n'ont pu concourir à admettre des Revenants, s'il n'y en avoit jamais eu. Les Anciens comme les Modernes, les Juifs comme les Chrétiens, les Mahométans comme les Brames, les Peres comme les Egyptiens, les Grecs comme les Romains, tous supposent & croient des apparitions : Platon en parle, ainsi que Cicéron, Pline, & tant d'autres qu'il est inutile de citer. Tout cela prouve au moins le dogme de l'immortalité de l'ame ; & conséquemment l'opinion que les Morts peuvent revenir, n'est point une opinion à rejetter. Nous devons nous en servir pour fermer la bouche à ces demi-Philosophes

ſophes, qui prétend anéantir l'homme. On n'a jamais imaginé qu'un cheval ou qu'un chien duſſent apparoître, quoiqu'ils meurent ainſi que nous.

Ce n'eſt pas que je veuille ici juſtifier l'idée qu'on ſe fait des Revenants, puiſque je la trouve même injurieuſe à la grandeur de Dieu. Comment ſe perſuader que des ames n'ont reçu en partage l'immortalité que pour venir tirer des rideaux, ſecouer des portes, jouer à la boule, & ſe plaire à effrayer les vivants, ſans aucune fin ? Voilà cependant à quoi aboutiſſent les Revenants, de l'aveu de tous ceux qui les admettent. Que ne dirions-nous point ici des Gnomes, des Sylphes, & de tous ces Eſprits élémentaires que l'imagination réaliſe, & qu'on ſuppoſe avoir des relations avec certains hommes privilégiés ? J'ai connu des Dames perſuadées de l'exiſtence des Génies, au point de croire réellement qu'elles s'entretenoient avec eux, & que par leur miniſtere elles liſoient dans l'avenir. C'eſt en conſéquence de ces rêveries, que nous ne voyons guere d'Hiſtoires de Rois & d'Empereurs, (qu'on veut toujours rendre merveilleuſes,) où l'on ne

fasse mention de Génies familiers. Ces fables auroient au moins une apparence de vérité, si l'on attribuoit aux Démons ce qu'on prête aux Génies. Il est de foi que des Esprits de ténebres sont répandus dans les airs, selon ce que dit Saint Paul; que depuis leur chûte ils ne travaillent qu'à perdre les hommes; qu'ils tournent sans cesse autour de nous comme des lions rugissants, pour nous dévorer, & qu'ils se transforment en Anges de lumiere, lorsqu'ils veulent nous séduire.

Le Diable, selon le langage de tous les Peres, étant le plus habile Physicien, & le plus propre à fasciner les yeux, fait sans doute des prestiges. Les Enchanteurs de Pharaon ne changeoient la verge en serpent que par son ministere. Simon le Magicien ne fut élevé dans les airs que par son pouvoir. Apollonius de Tyane, qui, au rapport de tous les Historiens, opéroit des prodiges extraordinaires, employoit sûrement les artifices du Démon; encore aujourd'hui jusques sous nos yeux, la Secte des Secouristes, qui dans Paris se signale par des phénomenes les plus surprenants, paroît n'agir que

par l'impulſion du malin Eſprit. Il ſuffit de lire Job, pour ſe convaincre combien le Diable, fertile en ruſes & en malices, peut nous ſéduire. Peut-être eſt-ce lui, qui ſe mêlant avec les tonnerres, fait mille tours d'adreſſe que nous ne pouvons expliquer phyſiquement.

Quant aux viſions, je crois que ſi, dans certaines occaſions très-rares, Dieu permet l'apparition d'un Mort, cette apparition n'eſt qu'une ombre étrangere à la perſonne qu'elle ſemble repréſenter. Car outre qu'un eſprit dégagé de la matiere, n'a plus rien de ſenſible, il demeure, après la Mort, attaché à Dieu, comme rémunérateur ou vengeur, d'une maniere imperturbable. Peut-être même que l'ame qui paroît ſe repréſenter, ignore elle-même cette repréſentation ; ainſi tous les jours notre ombre ſe fait voir dans quelqu'endroit, ſans que nous y penſions, & que nous en ayons la moindre idée.

Mais finiſſons cet article, d'autant mieux qu'en parlant de viſions, nous riſquerions beaucoup de ne donner que les nôtres. On croit communément que, ſi quelque Mort apparoiſſoit,

l'évangile n'auroit pas de contradicteurs & chacun feroit pénitence; mais on se trompe : bientôt on se familiariseroit avec les visions, si elles étoient fréquentes, au point de n'en être plus touché, & tous ceux qui n'en auroient rien vu, persisteroient à douter ; de sorte qu'il faudroit dans le monde autant de Revenants, qu'il y a de personnes vivantes. Il seroit, en conséquence, très-facile de démontrer que les apparitions auroient beau se multiplier; le monde iroit toujours son train. La Foi d'ailleurs, qui doit être notre partage, comme une occasion de mériter, n'auroit plus lieu. Nous ne devons donc pas entendre, par les suites de la Mort, ces visions ridicules & puériles que les Anciens nommoient *Lémures*, & que nous appellons *Revenants*, *Esprits* ou *Vampires*. La Mort n'entraîne après elle que l'inaction du corps, & l'union immédiate de l'ame avec Dieu, notre principe & notre fin ; & si quelquefois certains hommes choisis ont été favorisés par des apparitions, c'est un miracle dont on ne peut se servir pour autoriser le retour des Esprits.

Lorsque nous saurons imposer silen-

te à nos ſens, & maîtriſer notre imagination, nos frayeurs ceſſeront, & nous reconnoîtrons des fauſſetés ou des puérilités dans la plupart des hiſtoires qu'on nous fait des Revenants. Hélas! cette terre n'eſt pas un ſéjour ſi gracieux, pour que les ames ne puiſſent le quitter, & pour qu'elles s'y complaiſent de maniere à venir nous diſtraire & nous tourmenter; mais éblouis des charmes de ce monde, nous ne ſaurions nous perſuader qu'on puiſſe réellement l'abandonner, de même que nous croyons toujours qu'un Eſprit doit apparoître avec ſon corps, dans le temps qu'ils s'en eſt dépouillé. Si l'on alloit à la ſource de ce qui cauſe nos frayeurs, on verroit que le vent, le clair de lune, ou le bruit excité par le mouvement de quelques animaux, ſont le ſujet ordinaire de notre peur. Combien de fois des voleurs, ou des intrigues de Domeſtiques, n'ont-ils pas donné occaſion à des hiſtoires de Revenants! Les Spectres que nous nous figurons, ne ſortent pas des tombeaux, mais de notre cerveau, qui ſe trouble & qui s'offuſque.

Tout le commerce que nous pou-

vons maintenant avoir avec les Morts, est celui des prieres. Mais il est ridicule de s'imaginer que des ames occupées à satisfaire à la justice de Dieu, viendront nous tirailler & nous secouer, pour nous forcer à prier pour elles. On remarque que plus les Pays sont ignorants, & plus on croit aux Revenants ; j'adopte bien volontiers ce proverbe : *Il faut plutôt avoir peur des Vivants que des Morts*. Ces fantômes qu'on apperçoit souvent dans les cimetieres, ne sont que des exhalaisons qui, sorties du fond des tombeaux, prennent, sur les fosses, la même figure que les personnes enterrées ; mais quand même l'ombre d'un Mort se rendroit sensible, quel mal pourroit-elle nous faire ? Effrayons-nous à la vue de nos crimes & de nos passions ; voilà des Spectres réels qui se promenent au milieu de nous, & que nous devons travailler à dissiper. Avoir peur des Morts, c'est avoir peur de soi-même, puisque bientôt nous serons comme eux.

Je n'ai point prétendu, dans toutes ces observations, insulter à la foiblesse de ceux qui s'allarment à l'aspect d'un cadavre, ou au souvenir d'un homme

mort. Je ſais qu'il y a des perſonnes naturellement puſillanimes, & que, vouloir exiger d'elles qu'elles n'aient point de peur, ce ſeroit demander l'impoſſible. La peur n'eſt, pour l'ordinaire, qu'un ébranlement dans nos fibres & dans nos organes, & tout le monde ſait que les uns ont les fibres plus délicates que les autres. Il y a des hommes incurables en fait de peur, parce qu'il faudroit les dénaturer pour les guérir. La frayeur ne raiſonne point, & elle n'attend pas le moment de la réflexion, puiſqu'elle n'eſt qu'une ſecouſſe qui remue toute la machine, de même qu'un coup de canon fait treſſaillir la perſonne la plus intrépide, lorſqu'elle ne s'y attend pas.

Voilà le Chapitre des Apparitions fini, & on n'en ſera pas plus avancé; mais du moins n'avons-nous pas donné dans le travers de *Langlet* & de *Calmet*, qui racontent mille hiſtoriettes ridicules, pour laiſſer enſuite la queſtion indéciſe. La queſtion, ſelon nous, eſt décidée; les Morts ne reviennent point, & ils n'ont que faire de revenir, à moins que, dans un cas extraordinaire, Dieu, devant qui tous

les hommes sont toujours vivants, ne permette une apparition, ou pour faire connoître ses volontés d'une maniere indubitable, ou pour faire rentrer quelque pécheur en lui-même.

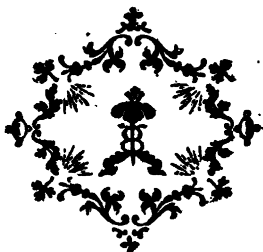
Le Tableau de la Mort que nous venons d'offrir au Public, paroîtra sans doute imparfait, puisqu'il n'y a que la Mort elle-même qui puisse y donner le dernier coup de pinceau. C'est alors qu'elle achevera sur nos personnes ce que nous n'avons fait qu'ébaucher en idée. Dieu veuille qu'elle nous trouve dans une disposition qui nous rende propres à jouir de ce bonheur éternel dont nous avons parlé. Que la Mort nous écrase donc, qu'elle nous pulvérise, & qu'elle nous efface à jamais du nombre des vivants, pourvu que nous respirions dans le sein d'Abraham. L'éternité sera assez longue pour nous reposer, & assez délicieuse pour nous dédommager des sépulcres qui nous engloutissent, des vers qui nous dévorent, & de l'affreux oubli dans lequel nous tombons.

Si, par hazard, la Morale de ce Livre a trouvé quelques partisans, je les supplie de ne pas s'en tenir à la

lettre, & de ne pas jetter ſimplement un coup d'œil ſur le Tableau de la Mort. Il n'y a pas une meilleure pratique pour ſe diſpoſer à bien mourir, que de réciter ſouvent les prieres que l'Egliſe nous dira, lorſque nous ſerons agoniſants : elles ſont ſans doute bien lugubres ; mais au milieu de l'horreur qu'elles inſpirent, elles relevent nos eſpérances, & elles nous conſolent de notre mortalité.

O vous qui tenez maintenant ce Livre entre vos mains, ne le quittez pas, ſans avoir repaſſé ſérieuſement en vous-mêmes les terribles vérités qu'il contient, & ſans vous en faire l'application. Souvenez-vous que tout paſſe, & que tout-à-l'heure vous vous trouverez à la fin de votre vie, comme vous vous trouvez maintenant à la fin de cet Ouvrage ; ſouvenez-vous que ces yeux qui parcourent actuellement ces lignes, ſe détacheront bientôt de votre tête, & qu'ils ſe deſſécheront ; ſouvenez-vous que cet eſprit qui penſe préſentement en vous, & qui voudroit faire taire vos paſſions, va ſe trouver inceſſamment en préſence de Dieu même, ſans voile, ſans amis, ſans appui,

comme une créature toute défectueuse & toute tremblante peut être en face de son Créateur; souvenez-vous enfin que l'Auteur de ce Livre, ayant écrit sur la Mort, mérite, en quelque sorte, que vous le recommandiez à la miséricorde de l'Eternel, lorsqu'il aura terminé sa vie.





DIALOGUE

Entre un Mort & un Vivant.

ONUPHRE.



EST-- IL donc vrai, que ſurvivant à votre propre corps, vous exiſtez dans une région toute intellectuelle, où les Eſprits ne converſent entr'eux que par le miniſtere des penſées, qu'ils ont la vertu de ſe rendre communicatives? Eſt-il vrai qu'abſorbé dans l'eſſence de Dieu même & de ſes perfections, vous contemplez la vérité ſans diſtraction & ſans nuage? Mais comment, *Palmire*, eſt-ce bien vous?

PALMIRE. N'êtes-vous pas téméraire d'interroger les Morts? Cependant comme je connois la pureté de vos intentions, & que je me ſouviens encore des entretiens que nous avions en-

ſemble, lorſque j'habitois la vallée de larmes où vous êtes, je veux bien vous répondre; mais n'allez pas, en eſprit curieux, me faire des queſtions au deſſus de votre portée? Penſez que vous êtes encore mortel, & qu'une ame, unie à un corps, n'a ni le droit ni la faculté de s'élever comme un pur Eſprit. Oui, je ſuis tout en Dieu, & mon être, que vos incrédules croient anéanti, n'a jamais eu plus de pénétration & plus d'activité, que depuis le moment où j'ai ceſſé de vivre en apparence. Les ſens qui vous dominent & qui vous offuſquent, vous dérobent maintenant l'idée qu'on peut ſe former de notre ſéjour de lumiere & de repos. Nous avons l'immenſité même pour eſpace, l'infinité pour connoiſſance, l'éternité pour vie, la toute-puiſſance pour appui, la bonté primitive pour aſpect, l'immutabilité pour certitude. Dieu, ſouverainement heureux par la contemplation de lui-même, ſe communique à nous d'une maniere ineffable, & remplis de cette plénitude, nous nous communiquons mutuellement nos penſées, nos joies, nos extaſes, nos tranſports. Nos êtres ſe voient les uns les au-

rées, parce qu'ils voient en Dieu, & les mondes poſſibles, & les mondes réels, & toutes les intelligences qui exiſtent & qui exiſteront à jamais.

ONUPHRE. Où me tranſportez-vous, trop heureux *Palmire !* Quelle différence de votre ſéjour au nôtre ! Ici nous combattons, là vous triomphez ; ici nous languiſſons, là vous vivez. Que ne puis-je appercevoir une étincelle de cette lumiere incorruptible qui vous pénétre, ſentir quelqu'écoulement de ce bonheur immenſe qui vous rend impeccable, impaſſible, imperturbable, immortel ! Miſérable terre ! quelle habitation que la tienne ! Mais, dites-moi, je vous ſupplie, ſur quoi roulent perpétuellement vos idées ?

PALMIRE. Nos idées ſont une, comme la Vérité que nous contemplons. Il n'y a point parmi nous cette ſucceſſion de penſées, qui ſuppoſe un paſſé & un avenir. Fixés d'une maniere irrévocable dans l'Etre qui voit tout, qui embraſſe tout, qui peut tout, nous ne connoiſſons qu'un préſent, & ce préſent, comme le tableau de chaque

objet, nous retrace tous les attributs de Dieu même. Les années s'écoulent ſur la terre, parce que les choſes terreſtres doivent s'uſer & finir ; mais ici tout eſt ſtable, parce que nos ames n'ayant point de parties, ne ſauroient changer.

ONUPHRE. Si vous jouiſſez d'un bonheur ſi inaltérable, & d'une viſion ſi bienheureuſe, comment quittez-vous quelquefois cet état fortuné, pour venir vous promener parmi les vivants, & ſouvent les inquiéter ? Mille fois on nous a raconté des apparitions des Morts, & nous croyons toujours voir nos tombeaux environnés de ſpectres & de fantômes. Il n'y a point de Nation qui ne prétende avoir eu des viſions.

PALMIRE. Voilà l'effet des ſens : ils vous aveuglent dans le temps même qu'ils paroiſſent vous éclairer. Penſez-vous donc que votre terre, qui n'eſt plus qu'un point par rapport à nous, puiſſe encore fixer nos déſirs ? On ne quitte pas ſa Patrie, pour aller dans un exil où les haines, les diſſenſions, les jalouſies, & tous les crimes imagi-

nables dévorent les habitants. Arrêtez votre imagination toujours errante, & vous reconnoîtrez que vous êtes vous-même créateur des apparitions qui vous éblouissent ou qui vous effraient. Des ames dégagées d'un corps, ont trop de sublimité & trop d'occupation, pour venir allarmer les humains par des sons, ou des cris, tels qu'on les suppose. L'Etre immortel estime trop l'immortalité qu'il nous communique, pour nous permettre de la prostituer d'une maniere aussi peu digne de lui. Ni vos plantes, ni vos fleurs, ni vos forêts, ni vos prairies, ni vos fleuves, ni vos ruisseaux, n'ont rien qui puisse exciter notre attention & nos regrets. Nous contemplons celui même qui donne l'éclat à tous ces objets, celui qui colore l'arc-en-ciel, qui azure le firmament, qui argente les mers, qui émaille la terre, & qui la rend féconde. Notre séjour, bien différent de ces prétendus Champs Elysées, imaginés par vos Poëtes, n'a besoin, ni de myrthes, ni de jasmins, ni de lauriers, ni d'orangers, pour nous enchanter. Si nous ne trouvions ici que de pareilles frivolités, notre félicité ne

seroit pas plus excellente que la vôtre ; mais absorbés dans Dieu même, la source & la plénitude de toute bonté, nous découvrons l'immensité de ses perfections, & nous y voyons votre univers beaucoup moins qu'un grain de sable qu'on foule aux pieds. D'ailleurs, croyez-vous que si nous apparoissions au milieu des Vivants, notre bonheur en souffriroit ? Les Justes ne sauroient se distraire de leur félicité, ni les méchants de leurs peines, supposé que, par miracle, ils se rendent sensibles aux habitants de la terre.

ONUPHRE. Je crois volontiers ces vérités, & parce que vous êtes maintenant incapable de me tromper, & parce que j'ai toujours soupçonné que des Esprits bienheureux ne pouvoient regretter un monde tel que celui-ci. Mais daignez me dire, je vous en conjure, si les Vivants ne vous intéressent plus, & si vous ne prenez part, ni à leurs biens, ni à leurs maux.

PALMIRE. Il faut vous prévenir, avant de vous répondre, que nous ne connoissons de Vivants que nous, qui jouissons

jouissons de l'éternelle félicité, & qu'en conséquence, nous appellons Morts tous ceux qui ne sont point encore dépouillés de leurs corps. Il n'y a de vie en effet, que celle de posséder Dieu, sans crainte de le jamais perdre. Ces Morts cependant, c'est-à-dire, vous autres, ne sauroient nous être indifférents. Nous désirons, & même nous prions, avec cette pénétration & cette ardeur dont nous sommes capables, que les hommes triomphent de leurs passions, & qu'ils méprisent la terre, comme le seul moyen d'arriver jusqu'à nous; mais nos désirs sont sans inquiétude, parce que nous ne voulons que ce que Dieu veut : nous ne ressentons plus ces affections terrestres, qui lient les mortels ensemble. Ceux qui aiment réellement la vérité sont nos amis, & tous ceux que cette même vérité proscrit, nous deviennent odieux, fussent-ils nos peres & nos meres. Dieu seul, & tout en Dieu, & tout pour Dieu, voilà le grand objet de notre béatitude.

ONUPHRE. Vous me parlez d'une maniere si sublime de votre félicité, que mes craintes redoublent, lorsque

je pense que je ne suis pas sûr de l'obtenir.

PALMIRE. Dites plutôt que mes idées se conforment aux vôtres, & que, pour ne pas me rendre inintelligible, je supprime le langage divin qui m'est familier. Ah ! si la foiblesse de vos sens vous permettoit de me comprendre, mes paroles, comme un torrent de feu, embraseroient toute votre ame, & ravi en extase, vous paroîtriez plutôt un Séraphin, qu'un homme mortel ; mais l'oreille ne peut entendre ce que Dieu fait goûter à ses Elus.

ONUPHRE. Nos talents, nos sciences, notre éloquence doivent donc vous paroître des objets bien médiocres. Eh quoi ! nos génies du premier ordre n'ont-ils rien qui vous semble mériter des éloges ?

PALMIRE. Quelle science que celle des mortels ! Nous ne voyons d'ici qu'un nuage épais répandu sur tous les hommes, & lorsqu'ils disputent, qu'ils écrivent, & qu'ils parlent avec le plus

de succès, ils ne nous paroissent que des-aveugles qui veulent déterminer les couleurs. En vain leur ignorance se masque sous les noms de Géométrie, de Physique, d'Astronomie, de Poésie ; ils ne rendent que des sons qui frappent l'air & qui se perdent. Il n'y a que la morale digne de l'ame ; & quand on la laisse à l'écart pour apprendre si la terre tourne ou non, si une comete est un corps opaque ou lumineux, on devient un enfant qui jette de l'or pour prendre des cailloux, & qui préfere un fruit à un diamant. Toutes les sciences sont bonnes ; mais elles ne signifient rien, si elles n'ont pour fin la Religion.

ONUPHRE. Comme mes idées se renversent en vous entendant parler ! J'avois toujours cru que nos connoissances, aujourd'hui si perfectionnées, attiroient l'attention même des Esprits célestes.

PALMIRE. Quoi ! vous nous soupçonnez capables d'admirer des systèmes qui ne sont, pour l'ordinaire, que le fruit de la curiosité, du désœuvre-

ment & de la vanité ! Ne ſavez-vous pas que le ſouverain Etre, qui fait notre bonheur, n'enſeigna point aux hommes l'art de devenir Géometres ou Phyſiciens, mais la ſcience de ſe ſauver ? Tous les exploits que le monde admire, tous les talents qu'il loue, tous les titres qu'il ambitionne, tous les tréſors qu'il recherche, tous les plaiſirs qu'il pourſuit, s'anéantiſſent aux yeux de l'Eternel : la Religion ſeule, toute obſcure qu'elle vous paroît, eſt la ſeule lumiere qui ſe ſoutient devant la nôtre. Ne vous laiſſez donc point éblouir par les opinions qu'une Philoſophie trop indiſcrete produit à chaque inſtant. L'eſprit humain ne découvre que des bornes où il doit s'arrêter, & il n'y a qu'à la Mort où réellement il entre dans le ſanctuaire de la véritable ſcience ; car ſi-tôt qu'on jouit de Dieu, la Foi s'éteint, l'Eſpérance ne ſubſiſte plus, & la ſeule Charité triomphe.

ONUPHRE. Si ce n'étoit point vous faire une queſtion téméraire, je vous demanderois, ame bienheureuſe, comment l'inſtant de votre Mort

devint celui de votre bonheur, & quel fut le paſſage des ténebres d'ici bas, à la lumiere dont vous jouiſſez. Nous vous pleurions, tandis que vous étiez dans le ſein de la félicité : avez-vous connu tout l'excès de ma douleur, & comment, abſorbé dans la triſteſſe la plus profonde, je m'efforçois de rappeller à la vie vos membres froids & ſourds ? Mes yeux & mon cœur vous cherchoient par-tout où vous n'étiez point, & je m'imaginois vous revoir à force de le déſirer, & de faire retentir ma douleur de toutes parts.

PALMIRE. Hélas ! quand j'eus rendu le dernier ſoupir que vous recueillites, tout eſprit, je me vis au milieu d'une lumiere qui éclaira ſur le champ les abymes de ma conſcience, & qui me convainquit d'une maniere terrible, que je ne pouvois poſſéder Dieu avant d'avoir ſatisfait à ſa juſtice. Auſſi-tôt cette ſatisfaction commença, & dans l'ardeur de mille déſirs brulants, je m'élançois vers Dieu, dont je me voyois continuellement repouſſé. Enfin, le moment de ma délivrance arriva, & je me ſentis tout-

à-coup si rempli de consolations, & si immense, que je croyois ne faire qu'un seul être avec la Divinité même. Vous ne sauriez vous imaginer combien l'ame doit se purifier avant de pouvoir jouir de Dieu, & combien j'ai souffert, soupiré, gémi. Il m'a fallu expier par des déchirements & des remords affreux, mille fautes que nous prenions pour des bagatelles, & qui, toutes reproduites à mes regards, me consumoient de douleur & d'ennui.

ONUPHRE. Vous me parlez de regards, & je vous entends comme si vous aviez encore une langue ; mais par quelle merveille jouissez-vous de vos sens ? Ne se sont-ils pas anéantis avec votre corps ?

PALMIRE. Rien ne s'anéantit, *Onuphre* ; & si les sens paroissent se taire à la Mort, l'ame, dont ils ne sont que des modifications, ne s'en dépouille pas. Toujours elle a la faculté d'entendre, de voir & de sentir : ces prérogatives constituent son essence, & son essence ne sauroit s'entamer ; autrement elle pourroit se détruire. Il est

vrai que je ne puis maintenant affecter un homme tel que vous, qui, pou ouir, a besoin d'être remué par des sons ; mais Dieu permet que nos pensées aient la vertu des paroles, lorsqu'il veut nous faire entrer en conversation avec les mortels. D'ailleurs, des Esprits bienheureux ont une telle transcendance, une telle abondance de moyens, une telle profusion de richesses, une telle fécondité de connoissances, qu'ils peuvent opérer mille prodiges que vous ne sauriez comprendre.

ONUPHRE. Oh ! que je voudrois bien que nos incrédules vous entendissent, eux qui regardent la vie éternelle comme une chimere ! Sans doute ils se convertiroient.

PALMIRE. Vous vous trompez ; *Onuphre* : les Juifs ne furent jamais plus acharnés contre le Fils de Dieu, que lorsqu'il ressuscita Lazare. C'est la grace qui convertit, & non les miracles.

ONUPHRE. Je sais que l'incrédulité trouve toujours des prétextes, & que dans le temps qu'elle publie qu'on

croiroit la Résurrection du Sauveur ; si tous les Juifs en avoient été témoins, elle nie les prodiges de Moïse opérés en présence de tout un Peuple. Un esprit fort n'est qu'un esprit inconséquent, qui ne connoît de Philosophie que celle de renverser les idées communes, tantôt en érigeant des scélérats en héros, & tantôt en confondant la liberté de penser avec celle de parler.

PALMIRE. La meilleure réfutation qu'on puisse faire des incrédules, c'est de reprendre toutes leurs paroles, & de les lier ensemble. Il n'y en a aucun qui ne se contredise ; mais la dispute n'est plus mon partage. Je vois la vérité qui écrasera l'impiété, & qui couronnera la Foi. Continuez à ne point vous laisser éblouir par les sophismes que le libertinage enfante. Les voies de Dieu sont incompréhensibles ; si l'on voyoit sur la terre la vérité face à face, il seroit inutile de mourir. La connoissance des mysteres fait la félicité des Saints. Votre corps est un voile qui vous cache la lumiere éternelle. Dieu n'ouvre ses trésors qu'aux humbles, qui ont cru & qui ont espéré.

ONUPHRE. Je crois & j'eſpere ; mais j'oſerai vous demander ſi ce corps, que vous nommez un voile, fixe l'attention de l'ame lorſqu'on l'enſévelit, & ſi l'eſprit prend part à toutes les circonſtances qui précedent & qui accompagnent une ſépulture.

PALMIRE. Vous autres, hommes charnels, vous croyez toujours que les penſées terreſtres ne peuvent ſe perdre, & que l'idée de la matiere eſt une choſe inſéparable de l'ame. Si-tôt que notre corps croule, nous l'abandonnons à la corruption & aux vers, à peu près comme vous ſecouez la pouſſiere de vos pieds. Notre chair eſt un vêtement qu'on quitte pour le reprendre ; & par la même raiſon qu'on ſe dépouille d'un habit avec indifférence, quoiqu'on ſoit bien-aiſe de le retrouver, on ne s'occupe pas du corps qu'on perd pour quelque temps. L'ame, au Tribunal de Dieu, a des affaires bien plus importantes. que de penſer à quelques nerfs, à quelques os, à quelques cartilages, dont elle eſt privée. Nous ne nous plaignons pas du ſommeil, qui ſépare en quelque

ſorte notre eſprit de la maſſe de chair qui nous environne.

ONUPHRE. Les Oraiſons funebres, les Epitaphes, les Mauſolées, toutes ces marques, en un mot, de notre vénération pour les Morts, n'affectent donc point les habitants de l'autre monde ?

PALMIRE. Ces ſignes extérieurs ſont la conſolation des vivants, & non pas celle des Morts, qui, uniquement pénétrés des vérités éternelles, laiſſent le monde ériger des trophées au menſonge & à l'orgueil. La pouſſiere des Morts ne ſe place ordinairement dans des urnes & des tombeaux célebres, que pour honorer la vanité. Or, la vanité ne ſauroit affecter des Eſprits tout céleſtes.

ONUPHRE. Mais toutes les intelligences, ſéparées de leurs corps, ne ſont pas céleſtes, puiſque les damnés, que la Foi nous apprend être le plus grand nombre, n'ont rien qui approche du Ciel ; & ceux-là, ſans doute, ſont encore aſſervis au menſonge.

PALMIRE. Vous ne parlez jamais que relativement à la terre, parce que ne connoissant que cet objet, vous croyez que la Toute-Puissance ne s'étend pas au delà. Si vous saviez qu'il y a des millions innombrables d'Anges de tout ordre & de toute espece, & que le Trône de l'Eternel, dont le siege est l'immensité même, se trouve environné d'Esprits bienheureux ; si vous saviez que les Justes de tous les temps, ainsi que tous les enfants baptisés, même ceux des hérétiques, qui meurent avant l'usage de raison, forment le corps des Elus, vous ne diriez pas que les damnés sont en plus grand nombre. Les réprouvés, quelque multipliés qu'ils soient, ne paroissent qu'un point en comparaison des Vertus, des Dominations, des Chérubins, des Séraphins, des Archanges & des Anges, qui composent la Milice céleste, qui sont toujours présents devant Dieu, & qui, comme un feu brûlant, exécutent ses ordres. La Justice divine, bien différente de celle des hommes, n'est pas un attribut stérile : elle doit s'exercer, & c'est dans les enfers qu'elle éclate, comme la miséri-

corde brille dans les Cieux. L'Etre ſuprême, moteur univerſel de tout ce qui exiſte, ne ſeroit pas infini dans ſes perfections, ſi elles n'étoient toujours agiſſantes. Ainſi ſa puiſſance, ſa ſageſſe, ſon équité, ſa clémence, ne ceſſent pas un inſtant d'opérer ; & conſéquemment ſa juſtice s'appeſantit continuellement ſur les pécheurs. Dieu étant infini, ne peut être plus miſéricordieux qu'il n'eſt juſte. La multitude des réprouvés n'étonne les hommes que parce qu'ils ne connoiſſent pas toute la grandeur du Souverain Etre. Ils ignorent que c'eſt un crime énorme de préférer la créature au Créateur, & que tous les méchants qui meurent fixés dans ce malheureux état, ne ſauroient jamais rentrer en grace avec la Divinité ; que le temps des mérites finit à la Mort. Quel Dieu ſeroit-ce que le nôtre, s'il donnoit des récompenſes éternelles à des hommes qui pendant leur vie ont blaſphémé ſon ſaint Nom, & peut-être nié ſon exiſtence ; à des hommes qui regardent le Ciel comme une chimere, ou comme une félicité dont ils n'ont pas beſoin ; à des hommes qui vendroient mille fois par jour

le ſalut de leur ame pour l'objet le plus mépriſable ; à des hommes qui rejettent la ſociété des Saints, & qui les tournent en dériſion ! Les méchants ſont donc exaucés ſelon leurs déſirs, lorſque Dieu les prive de ſa jouiſſance ; & ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes, s'ils ſubiſſent des peines éternelles. Dieu eſt l'ordre, & l'ordre veut que la vertu ſoit récompenſée, & le crime puni. Les hommes ne peuvent châtier que d'une maniere momentanée, parce qu'ils ſont eux-mêmes momentanés ; mais Dieu, éternel & infini, frappe d'une maniere éternelle & infinie. Sans ces châtiments la Juſtice divine ne ſeroit qu'un être de raiſon ; mais comme cette Juſtice doit toujours durer, elle doit, par conſéquent, toujours exercer ſon empire.

ONUPHRE. Que ces vérités ſont lumineuſes ; mais qu'elles ſont terribles pour les méchants ! Je conçois que leurs ſupplices doivent toujours durer, puiſque des milliers de ſiecles n'étant rien en comparaiſon de l'éternité, il viendroit à la fin un temps où il ſeroit égal devant Dieu d'être mort

dans la juſtice ou dans l'iniquité. Je conçois auſſi que le nombre des réprouvés n'approchera jamais de la multitude des Bienheureux, puiſque, ſelon ſaint Auguſtin, les Elus ne font que remplacer les mauvais Anges qui ont été précipités. Mais ſi les hommes impies, ſacrileges, menteurs, libertins, pervers, doivent être exclus du Royaume des Cieux, comment des hommes juſtes, ſobres, charitables, exemplaires, auront-ils le même ſort, parce qu'ils n'ont pas ſu un fait, c'eſt-à-dire, parce qu'ils auront ignoré qu'un Prophête, Fils du Dieu vivant, vint autrefois dans un coin de la Judée ?

PALMIRE. Il faut ſavoir, *Onuphre*, que Dieu n'a créé le monde, &, par conſéquent, tous les hommes, que par rapport à JESUS-CHRIST, la fin & le commencement de toutes choſes; car Dieu, qui ne peut agir pour un objet limité, n'a pu avoir que lui-même en vue, lorſqu'il a tiré l'univers du néant : il faut ſavoir qu'il a permis le péché d'Adam, pour nous apprendre que lui ſeul eſt indéfectible, & que les créatures ne ſont qu'un néant, en com-

paraiſon de leur Créateur ; il faut ſavoir que la même raiſon qui nous ouvroit le Ciel ſans l'avoir mérité, ſi Adam n'eût pas manqué, nous le ferme depuis ſa chûte. Nous étions renfermés en lui comme les germes dans une plante, & conſéquemment nous avons dû nous corrompre, dès que la plante s'eſt corrompue. Dieu, ſans doute, en nous créant, a été le maître d'établir des Loix ſelon ſa volonté ; & ſi nous ne ſommes pas injuſtes, lorſque nous écraſons quelques fourmis ſur leſquelles nous n'avons aucun domaine, comment Dieu, qui nous a formés, & de qui nous dépendons abſolument en tout temps & en tout lieu, ſeroit-il lui même injuſte, parce qu'il feroit de nous ce que bon lui ſemble ? Un potier n'eſt-il pas maître de deſtiner ſes vaſes aux uſages qu'il veut ? D'ailleurs, la venue de JESUS-CHRIST n'eſt point un fait obſcur. La voix de ſes prodiges & de ſes Apôtres a retenti dans tout l'univers. Il ſuffit d'entendre dire que Dieu s'eſt incarné, pour qu'on doive s'informer, avec toute l'exactitude du monde, d'un point auſſi important. S'il étoit poſſi-

ble que les hommes ſe ſauvaſſent ſans la médiation du Sauveur, JESUS-CHRIST ſeroit mort en vain. Au reſte, il n'appartient point à des créatures foibles & impuiſſantes de vouloir juſtifier la conduite de Dieu, qui ne nous doit aucun compte : ſa juſtice eſt ſi différente de la nôtre, que nous nous tromperons toujours, quand nous oſerons les comparer enſemble. Sachez, *Onuphre*, que les réprouvés eux-mêmes entrent dans le plan de Dieu, quoique vous n'en découvriez pas les raiſons, & que, de même que l'animal le plus affreux eſt parfait dans toutes ſes parties, les damnés ſont ſelon l'ordre où ils doivent être.

ONUPHRE. Je ſuis pleinement convaincu ; mais les incrédules ne ſe laiſſeront pas perſuader, eux qui s'efforcent aujourd'hui de former une ſociété, & de ſe faire, dans leurs Ouvrages & dans leurs diſcours, un langage obſcur & tout particulier dont ils ont la clef, & qui eſt comme le ſignal de leur nouvelle *Secte*. Il ſuffit qu'on liſe leurs Livres avec attention, pour reconnoître que leur Religion

n'eſt qu'un matérialiſme déguiſé ; de ſorte que, dans le temps même qu'ils paroiſſent les meilleurs Chrétiens, ils répandent leur venin d'une maniere tout-à-fait artificieuſe.

PALMIRE. Rien n'eſt plus déplorable que l'aveuglement des Eſprits forts ; car ils s'imaginent qu'à force de débiter des ſophiſmes, & de faire des Proſélytes, ils ſe mettront à l'abri de la Juſtice de Dieu. Mais gardez-vous bien, *Onuphre*, d'avoir pour eux des ſentiments d'indignation : ils méritent votre pitié, & réellement vous devez les plaindre, en les voyant s'ériger en Apôtres de l'impiété. L'eſprit de l'homme, abandonné à lui-même, eſt un ſpectacle d'humiliation & d'effroi. On deſcend d'abyme en abyme, en croyant toujours s'élever, & l'on prend des feux follets pour la lumiere même.

ONUPHRE. Je penſe qu'au lieu de vous faire des queſtions qui ne regardent que les incrédules, je dois bien plutôt vous interroger ſur ma deſtinée. Ne pouvez-vous pas me dire, ame bien-

heureuſe, ſi ma vie ſera encore longue, & ſi, lorſque je mourrai, je n'aurai pas le terrible malheur de tomber dans les abymes éternels ?

PALMIRE. Arrêtez-vous, & ſachez reſpecter les barrieres que le ſouverain Etre a miſes entre ſa créature & lui. La connoiſſance de l'avenir eſt l'attribut qui caractériſe la Divinité d'une maniere eſſentielle ; & ſi quelquefois certains hommes téméraires oſent vous prédire des malheurs effectifs, cela n'arrive que par un châtiment de Dieu qui permet que vous ſoyez puni par votre propre péché. Dieu, il eſt vrai, ſe communique intimement à ſes Saints, mais ſelon les proportions qui doivent être néceſſairement entre un objet infini & des objets limités. Votre Mort eſt donc renfermée dans les ſecrets de l'Eternel, & lui ſeul connoît ce que vous deviendrez. D'ailleurs, ne vous imaginez pas que Dieu, en cachant l'avenir aux humains, les ait privés d'une ſcience qui leur fût utile. Il n'y a preſque pas d'homme qui ne ſoit expoſé à des périls & à des malheurs, & qui conſéquemment ne ſe déſeſpé-

rât en les entrevoyant. La Providence est la Sagesse même, & tout ce qu'elle a disposé ne sauroit être que très-bien. Vous n'appercevez dans l'univers que les dehors du bâtiment; mais si vous pouviez en découvrir le méchanisme & le jeu, vous confesseriez que le monde, tel qu'il se comporte, est un chef-d'œuvre, & qu'il ne peut être mieux. Le péché même entre dans l'union de ses parties. Il n'y a que les ignorants dont le premier coup d'œil forme les décisions, qui prennent occasion des souffrances & des miseres de la vie humaine, pour insulter au bel ordre de l'univers.

Onuphre. Nos meilleurs Philosophes ont tenu le même langage; mais nous voyons aujourd'hui certains esprits inconséquents & superficiels, qui, dans une ridicule affectation de ne rien ignorer & de ne rien croire, travestissent la vérité, opposent des Romans à la saine Philosophie, & s'imaginent triompher des meilleures raisons, par une épigramme ou par une saillie: mais quand Dieu se manifes-

tera, ils rentreront dans la poudre; eux & leurs ſyſtêmes extravagants. Faſſe le Ciel que ce moment arrive au plutôt !

PALMIRE. Je reconnois ici l'impatience des foibles mortels. Comme ils paſſent vîte ſur la terre, ils ſe hâtent de ſe venger; mais ſachez que Dieu étant éternel, n'a pas beſoin de ſe preſſer pour punir les impies. Nulle créature ne peut lui échapper : mille ans, à ſes yeux, lui paroiſſent bien moins qu'une minute à nos regards. Immobile au ſein de la félicité, il voit tranquillement les générations s'écouler, & ces générations revenir dans ſes mains de même qu'elles en ſont ſorties. Tout émane de l'Etre ſuprême, tout y retourne. Le temps n'eſt qu'une pompe qui épuiſe les hommes en apparence, pour les ramener à Dieu, leur principe & leur fin. Nous ſommes tous des eaux qui découlons du ſein de la Divinité, qui ſerpentons pendant quelques inſtants, qui pénétrons en terre, & qui réjailliſſons juſqu'à la ſource où je puiſe maintenant des joies ineffables.

ONUPHRE. Je me sens un être tout différent depuis que vous m'entretenez; mes pensées s'épurent, mes idées se rectifient, & il ne manque à mon bonheur actuel que de savoir comment vous, qui m'avez enseigné que les Morts ne reviennent point, avez pu m'apparoître.

PALMIRE. Vous comprendrez un jour le sujet de ma mission. Ce qui se passe maintenant entre nous est un phénomene dont vous n'aurez l'explication qu'à votre Mort, & un phénomene si extraordinaire & si rare, qu'il seroit ridicule de le citer, pour autoriser toutes les fables des prétendus Revenants. Dieu sort de temps en temps de son secret ; & de même que la véritable Eglise ne sauroit exister sans avoir des Saints, elle ne peut être entiérement privée du don des miracles. Chaque siecle a les siens ; le bras de Dieu n'est pas raccourci ; mais, ou les mortels s'autorisent d'un seul prodige pour en supposer plusieurs, ou ils attribuent tout à la nature.

ONUPHRE. Il est vrai que ces tremblements de terre, ces guerres si sur-

prenantes, & cette défection dans la Foi, dont nous ſommes les triſtes témoins, ne nous ſemblent que des événements très-ordinaires. Nous ne penſons pas que les prédictions s'accompliſſent, que l'œuvre de Dieu s'avance, & que l'Evangile n'a des contradicteurs, & l'Egliſe des ſcandales, que parce que les Prophéties ſe réaliſent. Le Phyſicien n'apperçoit que des effets naturels, le Conquérant ne voit que des paſſions qui combattent, l'Incrédule n'enviſage l'irréligion que comme un changement de ſcene, tandis que le Philoſophe Chrétien perce au delà des temps, & reconnoît les vérités du Chriſtianiſme.

PALMIRE. Continuez à penſer de la ſorte, & vous verrez la Mort arriver ſans trouble & ſans effroi. On ne craint ordinairement de mourir, que parce qu'on vit au hazard, & qu'on détache de la Religion les événements qui n'en ſont qu'une conſéquence. C'eſt commencer à régner avec Dieu, que d'entrevoir ſon action toute puiſſante dans tout ce qui ſe meut & reſpire. La Divinité ne ſauroit tom-

ber ſous les ſens ; mais les ſens doivent ſe ſpiritualiſer en quelque ſorte ; pour s'élever juſqu'à l'Etre inviſible.

ONUPHRE. Ces vérités me raviſſent, parce que l'homme eſt né pour la vérité. Les objets matériels ne peuvent amuſer qu'un inſtant ; mais les choſes ſpirituelles étendent l'ame, épurent le cœur, & le ſatisfont. Auſſi dit-on avec juſtice, que les plaiſirs de l'eſprit ſont infiniment ſupérieurs à ceux des ſens. Vous les goûtez, ces plaiſirs, mon cher *Palmire*, & vous ne goûtez que cela, puiſque, dégagé de toute matiere, vous poſſédez votre ame en Dieu, & vous exultez dans le ſein de la ſuprême félicité.

PALMIRE. Adieu, *Onuphre*, adieu, je ne ſuis plus qu'une ombre pour les Mortels ; car c'eſt ainſi que vous nous appellez : mais je vis en réalité dans le ſein de la Divinité même, & là je prie ſans interruption l'Etre ſuprême qu'il confonde la fauſſe Philoſophie, & qu'il faſſe regner univerſellement la vérité, notre nourriture, notre lumiere & notre conſolation.



SI ce Traité de la Mort n'a pas le mérite d'intéresser le Lecteur, il aura du moins celui d'avoir paru dans une circonstance où l'on doit s'occuper plus que jamais de notre derniere fin. Combien de fois par mois, par semaine, & même par jour, n'avons-nous pas déploré & ne déplorons-nous pas encore des milliers d'hommes que la guerre détruit, tant sur terre que sur mer ? Il seroit difficile d'assigner une époque où les batailles aient été plus multipliées, & où la Mort ait plus fait de ravages dans les armées, qu'elle en fait depuis trois ans. Les meres pleurent leurs fils, les épouses leurs maris, la patrie ses citoyens ; de sorte que la Mort elle-même nous présente son Tableau de la maniere la plus frappante, & que nous sommes insensés, si nous en détournons les yeux.

FIN.



